



Jeanne Mussard

**MARTHA  
SCHIRMER**

1889

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

I .....	3
II .....	12
III .....	28
IV .....	32
V .....	41
VI .....	50
VII .....	66
VIII .....	77
IX .....	86
X .....	99
XI .....	113
XII .....	130
XIII .....	139
Ce livre numérique.....	147

## I

Le pensionnat de M<sup>me</sup> Braunwald à Dresde a longtemps joui d'une réputation exceptionnelle, soit à cause de son excellente installation dans l'un des plus élégants quartiers de la ville, soit à cause des professeurs attachés à cet établissement, soit enfin parce que la directrice se montrait très difficile dans le choix de ses élèves. Les familles les plus distinguées du pays, et même de l'étranger, tenaient à ce que leurs filles fissent leurs études dans cet institut, quoique beaucoup d'autres pensionnats de la même ville fussent tout aussi bien organisés.

Maintenant que M<sup>me</sup> Braunwald, devenue riche, s'est retirée, nous pouvons rapporter une conversation qui avait lieu le 1<sup>er</sup> juillet 1875 entre plusieurs jeunes filles réunies dans un pavillon, tandis que les autres élèves, dispersées dans le jardin, s'entretenaient des prochaines vacances et bâtissaient de superbes châteaux en Espagne sur cette bienheureuse époque où l'institut se ferme pendant plusieurs semaines.

La plus grande, Thécla de Toggenberg, qui approchait de sa dix-septième année, semblait exercer une certaine autorité sur ses compagnes. Près d'elle, une jeune Russe, Olga Aputschin, dont les yeux pétillaient de gaieté, approuvait généralement tout ce que disait son amie, tandis que Laure Hagemann, figure éveillée, sans hardiesse, lui faisait quelquefois une certaine opposition.

Dans ces petits conciliabules, les cinq autres pensionnaires penchaient invariablement du côté de la majorité, c'est-à-dire qu'à leurs yeux Thécla avait toujours raison.

Cette dernière, il est vrai, ne manquait pas d'esprit. La directrice citait volontiers ses piquantes reparties et se plaisait à faire remarquer à tout le monde la distinction de sa taille, le feu sombre de ses grands yeux noirs, bordés de longs cils ; mais il lui eût été difficile de raconter en même temps quelque trait de bonté, de bienveillance, tandis que d'autres, moins spirituelles, étaient infiniment mieux douées sous le rapport du cœur.

Malgré les vacances prochaines, les huit jeunes filles étaient uniquement occupées d'un petit accident arrivé le matin même.

Thécla de Toggenberg, qui n'aimait pas à boire au jardin dans les verres destinés aux élèves, s'en était acheté un en cristal de Bohême, et venait de le trouver cassé.

– C'est certainement Martha qui a fait ce chef-d'œuvre, dit la svelte brune ; elle est si maladroite !

– Si gauche dans tous ses mouvements !

– Si sotte !

– Si ridicule !

– Avec cela, toujours de mauvaise humeur.

– On ne peut plaisanter avec elle sans qu'elle se fâche.

– Je crois qu'elle nous déteste toutes.

– Je ne sais pourquoi ses parents s'obstinent à la laisser dans ce pensionnat, où elle fait tache.

– D'autant plus que ses progrès sont nuls, ajouta Thécla dédaigneusement ; je n'ai jamais connu une élève aussi ignorante.

– Oh ! pardon ! interrompit Laure ; si vous parlez du français, de l'anglais et du piano, je suis à peu près de votre avis, mais pour la géographie, l'histoire et la littérature, elle est plus avancée que nous.

– Moi, je suis sûre du contraire, dit Thécla ; je ne me fie pas du tout au jugement du professeur Wecker, qui la protège et nous gronde sans cesse à cause d'elle.

– Il prétend que Martha n'est pas du tout sotte, que ses compositions valent mieux que les nôtres. Le croyez-vous, Mesdemoiselles ? demanda Olga Aputschin.

– Pas du tout.

– Elles doivent être mauvaises, puisqu'elle ne les montre pas.

– En avez-vous jamais vu ?

– Jamais !

– Ni moi.

– Ni moi. Si elle avait quelque talent, Madame la directrice nous l'aurait dit.

– Ce n'est pas sûr, interrompit Laure ; Madame ne peut souffrir Martha Schirmer.

– Parce qu'elle est souverainement ridicule ; elle ne sait ni marcher, ni sauter, ni courir ; en un mot, elle ne fait point honneur au pensionnat.

– Je crois que si ses grands-parents ne faisaient pas de beaux cadeaux, on l'aurait renvoyée depuis longtemps.

– Des cadeaux ! toutes les familles en font ; ce n'est pas une raison pour qu'on la garde.

– Si elle revient après les vacances, Thécla ne restera pas ici, dit son amie.

– Non, certainement ; je ne veux plus avoir aucun démêlé avec cette sotte fille, ajouta M<sup>lle</sup> de Toggenberg.

– On peut ne pas lui parler, objecta Laure ; Martha n'est pas méchante, elle ne fait de mal à personne.

– Au contraire, reprit Thécla avec impatience, je soutiens qu'elle l'est ; quand le professeur Wecker nous gronde, ses yeux, ordinairement si ternes, lancent des éclairs de joie.

– C'est que notre maître de littérature allemande est le seul qui prenne ouvertement son parti ; tous les autres professeurs ont peur de déplaire à M<sup>me</sup> Braunwald, qui ne cache guère son peu de sympathie pour Martha.

– Je trouve inconvenant qu'elle soit si souvent invitée par la femme du docteur Wecker.

– En êtes-vous jalouse, Thécla ? demanda Laure.

– Moi ! j'ai de plus hautes relations que cela, Dieu merci ; je pense seulement que Madame la directrice ne devrait pas permettre qu'une élève allât si fréquemment chez un professeur.

– Mais ce n'est pas lui qui l'invite, c'est sa femme.

– Qu'importe ?

– Pourtant, si M<sup>me</sup> Wecker s'est attachée à Martha, je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas libre de la recevoir chez elle.

– Parce qu'il en résulte toujours des préférences qui ne devraient pas exister.

À ces mots, Laure Hagemann ne put retenir un éclat de rire.

– Thécla est mal placée pour médire des préférences, observa-t-elle. Ce qui la choque, c'est qu'il se trouve une personne qui ose ne pas la reconnaître comme l'élève la plus accomplie sous tous les rapports.

Un sourire et un regard dédaigneux furent la réponse de Thécla. Quant aux autres jeunes filles, elles auraient peut-être applaudi à cette observation, s'il ne se fût pas agi de M<sup>lle</sup> de Toggenberg.

Presque toutes détestaient Martha, mais le caractère de Laure leur inspirait un certain respect. Intérieurement elles convenaient que cette dernière avait souvent raison ; seulement elles n'osaient la soutenir, parce que c'était la fille d'un riche marchand et non celle d'un comte.

Après Martha, la pensionnaire que la jeune comtesse aimait le moins, c'était cette roturière qui osait lui faire de l'opposition, à elle, dont les ancêtres remontaient directement à Witi-kind.

Voilà du moins ce qu'elle répétait avec orgueil.

On prétendait, il est vrai, que sa noblesse était de plus fraîche date, mais au pensionnat personne ne se serait hasardé à discuter ce qu'elle affirmait.

On en revint à Martha et à l'accusation portée contre elle au sujet du verre cassé ; comme preuves on récapitula ses nombreuses maladresses.

– Que pourrions-nous faire pour nous débarrasser d'elle ? demanda une malicieuse fillette que la figure triste de Martha ennuyait. C'est si désagréable de voir toujours quelqu'un qui ne sait pas rire.

– Il faut écrire à nos parents que nous ne pouvons rester si on ne la renvoie pas, proposa une des grandes.

– Mais on lit toutes nos lettres.

– Pas les miennes, interrompit Thécla. Je donne de l'argent au jardinier, qui met à la poste celles que je veux faire passer en contrebande ; dans les autres, je dis seulement ce que tout le monde peut savoir.

– Voilà une bonne idée ! Nous écrirons toutes dans le même sens, et M<sup>me</sup> Braunwald devra choisir entre la perte de huit bonnes élèves ou celle d'un magot qui a toujours la larme à l'œil.

– Moi, je ne le ferai pas, dit Laure d'un ton décidé ; Martha n'est pas mon amie, loin de là, mais elle ne m'a fait aucun mal ; je la plains d'être si gauche et surtout de ne pas savoir mieux se défendre. Elle n'est pas heureuse ici, personne ne l'aime.

– Sauf le docteur Wecker, qui prétend qu'elle a beaucoup d'imagination, interrompit Thécla.

– De l'imagination ! avec une figure aussi insignifiante que la sienne... est-ce possible ?

– Elle copie peut-être ce qu'elle a lu quelque part, et notre maître croit qu'elle a tiré cela de son cerveau.

La cloche rappelant les élèves en classe, tous les groupes épars dans le jardin se rejoignirent sur l'escalier et entrèrent en bourdonnant dans les salles d'étude. Chaque pensionnaire reprit sa place ; Martha Schirmer, qui n'avait pas couru, arriva la dernière, monta gravement les huit marches et soupira en voyant tant de regards malins attachés sur elle.

Nous avons entendu quelques compagnes de Martha exprimer ouvertement leur opinion sur celle-ci ; jusqu'à un certain point, elles sont excusables de la juger ainsi, parce qu'elles n'ont pu voir qu'un côté de son caractère.

Timide à l'excès, elle devient maladroite dès qu'elle s'aperçoit qu'on l'observe ; ce qu'elle sait le mieux, elle l'oublie tout à coup si on l'interroge brusquement, si elle rencontre un



regard hostile. On la croit sotte, parce que la parole meurt sur ses lèvres tremblantes. Tout le monde lui fait peur, ses compagnes encore plus que les maîtres ; une seule personne l'a comprise ou plutôt devinée, c'est pourquoi elle se montre telle qu'elle est réellement aux yeux du professeur de littérature allemande et lui donne de bons extraits et d'excellentes compositions, témoignant d'un esprit juste, ainsi que d'une imagination colorée et poétique.

Elle écrit mieux que ses plus spirituelles compagnes ; mais elle n'ose parler comme d'autres, ne peut se défendre quand on l'accuse – ce qui arrive souvent – et ce qui augmente encore sa souffrance, c'est de sentir qu'elle justifie pleinement par sa sotte timidité les jugements portés sur elle.

Orpheline de père et de mère, Martha a été élevée par ses grands-parents, dont la sollicitude, poussée aux plus extrêmes limites, lui vaut maintenant toutes les humiliations possibles.

On aura peine à croire que la vie à la campagne, non dans une ferme, il est vrai, mais dans une maison pourvue de tout le confort désirable, n'ait aucunement modifié ce système d'éducation.

M. et M<sup>me</sup> Schirmer, persuadés que l'enfant avait apporté en naissant le germe d'une maladie mortelle, la phtisie, n'ont eu qu'un but : prolonger autant que possible la vie de leur petite-fille en la tenant pour ainsi dire en serre chaude. Pour rien au monde, on ne lui eût permis de s'exposer aux rayons d'un soleil trop ardent, à l'humidité ou au froid ; il lui avait été expressément défendu de courir et de sauter comme le font les autres enfants, de crainte qu'elle ne s'échauffât.

À l'âge où les petites filles vont à l'école, Martha n'a reçu des leçons que de son grand-père et de sa grand'mère. Pendant plus de treize ans, elle n'a vu autour d'elle que des personnes d'un âge mûr, n'a entendu que des conversations sérieuses, qui ne l'ont point initiée aux plaisirs de l'enfance. Lire a été son

unique distraction ; mais, là encore, elle se distingue des autres enfants, car M. Schirmer a tiré de sa propre bibliothèque les ouvrages qu'il lui a mis entre les mains. Ce n'est donc point dans les contes qu'elle a rencontré le merveilleux qui enchante ordinairement les jeunes imaginations, mais dans les vieilles légendes dont l'Allemagne est si riche.

L'histoire, la littérature, la poésie allemande, tout ce qu'une jeune fille en peut lire sans danger, Martha le connaît, ce qui fait d'elle un être tout à fait à part, une créature étrange, adorée de ses grands-parents, choyée par leurs vieux amis, mais qui aura toujours aux yeux du monde le tort de n'avoir pas eu d'enfance, d'avoir pensé et senti trop vivement à l'âge où les fillettes font des glissades sur la neige ou poursuivent les papillons.

Longtemps emprisonnée dans cette vie uniforme et même un peu végétative, l'orpheline se trouvait très heureuse. Ses moindres désirs étaient prévenus, elle ignorait les mille et une contrariétés que tout enfant rencontre au sein d'une famille nombreuse ; par conséquent, elle n'avait point appris à céder, à se plier à la volonté d'autrui ; ses vieux parents la traitaient comme une idole qu'on tient à l'abri de tout danger, mais à laquelle on offre sans cesse de nouveaux sacrifices.

Elle avait ainsi atteint sa quatorzième année, quand un ami de son grand-père, M. Engelhardt, revint d'Amérique.

D'abord il s'occupa très peu de Martha ; mais quand, au bout de plusieurs visites, il vit de quelle manière on l'élevait, il protesta contre un tel système, au nom du bonheur futur de l'enfant, qui lui parut très compromis.

Ce ne fut pas sans peine qu'il convainquit M. Schirmer. Il dut revenir plusieurs fois à la charge, montrer les avantages de l'éducation en commun, qui prépare mieux aux durs combats de la vie et développe en même temps toutes les facultés.

Le grand-père résistait. L'école du plus prochain village n'était pas suffisante ; il fallait se séparer de l'enfant, la confier à des mains étrangères, ne plus veiller sur sa santé à toutes les heures du jour, s'exposer à la perdre peut-être... tout cela en vue d'un avenir auquel il n'était pas sûr qu'elle parvînt.

Le médecin, consulté, déclara qu'une vie plus active fortifierait la jeune fille, qu'à la place de M. Schirmer il n'hésiterait pas un instant à la placer dans un pensionnat. Il indiqua celui de M<sup>me</sup> Braunwald, qu'il savait très bien aménagé et dans une position des plus salubres.

Comme on peut le penser, Martha ne fut nullement enchantée de cet arrangement. Elle pria, pleura et faillit remporter la victoire ; jamais son grand-père n'avait su lui résister ; toutefois, comme le médecin et M. Engelhardt insistaient pour qu'il essayât du moins de mettre la frêle enfant en contact avec d'autres jeunes filles de son âge, le trousseau fut achevé et Martha conduite à Dresde.

## II

À dater de son entrée dans l'institut de M<sup>me</sup> Braunwald, c'est-à-dire deux ans avant la conversation que nous venons de rapporter, les tribulations de la pauvre créature commencèrent. Rien ne l'avait préparée à cette vie bruyante, où la lutte est une des conditions journalières et où les vaincus ont toujours tort.

Dès le premier jour, Martha se sentit perdue dans un tel milieu, où elle ne pouvait être que souverainement malheureuse.

Ces tristes réflexions, Martha les fit le soir même de son installation au pensionnat, en ne trouvant plus auprès d'elle sa bonne grand'maman pour l'aider à se déshabiller, l'embrasser tendrement et lui souhaiter une bonne nuit.

Elle pleura amèrement, la tête cachée sous sa couverture.

Comme ce dortoir lui fit regretter sa petite chambre bleue, que le soleil égayait de ses premiers rayons ! Là du moins elle était seule, elle s'y appartenait, tandis que ce grand dortoir ressemblait assez à une salle d'hôpital ; elle n'osait même y pleurer sans contrainte, tant elle craignait les plaisanteries de ses compagnes.

Après une mauvaise nuit, l'heure du lever devait être plus pénible encore.

Ayant toujours été servie, Martha se montra très lente et très inhabile à s'habiller, surtout à se coiffer. Plus elle voulait se hâter, plus ses longs cheveux s'emmêlaient et lui donnaient de la peine. Ne pouvant en venir à bout quand déjà toutes les élèves étaient descendues, elle s'assit découragée et fonda en larmes. Une sous-maîtresse eut pitié d'elle et la tira d'embarras, mais en l'avertissant qu'elle ne devait compter sur personne au pensionnat, chaque jeune fille étant obligée de faire sa toilette sans aide.

À table, troublée par son retard, Martha laissa tomber son couteau et versa du café sur sa robe.

Ce fut un éclat de rire général ; la pauvre enfant était jugée.

On fit des plaisanteries sur son nom, on contrefit sa démarche. Une fois elle se plaignit à la directrice ; celle-ci lui répondit que quand elle cesserait de se rendre ridicule par sa gaucherie, les pensionnaires cesseraient aussi de se moquer d'elle.

Au fond, M<sup>me</sup> Braunwald n'était point du tout charmée d'avoir accepté Martha, et ne tenait nullement à la garder.

Chaque jour, une souffrance nouvelle, une humiliation plus douloureuse s'ajoutait à celles que Martha avait déjà supportées. Pour lutter, il lui aurait fallu plus de courage et le désir de vaincre ; elle n'avait que celui de quitter le pensionnat.

Ce n'était pas qu'elle ne sentît très vivement la nécessité de l'instruction ; mais son extrême timidité, qui l'empêchait de répondre aux questions des maîtres et des maîtresses, faisait son supplice, car elle comprenait qu'on dût la mal juger.

En vain livrait-elle des cartes géographiques très bien faites et des extraits d'histoire excellents : on ne croyait pas que ces travaux fussent d'elle.

Ne semblait-il pas plus simple de les attribuer à la complaisance de quelque autre élève ?

D'ailleurs elle n'avait appris ni le français, ni l'anglais, ni la musique, considérés maintenant comme la base de ce qu'on appelle une bonne éducation ; devait-elle commencer si tard ?... À vrai dire, l'étude des langues lui souriait peu ; quant à la musique, elle aurait aimé à chanter pour elle seule ; mais le piano exigeait une dextérité dont ses doigts étaient incapables. Elle dut pourtant s'essayer dans ces différentes branches, bien qu'elle fût certaine d'avance de ne point y réussir.

Dès qu'approchèrent les vacances de Noël, Martha, espérant gagner son grand-père à sa cause, compta les jours et même les heures avec une impatience indicible ; elle ne pouvait croire qu'on voulût prolonger son malheur. On ne la forcerait point à revenir dans un institut où elle avait rencontré une seule personne qui lui témoignât de l'intérêt.

Comme elle se préparait à raconter les mille et une piqures dont son amour-propre saignait encore, les mauvais tours que sa timidité lui jouait à chaque instant, ses nombreuses maladresses qui défrayaient le pensionnat, enfin l'hostilité peu déguisée de M<sup>me</sup> Braunwald !

Avec quel plaisir elle salua l'aurore du vingt-deux décembre, qui devait la rendre à sa famille !

Hélas ! une déception l'attendait.

Ce ne fut point M. Schirmer qui vint la chercher, mais un domestique. Des douleurs de rhumatisme, lui dit ce dernier, retenaient son maître à la maison ; elle ne devait pas s'effrayer, on lui préparait de joyeuses vacances ; pour lui faire fête, M. Schirmer avait invité tous ses vieux amis ; il y aurait un superbe sapin, coupé la veille dans la forêt, et des cadeaux pour tout le monde.

La jeune fille fut médiocrement charmée d'apprendre non seulement que M. Engelhardt faisait partie des invités, mais encore qu'il avait promis de rester quelques semaines.

Loin d'être avide de fêtes et de bruit, elle aurait voulu se retrouver seule avec ses grands-parents, comme elle l'avait été si souvent autrefois.

« Pourquoi ont-ils invité tant de monde ? » pensa-t-elle égoïstement ; « voilà tout mon bonheur détruit, moi qui me réjouissais tant de les revoir ! Ils ne m'appartiendront pas, nous ne serons jamais seuls, je ne pourrai leur ouvrir mon cœur ! »

Le domestique – pouvant d'autant moins deviner les regrets de Martha, que jamais elle n'avait paru fâchée quand il arrivait des visites – énumérait complaisamment tous les projets faits pour lui rendre la maison agréable pendant les quinze jours qu'elle devait y passer, et s'étonnait de ne pas la voir plus joyeuse.

« Elle regrette peut-être de quitter ses amies, » pensa-t-il ; « à la maison il n'y a personne de son âge qui puisse jouer avec elle. »

De la dernière station à l'habitation de M. Schirmer, située à mi-côte d'une petite montagne à peu de distance du joli village de R., le trajet se fit en traîneau. L'air vif que Martha respirait à pleine poitrine la calma peu à peu.

En voyant le soleil percer les nuages et diamanter la neige sans la fondre, elle sentit son cœur s'alléger d'un grand poids. Elle avait quinze jours de liberté devant elle, quinze jours pendant lesquels personne ne chercherait à l'humilier... Et puis, qui pouvait prévoir ce que ce temps amènerait ?

La physionomie de Martha était donc plus sereine quand le traîneau s'arrêta devant le perron de la villa de M. Schirmer, surnommée *La Terrasse* à cause de sa belle vue.

M<sup>me</sup> Schirmer accourut pour recevoir sa petite-fille, qu'elle trouva grandie, embellie, charmante.

Elle l'embrassa à plusieurs reprises en répétant :

– Jamais je n’aurais cru que la vie au pensionnat pût te faire tant de bien ! Comme tes couleurs sont plus fraîches, comme tu me sembles plus grande et plus forte ! Ah ! chère enfant, viens vite, ton grand-père sera trop heureux de te revoir ainsi !

Et, s’appuyant avec orgueil sur le bras de la jeune fille, elle monta les marches du perron, abrité par une marquise, et l’introduisit dans le petit salon où M. Schirmer, un peu souffrant, était entouré de ses amis.

Les premières personnes que Martha reconnut en allant embrasser son grand-père, ce fut d’abord le médecin, qui la félicita chaleureusement de sa bonne mine, et M. Engelhardt, qui renchérit encore sur les compliments du docteur.

Tout semblait donc conspirer contre les projets de Martha.

Comment après cela oserait-elle dire qu’elle se trouvait très malheureuse ?

On ne la croirait certainement pas ; pourtant, rien n’était plus vrai.

Que n’eût-elle pas donné pour être devenue maigre, pâle, chétive ! Mais non, en dépit des larmes qu’elle avait versées, une vie plus active, l’obligation de faire deux fois par semaine de longues promenades et de passer tous les jours une heure au grand air, l’avaient fortifiée sans qu’elle s’en fût aperçue.

---

Les fêtes de Noël et du Nouvel-An passèrent trop vite au gré de Martha, qui ne put se trouver un instant seule avec son grand-père.

Elle essaya de faire des confidences à M<sup>me</sup> Schirmer : mais celle-ci, heureuse de voir sa petite-fille en bonne santé, pensa qu’elle s’exagérait ses tribulations ; que peut-être elle n’avait



point encore appris à vivre en bonne intelligence avec les autres jeunes filles de son âge ; qu'il était impossible qu'on la crût sotte et qu'il valait mieux n'en point parler à M. Schirmer, qui se tourmenterait sans nécessité.

Elle était d'ailleurs charmée de voir que Martha avait appris à se coiffer et à s'habiller sans aide, et, tout en comprenant que cet effort avait dû lui être très pénible, elle mit au bénéfice du pensionnat cette heureuse transformation, qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'accomplir.

En voyant approcher le moment du départ, la jeune fille devint très triste ; elle osa même, un jour après dîner, prier son grand-père de ne pas la renvoyer chez M<sup>me</sup> Braunwald.

Mais, au lieu de la plaindre, tout le monde se mit à rire ; on se récria sur la paresse des jeunes demoiselles qui ne sentent pas encore tout le prix de l'instruction ; et, comme sa timidité l'empêchait de dire devant plusieurs témoins ce qui lui oppressait le cœur, comme il lui eût été trop dur d'avouer ses nombreuses maladresses, elle dut se préparer à repartir sous la conduite du domestique qui l'avait amenée.

Au moment des adieux, M. Schirmer, voyant pleurer son enfant chérie, eut un moment de faiblesse ; peu s'en fallut qu'il ne lui dît :

« Reste, puisque tu as tant de regret de nous quitter. »

S'il eût été seul, il l'eût certainement fait ; mais deux de ses amis étaient présents : que penseraient-ils ?

Sa femme fut plus forte. Martha devait revenir aux vacances de Pâques, trois mois seraient bientôt passés. Elle embrassa donc sa petite-fille sans trop s'attendrir et lui promit de la tenir au courant de tout ce qui se passerait à la maison.

Le retour au pensionnat fut naturellement triste. Toutes les autres élèves se racontaient les plaisirs qu'elles avaient eus et se

montraient leurs nombreux cadeaux. Martha, n'ayant personne à qui confier ses peines, les écrivit dans une sorte de journal qu'elle glissa dans le cahier où elle copiait ses compositions, pour le soustraire aux regards curieux.

Quelques jours plus tard, ce journal oublié tomba entre les mains du professeur de littérature allemande, et le confirma dans l'excellente opinion qu'il avait toujours eue des capacités littéraires de Martha.

Le chagrin de la jeune fille s'exhalait sans exagération, sous la forme la plus simple et la plus poétique ; elle se trouvait si seule, si abandonnée au milieu de ses joyeuses compagnes, que sa plainte discrète toucha profondément le cœur du jeune homme, marié depuis deux ans.

Comme il avait fait cette découverte chez lui, en corrigeant les nombreux cahiers des pensionnaires, il intéressa sa femme au sort de Martha en lui lisant ces pages empreintes d'une navrante tristesse.

Il fut convenu que la pauvre délaissée serait invitée à venir quelquefois le dimanche, à l'heure où les pensionnaires de Dresde pouvaient se rendre chez leurs parents. Quant au journal, il reprit sa place dans le cahier, et, comme personne n'en parla jamais, Martha s'imagina qu'il n'avait pas été lu.

Lorsque M<sup>me</sup> Wecker pria la directrice de l'institut de permettre à la jeune fille de sortir le dimanche suivant, M<sup>me</sup> Braunwald ne put cacher son extrême surprise.

– Quoi ! Madame, dit-elle, vous voulez inviter cette pauvre sottie ?... Vous ne lui arracherez pas quatre paroles.

– Elle est timide, je le sais, répliqua la jeune femme ; je tâcherai de gagner sa confiance. Mon mari assure qu'elle ne manque pas de moyens.

– C’est une erreur, chère Madame ; M. Wecker a reçu des compositions copiées on ne sait où. Si elle savait écrire, serait-elle incapable de parler ? Tout le monde vous le dira comme moi, c’est une enfant gâtée qui ne peut supporter la moindre plaisanterie sans fondre en larmes. Ses compagnes la détestent.

– Pauvre enfant !

– Après cela, Madame, si c’est une œuvre de charité que vous comptez accomplir, je la trouve méritoire : Dieu me garde d’y mettre le moindre obstacle.

M<sup>me</sup> Wecker, sachant à quoi s’en tenir, prit congé de la directrice, et fit parvenir son invitation à la jeune fille, plus surprise que contente de ce changement.

Elle aimait beaucoup son maître et ne craignait pas de lui parler, mais elle n’avait jamais vu sa femme... que lui dirait-elle ?

Comme elle aurait préféré rester au pensionnat, fût-ce même dans quelque coin solitaire, pourvu qu’elle eût un livre !

Le dimanche matin, la pauvre enfant fut très distraite ; à l’église, elle laissa tomber son livre de cantiques, ce qui attira tous les regards sur elle et la mit à la torture ; puis, à dîner, elle renversa son verre de vin trempé d’eau sur la nappe toute blanche, tant la frayeur d’avoir à se présenter dans une maison étrangère la mettait hors d’elle.

À trois heures, une domestique vint la chercher.

La distance à parcourir n’était pas grande ; elle fut trop vite franchie au gré de la pauvre Martha, qui aurait voulu ne jamais arriver.

À peine fut-elle sur le seuil de la porte, qu’une jeune femme, blonde, fraîche, gracieuse, le sourire aux lèvres, la main tendue, vint à sa rencontre.

– Mademoiselle Schirmer, lui dit-elle, mon mari m'a si souvent parlé de vous comme d'une de ses meilleures élèves, que je désirais vivement faire votre connaissance. J'espère que vous ne verrez en moi qu'une amie, une sœur aînée, incapable de vous inspirer la moindre crainte.

Martha, charmée de cet accueil, balbutia quelques mots de remerciement en serrant la main qui lui était si gracieusement offerte.

La beauté de la jeune femme, dont elle ne pouvait détacher ses regards, lui causa cependant une surprise mêlée de regrets. En passant devant une glace, elle compara leurs deux visages, et eut honte du sien, dont elle ne s'était jamais préoccupée.

Au pensionnat, il y avait de fort jolies jeunes filles ; mais Martha n'avait envié que leur adresse, leur sûreté d'elles-mêmes, leurs promptes reparties, la vivacité de leur esprit. Maintenant elle se trouvait à plaindre de n'être pas belle.

Conduite dans un petit salon meublé avec goût et orné de plantes exotiques, Martha se serait trouvée tout à fait à son aise si elle avait pu se croire l'égale de la jeune femme qui lui en faisait les honneurs. Quoique oppressée par un sentiment pénible dont elle ne se rendait pas compte, elle répondit pourtant sans trop d'embarras aux questions amicales qui lui furent adressées.

Un peu plus tard, le maître de la maison, qui avait été rendre visite à l'un de ses collègues assez gravement malade, revint et remercia la jeune fille d'avoir bien voulu se rendre à l'invitation de sa femme.

– Nous ne sommes pas riches, ajouta-t-il, nous vivons très simplement, mais nous sommes heureux, très heureux.

En disant cela, il jeta sur sa femme un regard plein de tendresse, un de ces regards dont le cœur se sent pénétré et ravi.

C'était la première fois que Martha se trouvait en présence d'un jeune couple ; ce fut pour elle une sorte de révélation qui ouvrit de nouveaux horizons à sa pensée. Tout ce qu'elle avait lu jusque là sans trop s'émouvoir lui fut expliqué par ce regard, et elle en conclut qu'on ne pouvait être heureuse sans être aimée, et que pour être aimée il fallait être belle.

De là à penser qu'elle ne serait jamais aimée, il n'y avait qu'un pas.

Toutes ses souffrances au pensionnat pâlirent tout à coup ; il y avait donc quelque chose de plus douloureux que les méchantes railleries de ses compagnes, c'était de voir le bonheur de près et de se sentir incapable d'y atteindre.

De telles minutes valent des années pour le chemin qu'elles font faire à l'esprit.

Il lui avait toujours été indifférent que le professeur de littérature fût marié ou non ; ce qu'elle attendait de lui, c'était son approbation, qui lui faisait du bien et la consolait un peu de l'injuste sévérité de ses autres maîtres. En le voyant dans un tout autre cadre, elle souffrait à la pensée qu'elle n'était pour lui qu'une élève pour laquelle il ressentait sans doute plus de compassion que de sympathie.

Comme sa femme devait être heureuse !

Un charmant baby d'une année, qui venait de s'éveiller et qu'on apporta au salon, la tira de sa triste rêverie.

C'était le portrait de sa mère. Mêmes yeux bleus, profonds, intelligents et doux, même sourire plein de caresses. On ne pouvait le voir sans en être enchanté.

– Aimez-vous les enfants ? demanda la jeune femme à Martha, passablement embarrassée par cette question.

– Je crois que oui, répondit-elle d'un ton qui n'avait rien de positif.

- Comment ! vous n'en êtes pas sûre ?
- Je n'en ai jamais eu autour de moi, Madame.
- Vous avez été élevée seule ?
- Je n'ai jamais vu chez mes grands-parents que des personnes à peu près de leur âge.
- Mais vous avez eu des amies ?
- Jamais !
- Je comprends tout maintenant, s'écria M. Wecker ; vous n'avez pas appris de bonne heure à jouer, à lutter, à céder quand il le faut. Vos compagnes ont reçu une éducation toute différente, c'est pourquoi vous parviendrez difficilement à vous entendre.
- Oh ! Monsieur, je n'ai qu'un seul désir, c'est de quitter le pensionnat.
- Peut-être avez-vous tort, ma chère enfant ; c'est une rude et salutaire école, où l'on apprend malgré soi ce qu'il est indispensable de savoir dans la vie. Que vous fussiez plus heureuse chez votre grand-père, je n'en doute pas, mais là vous n'auriez jamais vu le monde tel qu'il est réellement.
- Mon petit Ernest ira au collège, interrompit la jeune femme en embrassant l'enfant, qui piétinait sur ses genoux ; il faudra qu'il s'habitue très jeune à vivre avec ses contemporains.
- Oui, parce que c'est un garçon ; je comprends cela, Madame.
- Non, chère Mademoiselle ; si Dieu m'accorde quelque jour une fille, elle aura des compagnes de son âge. On devient égoïste et morose en vivant seul ; M. Schirmer n'y a pas songé.

– J'étais malade dans mon enfance ; on n'a pensé qu'à ma santé. Ah ! si l'un des amis de mon grand-père n'était pas revenu d'Amérique, je serais encore heureuse à la maison !

Cette exclamation fit sourire le jeune couple.

Impossible d'être plus franche que Martha dans l'expression de son déplaisir.

Mais bientôt le baby, trouvant qu'on ne s'occupait pas assez de lui, se mit à sautiller sur les genoux de sa mère, saisit une de ses boucles d'oreilles et parvint ainsi à ramener l'attention sur sa petite personne.

Alors Martha essaya de jouer avec lui, et réussit promptement à le faire rire. Il lui tendit les bras, et la jeune fille, charmée d'avoir fait la conquête du blond chérubin, oublia un instant qu'elle n'était pas jolie et que tout le monde la trouvait gauche et sotte.

Plus tard, quand la bonne eut repris l'enfant, M. Wecker ouvrit le piano et pria sa femme de chanter.

Nouveau sujet de tristesse pour Martha.

Si la voix de M<sup>me</sup> Wecker manquait d'étendue, elle était du moins remarquable par sa fraîcheur et son extrême flexibilité. Rien dans son chant ne trahissait la méthode ; pourtant elle ne pouvait être arrivée tout d'un coup à cette parfaite simplicité qui est une des formes de l'art.

En voyant ces deux êtres, qui semblaient si bien faits l'un pour l'autre, unir leurs talents, la jeune fille sentit de nouveau la morsure de la jalousie.

Elle ne chantait pas, ne jouait pas, ne possédait aucun talent de société, et il était bien tard pour essayer de les acquérir. D'ailleurs, oserait-elle jamais chanter au pensionnat ? La maîtresse de musique et de chant était une de celles qui montraient le plus d'antipathie pour la pauvre Martha.

Lorsque M<sup>me</sup> Wecker eut achevé sa romance, elle se mit à son tour au piano pour accompagner son mari, qui possédait une belle voix de baryton.

Il chanta un hymne patriotique dont la jeune fille fut ravie.

Jamais elle n'avait trouvé son maître de littérature si beau !

Jusque là, il lui était apparu comme le type de la bonté et de la justice ; elle n'avait point remarqué la largeur de son front intelligent, l'éclat de ses yeux noirs, l'expression bienveillante de sa bouche, la distinction de sa physionomie, le charme empreint sur toute sa personne. Dans ce petit salon, il lui parut plus grand qu'elle ne l'avait jamais vu, bien que M<sup>me</sup> Wecker fût grande aussi.

Quand on se mit à table pour prendre le thé, Martha eut grand'peur de commettre quelque gaucherie. Pourtant il n'en fut rien ; du moins, comme on ne parut pas remarquer son embarras, elle finit par se comporter comme chez son grand-père.

À huit heures, M. et M<sup>me</sup> Wecker reconduisirent eux-mêmes la jeune fille au pensionnat, et ils ne la quittèrent point sans lui faire promettre de revenir souvent le dimanche passer quelques heures chez eux.

Cette première visite eut une grande influence sur l'esprit de Martha Schirmer. Depuis ce moment, elle fit de véritables efforts pour apprendre au moins assez de musique pour pouvoir s'accompagner si elle parvenait à chanter juste. Ayant retenu une partie de la romance qui l'avait charmée, elle aurait bien voulu essayer sa voix ; mais où le faire sans être entendue ?

Le dimanche suivant, personne ne vint la chercher, M. et M<sup>me</sup> Wecker étant invités chez des amis, où l'on célébrait un anniversaire de naissance.

Dans l'après-midi, pendant que les élèves, profitant d'un beau soleil d'hiver, se promenaient dans le jardin, Martha se



glissa dans l'un des salons, où il n'y avait personne, ouvrit le piano et chercha dans sa mémoire l'accompagnement de la romance qu'elle répétait mentalement depuis une semaine.

D'abord, elle chanta très bas, de peur d'être entendue ; peu à peu elle osa élever la voix, et ne fut pas trop mécontente de son essai. Elle allait fermer le piano, quand une tête rieuse, passant à travers la porte, cria :

– Bravo ! Martha, bravo !

C'était une élève de sa classe qui l'écoutait depuis un instant.

– Vous vous accompagnez très mal, ajouta la nouvelle venue en entrant tout à fait, mais vous avez une jolie voix. Il faut prendre des leçons de solfège. Je dirai à M<sup>me</sup> Braunwald que vous chantez seule.

– Oh ! je vous en supplie, Laure, ne le faites pas, s'écria Martha effrayée ; il ne faut pas qu'on sache que j'ai osé...

– Pourquoi donc ? ce n'est pas défendu. Si j'avais votre voix, je viendrais ici chanter tous les dimanches.

– Vous, peut-être... mais moi...

– Ah ! vous avez peur ! C'est pourquoi on se permet tout. Si vous vous défendiez, les choses ne se passeraient pas ainsi. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Parce que... parce que...

– Bon ! voilà votre timidité qui revient au galop ; chassez-la donc une fois pour toutes.

– C'est impossible.

– Pas du tout, il ne s'agit que de vouloir. Vous avez en Thécla de Toggenberg une ennemie acharnée ; personne n'ose la braver, parce qu'elle appartient à l'une des plus anciennes fa-

milles du pays et que M<sup>me</sup> Braunwald a un faible pour la noblesse, qui lui envoie beaucoup d'élèves.

J'ai essayé quelquefois de prendre votre parti contre Thécla. Malheureusement, comme je ne suis ni comtesse, ni baronne, comme je n'ai pas la moindre particule devant mon nom, on m'écoute à peine ; c'est toujours M<sup>lle</sup> de Toggenberg qui a raison.

– Oui, elle me déteste ; pourtant je ne lui ai rien fait.

– Non, sans doute, mais elle a des prétentions littéraires et vos compositions sont meilleures que les siennes ; cela n'explique-t-il pas sa malveillance ? Si le professeur Wecker vous vantait moins, elle ne serait pas si méchante à votre égard.

– Je ne puis croire qu'elle soit jalouse, elle m'est supérieure sous tant de rapports.

– Elle a beaucoup d'esprit, c'est vrai, un esprit railleur qui ne ménage personne, je l'ai appris à mes dépens. Ce qu'il faut pour émousser ses traits, c'est rire avec elle des ridicules qu'on peut avoir et chercher bien vite à s'en corriger. Essayez de la recette, vous vous en trouverez bien, je vous assure. Mais je vous quitte, adieu !

– Encore un mot, je vous prie : vous me promettez le secret, Laure ?

– J'ai bien envie de vous le refuser : je serais si contente de pouvoir dire que vous avez une jolie voix.

– Oh ! soyez tout à fait bonne, ne me trahissez pas.

– Alors, puisque vous le voulez absolument, je me tairai ; mais vous avez tort. Au pensionnat, comme dans le monde, il ne faut pas cacher ses avantages ; maman me l'a répété cent fois.

En prononçant ces mots, Laure ferma la porte et descendit rapidement l'escalier pour rejoindre ses compagnes.

Martha eut un instant l'espoir d'avoir conquis une amie ; toutefois, ses relations avec Laure Hagemann restèrent ce qu'elles avaient été auparavant. Quoique cette dernière eût un excellent cœur et fût froissée des injustices dont Martha était l'objet, elle ne pouvait s'intéresser bien vivement à une personne qui ne se sentait pas le courage de lutter de toutes ses forces contre des préventions et des antipathies. La défendre, quand l'occasion s'en présentait, lui semblait un devoir ; elle n'y manquerait en aucune circonstance, mais en faire une amie... Pour cela, il aurait fallu certains rapports, sinon de caractère, du moins de goûts, de manière de voir, qui n'existaient pas du tout entre ces deux élèves de M<sup>me</sup> Braunwald.

### III

Pendant plusieurs dimanches, Martha fut régulièrement invitée par M<sup>me</sup> Wecker, qui espérait produire ainsi peu à peu une heureuse transformation chez la jeune fille. Cette dernière, touchée de tant de bienveillance, finit par comprendre que ce n'était pas la beauté seule de M<sup>me</sup> Wecker qui la faisait aimer ; sa bonté, sa grâce étaient pour beaucoup dans le charme qu'elle exerçait autour d'elle.

Dès ce moment, Martha se proposa la jeune femme pour modèle. Elle voulait essayer d'être aimable, et elle y réussissait dans la maison du professeur ; mais, de retour au pensionnat, son naturel ombrageux et timide reprenait le dessus, et Laure seule, surprenant parfois sur ses lèvres un sourire charmant qui la transfigurait, se prenait à murmurer : « Elle n'est pas du tout laide comme on se plaît à le dire. Quel dommage qu'elle ne sourie pas plus souvent ! »

Si M<sup>me</sup> Wecker avait remporté une grande victoire en forçant Martha à vaincre sa jalousie, — ce qui ne s'était pas fait en un jour, — les gentilles du petit Ernest, sa prédilection pour la jeune fille, avaient eu une large part à ce résultat. Chaque semaine, l'enfant, qui n'aimait pas tout le monde, se montrait plus caressant pour *Tata* ; c'est ainsi qu'il l'appelait. De son côté, la jeune pensionnaire ne savait rien refuser à cette jolie tête blonde, à ces grands yeux bleus qui exprimaient si bien la joie de vivre et d'être chéri, à ces petites mains qui se tendaient vers elle.

Une fois, la gracieuse mère, ayant laissé Ernest à son amie *Tata*, pendant qu'elle donnait des ordres à la bonne qui devait rapporter des gâteaux pour le thé, Martha se mit à chanter à l'enfant une de ces romances qu'elle avait entendues, et le fit si bien que M<sup>me</sup> Wecker s'arrêta sur le seuil de la porte, de peur de ne pas tout entendre.

– Maintenant, dit-elle quand la jeune fille eut cessé de chanter, je veux vous donner quelques leçons, ma chère enfant ; il faut un peu travailler votre voix, qui est charmante ; il serait vraiment regrettable de ne pas cultiver le don que vous avez reçu de Dieu.

– Mais... Madame...

– Vous chanterez avec moi ; vous n'aurez pas peur, je pense. Je vous enseignerai ce qu'on m'a appris, ce qui ne fera nullement de vous une cantatrice consommée.

Aujourd'hui, nous profiterons de l'absence de mon mari pour commencer. Comme il sera surpris ! Il faudra que vous chantiez le jour de sa fête.

Dire que cette leçon plut beaucoup au petit Ernest, qu'on assit près du piano, serait contraire à la vérité. Il aimait à entendre de la musique ; toutefois ce qu'il préférait avant tout, c'était qu'on s'occupât exclusivement de lui, aussi protesta-t-il à plusieurs reprises contre cette nouveauté, mêlant sa voix à celle de sa mère.

Quand le Dr Wecker rentra, il ne fut point question de la découverte que sa femme avait faite. Si Ernest eût été en âge de parler, il n'aurait probablement pas gardé le secret ; mais il ne savait dire que « papa, mama, tata, » ce qui n'était guère compromettant. Du reste, si le professeur eût appris ce qu'on voulait lui cacher, il aurait admiré avant tout le courage et la patience de sa bien-aimée Hélène. Il lui savait bon gré de s'intéresser à la

jeune pensionnaire, parce que cet intérêt, cette bienveillance, preuve d'un excellent cœur, la lui faisait chérir de plus en plus.

Jamais M. Wecker n'avait rencontré dans le monde une femme qui lui parût l'égale de la sienne ; aussi, loin de s'affaiblir par le mariage, sa tendresse s'accroissait de jour en jour ; elle était même devenue si vive que ses amis, auxquels il conseillait sans cesse de se marier, avaient peine à comprendre un amour aussi exclusif, aussi vivace.

Les vacances de Pâques arrivées, Martha, partagée entre le désir toujours très vif de quitter le pensionnat et le regret de ne plus voir la famille Wecker, le petit Ernest surtout, ne savait trop si elle devait se plaindre ou garder le silence.

Cette fois, ses grands-parents étaient seuls, rien ne l'empêchait de tout dire ; cependant, au lieu d'entrer dans des détails précis, elle ne parla que d'une manière générale du peu de sympathie de ses compagnes. En revanche, elle raconta longuement combien M. et M<sup>me</sup> Wecker s'étaient montrés bons pour elle, et, comme preuve, elle chanta les romances qu'elle avait apprises, ce qui charma le vieux couple.

Il fut décidé qu'aux grandes vacances de juillet, on inviterait le professeur, sa femme et son enfant. Cela causa une grande joie à la jeune pensionnaire, qui caressa pendant trois mois cette espérance.

Mais, la date venue, les hôtes attendus ne purent accepter. Le médecin avait prescrit les bains de mer à M<sup>me</sup> Wecker, qui ne paraissait cependant pas malade, car jamais son teint n'avait été plus éclatant.

Ce fut un véritable chagrin pour Martha, qui s'était tant réjouie de faire à son tour les honneurs de la maison de son grand-père.

Le temps des vacances lui parut affreusement long.

De son côté, Ernest – tout à fait insensible aux beautés de l'île de Rügen et aux promenades dans les sentiers ombreux qui sillonnent les bois, – demandait souvent *Tata* qu'il ne voyait plus. Enfin, quand vers la fin d'août le pensionnat se rouvrit, Martha y rentra presque joyeuse, tant il lui tardait de reprendre ses chères habitudes du dimanche.

Ernest lui parut grandi. Quant à M<sup>me</sup> Wecker, elle souriait en entendant son mari affirmer que la brise de mer l'avait fortifiée, embellie, car elle s'était fait ordonner les bains pour forcer son cher Ewald à les prendre.

## IV

Après cette excursion nécessaire dans le passé, nous devons franchir l'espace d'une année et nous reporter au jour où les compagnes de Martha l'accusaient d'avoir cassé le verre de la comtesse de Toggenberg.

Le jardinier aurait pu témoigner de l'innocence de la jeune pensionnaire ; il n'en fit rien pour ne pas avoir à payer l'objet. C'était lui qui, malgré la défense de toucher au verre de Thécla, avait voulu s'assurer si l'eau était meilleure dans le cristal que dans la cruche de terre au goulot de laquelle il se désaltérait.

L'accident fut rapporté à la directrice, qui fit appeler Martha, mais ne put obtenir d'elle aucun aveu.

– Je n'ai ni vu ni touché le verre, fut toute sa réponse.

M<sup>me</sup> Braunwald était trop prévenue contre la jeune fille pour croire à son innocence ; elle vit même dans ce fait plus de méchanceté que de maladresse, puisque le dit verre était interdit à tout le pensionnat.

Cet ennui n'était pas le seul qui assombrit le front de Martha Schirmer à la veille des vacances.

M<sup>me</sup> Wecker étant sur le point de donner un frère ou une sœur au petit Ernest – qui avait alors deux ans et demi, – la jeune pensionnaire ne devait pas revoir ce dernier pendant six semaines, à moins que la mère ne consentît à s'en séparer



quelques jours, afin de lui faire respirer l'air de la campagne chez le grand-père de Martha.

Or si le docteur voyait dans cet arrangement un moyen de fortifier l'enfant et de le soustraire pendant les grandes chaleurs à l'atmosphère toujours un peu malsaine d'une ville, M<sup>me</sup> Wecker éprouvait une véritable répugnance à laisser partir son fils.

– On ne sait ce qui peut arriver, répétait-elle ; les bonnes sont si imprudentes... Non, Ernest restera près de moi. L'année prochaine nous passerons les vacances à la campagne.

Hélas ! ne sommes-nous pas tous disposés à escompter l'avenir comme s'il nous appartenait ?

La veille du départ des élèves, c'est-à-dire le 15 juillet 1875, une triste nouvelle se répandit dans le pensionnat et vint frapper Martha en plein cœur.

M<sup>me</sup> Wecker était morte en donnant le jour à une fille, et celle-ci l'avait suivie dans la tombe une heure plus tard.

Martha, ayant vu le dimanche précédent la jeune femme pleine d'espérance, faisant les plus beaux projets pour l'avenir, ne pouvait croire à un tel malheur. Il lui semblait impossible que la mort eût frappé si brusquement cette tête charmante, et changé en séjour de deuil cette maison où s'épanouissait encore la veille le bonheur le plus complet.

Aussitôt le malheur connu, M<sup>me</sup> Braunwald envoya un billet de condoléance au jeune professeur, et les élèves commandèrent des couronnes qu'elles ne devaient pas voir sur le cercueil, puisqu'elles partaient le lendemain et qu'en Saxe on garde les morts trois jours.

Martha, beaucoup plus affligée que ses compagnes, attendait son grand-père avec une anxieuse impatience, car elle vou-

lait essayer d'arracher l'enfant d'un lieu où, dans un tel moment, il devait ajouter beaucoup d'embarras.

En arrivant, M. Schirmer fut frappé de l'altération des traits de sa petite-fille.

– Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il en l'embrassant ; jamais je ne t'ai vu la figure si bouleversée.

– M<sup>me</sup> Wecker...

– Eh bien ?

– Elle est morte !

– Morte ! cette jeune femme de vingt-trois ans au plus !

– Oui, l'autre nuit. Nous irons chez le docteur, n'est-ce pas ? Nous emmènerons Ernest, il ne faut pas qu'il voie...

– Si le père veut bien nous le confier, mais j'en doute.

– Non pas moi, je suis sûre qu'il ne pense qu'à son chagrin ; tout doit lui être indifférent dans ce monde.

– Excepté son enfant.

– Ah ! grand-père, tu ne sais pas combien il aimait sa femme.

– Raison de plus pour ne pas vouloir se séparer de son fils dans un moment pareil.

Enfin nous allons voir. Es-tu prête ?

– Tout de suite, grand-père.

– Pendant que tu achèves de t'habiller, je vais saluer M<sup>me</sup> Braunwald et régler mon compte avec elle.

Le petit salon de M<sup>me</sup> Wecker, naguère si riant, est transformé en chambre funéraire. Parée de sa robe de noce et couverte d'un long voile de tulle blanc, la jeune femme semble dormir. Elle est toujours aussi belle ; il ne manque à son visage que les roses de la santé. Son mari, à genoux près d'elle, serre sa main froide, et n'écoute ni le pasteur, ni le médecin, qui cherchent à le soustraire à cette incessante contemplation.

Tout ce qui l'entoure n'existe plus pour lui ; il n'entend rien, ne voit rien que cette chère créature qui faisait la joie de sa vie. Depuis que la mort est venue le frapper dans ce qu'il aimait le mieux au monde, il n'a ni dormi, ni mangé. Impossible de lui arracher une parole. Aussitôt qu'on cherche à détourner ses yeux de cette forme chérie, son regard vague semble errer dans d'autres espaces, au delà du visible et du connu.

– Je vous en prie, insiste le pasteur, ne vous obstinez pas à rester ici, venez avec nous dans une autre pièce ; nous comprenons votre douleur, nous parlerons de ce chagrin cruel que des milliers d'hommes doivent supporter comme vous, puisque c'est une des épreuves que Dieu leur envoie pour les contraindre à se rapprocher de lui.

– Soyez donc homme ! dit à son tour le médecin. Sachez souffrir avec courage. Vous avez un enfant, vous devez vivre ; pour cela il faut que vous preniez un peu de repos. Allez vous coucher ; quelques heures de sommeil répareront vos forces.

Vaines paroles.

Absorbé dans sa muette contemplation, le professeur Wecker n'entend rien.

– Il n'y a qu'un moyen de le sortir d'ici, murmure le médecin au pasteur ; il faut le chloroformer, puis on l'emportera.

– Et au réveil ?

– À la grâce de Dieu ! S’il reste plus longtemps dans cette chambre, il deviendra fou.

Et le praticien sortit pour mettre son projet à exécution.

Dans l’escalier, il rencontra M. Schirmer et sa petite-fille. Cette dernière devait souvent s’arrêter, tant elle était émue.

Qui lui eût dit, le dimanche précédent, qu’elle reviendrait pour faire une visite de deuil ?

Enfin, ayant atteint la porte, elle sonna.

Ce fut une tante de la jeune femme, M<sup>me</sup> Altfeld, qui vint ouvrir.

– Le docteur Wecker est-il visible ? demanda M. Schirmer.

– Ah ! Monsieur, murmura la dame en étouffant un sanglot, mon pauvre neveu est incapable de vous recevoir. Le médecin a peur qu’il ne devienne fou !

– Et Ernest, dit Martha, ne pourrions-nous pas le voir ?

– Pauvre enfant ! Nous ne savons qu’en faire. Il réclame toujours sa mère. Je l’ai envoyé avec sa bonne, qui avait des commissions à faire en ville. Si vous voulez prendre la peine d’entrer, je pense qu’il ne tardera pas à revenir.

– Nous voudrions l’emmener à la campagne, si son père le permet, interrompit M. Schirmer. Ici, dans de si tristes circonstances, il ne peut qu’embarrasser.

– Certainement.

– Nous serions très heureux de le garder quelques semaines.

– Je le voudrais de tout mon cœur, mais cela ne dépend pas de moi. Dans ce moment, il est impossible d’obtenir une ré-

ponse de mon neveu, et je ne saurais prendre une telle décision sous ma responsabilité.

– Je comprends cela, Madame, mais je crois pourtant que M. Wecker permettrait...

– C'est bien possible. Il faut attendre le docteur qui va rentrer, il nous donnera sans doute un bon conseil.

En ce moment on sonna.

Ce n'était pas le médecin, mais un visiteur qui laissa sa carte.

Le savant praticien revint bientôt après. On lui demanda ce qu'il y avait à faire.

– Rien pour le moment, dit-il ; l'enfant peut nous être fort utile ; il ne faut pas qu'il parte maintenant. Si, comme j'ai lieu de le craindre, sa vue ne produit pas sur M. Wecker une réaction salutaire, alors il sera bon de l'envoyer à la campagne jusqu'à ce que l'état de son père se soit amélioré. Dans deux, ou trois jours nous saurons à quoi nous en tenir.

M. Schirmer, ayant pris à part le médecin pendant que la tante recevait de nouveau des cartes et des couronnes, le questionna sur le malheureux événement qui plongeait une famille dans le plus profond chagrin.

– On m'a appelé trop tard, répondit le docteur. M<sup>me</sup> Wecker a cru pouvoir se passer d'un chirurgien, comme pour son premier enfant, mais le cas était tout autre.

– Aurait-elle pu être sauvée ?

– Cela ne fait aucun doute pour moi. Voilà probablement ce qui torture le pauvre mari. Il se reproche de n'avoir pas combattu les scrupules de sa femme, et, au besoin, imposé sa volonté.

Maintenant je ne sais trop ce que nous avons à attendre de lui. Si le repos et la vue de son enfant n'opèrent pas une réaction suffisante, il faudra nécessairement le faire entrer dans une maison de santé, afin qu'il soit traité selon les règles de l'art.

– Mais vous espérez qu'il n'en sera pas ainsi, docteur ?

– Hum ! les affections si exclusives sont très dangereuses pour la raison.

En quittant M. Schirmer, le médecin rentra dans la chambre mortuaire, où il retrouva le père d'Ernest dans la même position et toujours insensible aux paroles du pasteur. Aidé par ce dernier, il chloroforma M. Wecker, et l'on put le transporter dans son lit, sans qu'il en eût conscience.

Après cela, comme l'enfant n'était pas encore rentré, Martha pria instamment M<sup>me</sup> Altfeld de lui permettre de voir une dernière fois la jeune femme qui s'était montrée si bienveillante envers elle.

– Volontiers ; ma nièce m'a souvent parlé de vous, Mademoiselle, répondit la vieille dame ; veuillez me suivre.

C'était la première fois que Martha se trouvait en face de la mort ; l'impression qu'elle en reçut fut d'autant plus vive. Soulevant le voile dont M<sup>me</sup> Wecker était enveloppée, elle voulut poser ses lèvres sur ce front de cire, et fut douloureusement affectée en rencontrant le froid du marbre.

– Ah ! murmura-t-elle, je n'oublierai jamais ce baiser.

La voyant si pâle, son grand-père eut peur quelle ne s'évanouît. Il l'entraîna hors de la chambre, et comme il ne restait que le temps strictement nécessaire pour se rendre à la gare, il ne voulut plus attendre Ernest, mais fit promettre à la tante de leur envoyer l'enfant si les circonstances le permettaient.

Le voyage fut triste.

M. Schirmer, qui aimait beaucoup sa femme, ne comprenait cependant pas qu'un homme n'eût pas assez de courage pour réagir contre sa douleur, surtout lorsqu'il lui restait un enfant.

À côté de ces réflexions, qui l'absorbaient quelque peu, le vieillard avait encore une inquiétude plus personnelle. L'accueil glacial qu'il avait reçu de la directrice du pensionnat lui donnait beaucoup à penser. Il interrogea donc sa petite-fille. Celle-ci ne fit aucune difficulté pour répondre qu'elle s'était toujours trouvée malheureuse au milieu de ses compagnes, mieux douées qu'elle sous tant de rapports ; que M<sup>me</sup> Braunwald ne l'avait jamais aimée, que le professeur Wecker seul avait osé protester contre la réputation d'ignorance et de stupidité qu'on lui avait faite.

– Pourquoi ne m'as-tu jamais raconté cela ? demanda le grand-père. Je ne t'aurais pas laissée souffrir deux ans.

– Mais je l'ai dit à grand'maman, aux premières vacances de Noël. Je suis sûre qu'elle a cru que j'exagérais.

– C'est à moi que tu devais t'adresser.

– Comment aurais-je pu le faire ? M. Engelhardt était toujours auprès de toi : tu sais que je n'ose jamais parler devant lui.

– Quelle sottise ! mon vieil ami n'a eu que ton bonheur en vue. Du reste, je ne suis pas fâché que tu aies été au pensionnat, cela t'a fait grand bien. À présent, je prendrai une institutrice à la maison. Je crois que cela vaudra mieux.

– Alors, je ne retournerai pas à Dresde ?

– Non.

– Je ne verrai plus le petit Ernest, que j'aime tant ?

– Sauf chez nous, si on le lui permet. Tu ne peux maintenant retourner dans la maison d'un veuf.

Martha soupira profondément et garda le silence. Des larmes coulèrent bientôt sur ses joues. Elle songeait au contre-coup que la mort de M<sup>me</sup> Wecker venait d'opérer dans sa vie.

Se rappelait-elle avoir été jalouse de celle qu'elle pleurait ? Non, à coup sûr, elle croyait l'avoir toujours aimée comme la jeune femme méritait de l'être. Elle se repentait seulement de ne lui avoir pas mieux témoigné sa reconnaissance.

Et son maître de littérature, qui s'était montré si joyeux le dimanche précédent, serait-il condamné à perdre la raison ?

Par moments, tout cela lui semblait tellement confus qu'elle se demandait si elle était bien éveillée, si le train qui l'emportait à toute vapeur n'était pas une illusion de son esprit, un rêve après lequel elle retrouverait ce qu'elle avait perdu.

À la station, où il fallut descendre pour prendre une voiture, Martha ne put plus douter de la réalité.

Les vacances n'avaient plus aucun charme pour elle. C'est pour toujours qu'elle revenait chez son grand-père. Et, par une de ces contradictions fréquentes du cœur humain, ce qui l'eût enchantée dix-huit mois plus tôt, lui apparaissait maintenant comme une désolante fatalité.



## V

Grand émoi de M<sup>me</sup> Schirmer en apprenant de si tristes nouvelles. Pendant deux ou trois jours il ne fut question que de cela, et comme la tante n'écrivait point, on ne savait qu'augurer de ce silence.

Le docteur allait-il mieux ? Enverrait-on l'enfant ?

Ces questions restaient sans réponse.

Enfin une lettre arriva : Ernest devait partir le lendemain avec sa bonne. M. Wecker, sans être fou, paraissait cependant assez malade pour que son médecin eût jugé nécessaire une cure de quelques semaines dans une maison de santé, suivie d'un changement complet dans son genre de vie.

Ce que le praticien désirait pour son client, c'était un long voyage dans des contrées assez peu connues pour lui fournir des distractions continuelles et l'exposer à certains dangers, qui ne manqueraient pas de réveiller chez lui l'instinct de la conservation.

Malheureusement, M. Wecker ayant peu de fortune, il n'était pas probable que ce remède héroïque pût être employé. M<sup>me</sup> Altfeld s'en désolait. Au surplus, elle promettait de venir chercher Ernest et de compléter les nouvelles données à la hâte.

L'enfant arriva, effectivement, le lendemain.

Sa joie de revoir Martha fut si grande, qu'il l'accabla de caresses et l'appela des plus doux noms. Quant à M. et à M<sup>me</sup> Schirmer, il les regarda curieusement, puis détourna la tête.

Il ne ressentait aucune sympathie pour les vieux visages.

La bonne raconta qu'on venait de conduire le professeur Wecker dans la maison du plus célèbre aliéniste de Dresde, qui s'engageait à lui rendre l'usage de toutes ses facultés, à condition qu'il voyageât ensuite pendant plusieurs années. À vrai dire, elle ne croyait guère à la guérison de son maître. Ne fallait-il pas être complètement fou pour rester des journées entières les yeux fixes, sans parler, sans rien faire, sans rien entendre, au lieu de pleurer, sangloter, gémir comme on le fait quand on a du chagrin ?

Martha écoutait tous ces détails avec une anxieuse avidité. Que n'eût-elle pas donné pour être sûre que son cher professeur recouvrerait la raison !

Le séjour d'Ernest dans la maison Schirmer ne causa aucun dérangement. Rien n'était plus facile que de le distraire ; il aimait tant à jouer avec Martha. Quand, parfois, il demandait son père ou sa mère, la bonne lui répondait qu'ils étaient en voyage, et comme il avait été en chemin de fer, il se hâtait d'imiter le bruit de la locomotive vomissant une colonne de fumée.

De son côté, M. Schirmer avait fait publier dans les journaux des annonces qui lui valaient des visites sans nombre. On peut dire que *La Terrasse* était assiégée par des institutrices de tout âge et de tous pays. Mais les unes, trop jeunes, semblaient plus occupées de leur propre personne que de leurs devoirs ; plusieurs laissaient percer un certain fond de coquetterie ; quelques-unes, ayant dépassé l'âge où l'on se marie ordinairement, auraient mieux été son fait, si elles ne se fussent pas montrées si pédantes et si fières d'avoir élevé des personnes de la plus haute noblesse.

Toutes ces personnes qui défilèrent sous ses yeux sans lui offrir ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une institutrice assez sérieuse pour se consacrer à ses devoirs, et pourtant assez gaie pour rendre sa compagnie agréable à une jeune fille de seize ans ; toutes ces personnes, disons-nous, en quête d'une place, firent comprendre à M. Schirmer l'embarras des familles, obligées, le plus souvent, d'engager une inconnue d'après sa photographie et des lettres qui sont bien de son écriture, mais qui n'ont pas toujours été composées par elle.

Quoi d'étonnant que de part et d'autre on soit si amèrement déçu, et que des relations, commencées sous de si fâcheux auspices, se dénouent peu après par le renvoi de la gouvernante, qui aurait peut-être plu ailleurs, mais qui ne convient pas au cas particulier ?

M. Schirmer n'attachait beaucoup de prix ni à la beauté, ni à l'élégance. Il voulait auprès de sa petite-fille une personne intelligente et morale, sur le jugement de laquelle il pût entièrement se reposer. Aussi les diplômes étaient-ils à ses yeux tout à fait secondaires. Avant tout, il faisait causer les aspirantes et leur posait quelquefois des questions qui ne laissaient pas de les embarrasser.

À celles qui se vantaient d'avoir commencé leur carrière dans les plus illustres familles, il répondait qu'elles ne se trouveraient pas heureuses chez lui, et les engageait à chercher de nouveau quelque famille princière où leur mérite et leurs talents seraient plus en relief que dans une modeste maison bourgeoise, dont la simplicité et la régularité ne satisferaient certainement pas leurs aspirations.

Déjà le grand-père de Martha, passablement découragé, se demandait s'il ne serait pas forcé de renoncer à son projet, quand une veuve d'une trentaine d'années se présenta chez lui.

Elle n'avait pas étudié dans le but de se vouer à l'enseignement ; par conséquent, elle ne possédait pas de diplôme. La

mort de son mari après une longue et coûteuse maladie, deux enfants que ses parents élevaient, mais aux besoins desquels elle devait pourvoir, la forçaient à s'engager comme gouvernante. Elle parlait bien l'anglais et le français, parce que le premier était la langue maternelle de son père et le second celle de sa mère. Sans être très forte musicienne, elle jouait agréablement du piano, chantait avec goût et raisonnait en femme sensée, parce qu'elle avait fait l'apprentissage de la vie à l'école de la douleur.

Ce n'était pas sans chagrin qu'elle se séparait de ses enfants ; elle cédaux dures lois de la nécessité ; toutefois elle était sans inquiétude à leur égard, sachant qu'ils seraient soignés comme elle l'avait été elle-même.

M<sup>me</sup> Berthold avoua franchement à M. Schirmer que, faute de diplôme, elle avait déjà manqué plusieurs places, et que peut-être elle serait obligée de se préparer à un examen, ce qui retarderait beaucoup l'instant où elle pourrait subvenir à l'entretien de ses bien-aimés.

– Ce serait du temps perdu, interrompit M. Schirmer ; si vous n'êtes pas trop exigeante pour les appointements, je crois que nous pourrons nous entendre. Je ne veux pas faire de ma petite-fille une savante ; je veux seulement avoir auprès d'elle une personne bien élevée, assez instruite pour que sa conversation soit agréable et utile. Vous lui enseignerez un peu de musique, le français et l'anglais qu'elle a commencés au pensionnat ; vous ferez ensemble des lectures et des promenades instructives, c'est tout ce que je demande.

– Ah ! Monsieur ! s'écria la jeune veuve, que vous êtes bon de vous contenter de ce que je sais ! Que mes parents seront heureux de me savoir chez vous !

– Eh bien, Madame, il faut vite leur annoncer cette nouvelle. Ils habitent...

– Leipzig, Monsieur, et, si vous le permettez, je vais leur écrire tout de suite, afin qu'ils m'envoient mes effets et mes livres.

– Quoi ! vous ne voulez pas leur dire adieu, embrasser vos enfants ?

La jeune femme baissa les yeux pour cacher ses larmes.

– Je serais très heureuse de le faire, murmura-t-elle ; mais tous ces voyages coûtent, et mes parents, dont l'enseignement de l'anglais et du français est l'unique ressource, ont déjà fait tant de sacrifices pour moi que je voudrais leur épargner cette dépense. Cependant, Monsieur, si cela vous dérange le moins du monde, je suis prête à partir.

– Non, Madame, restez, tout est pour le mieux. Je vais vous présenter votre élève, et dans quelque temps vous voudrez bien nous accompagner à Leipzig, où je veux conduire Martha, qui ne connaît pas du tout cette ville.

Dès le premier coup d'œil, M<sup>me</sup> Berthold fut charmée de l'air modeste de la jeune fille. Ses yeux bruns, intelligents et doux, la coupe de son front, plus large qu'élevé, sa bouche un peu sérieuse peut-être, promettaient de la bonne volonté, de l'application et surtout plus de réflexion que de spontanéité ; elle remarqua aussi que les cheveux châtain à reflets dorés, relevés très simplement, encadraient bien un visage ovale qui n'avait plus rien de maladif.

De son côté, Martha se sentit attirée vers sa future institutrice, heureuse de la trouver grande, blonde, gracieuse et bienveillante comme l'avait toujours été M<sup>me</sup> Wecker.

Quant à M<sup>me</sup> Schirmer, elle apprit avec plus de surprise que de satisfaction que la nouvelle venue était définitivement engagée et qu'il fallait sur l'heure lui préparer une chambre. Cette brusque décision lui inspirait de la méfiance à l'égard d'une personne qu'elle voyait pour la première fois. Elle aurait voulu que

son mari prît des informations ; mais celui-ci assura que certaines physionomies valent tous les renseignements possibles.

– D’ailleurs, ajouta-t-il, nous irons sous peu à Leipzig, et, si j’apprends que j’ai été trompé, la gouvernante ne reprendra pas le chemin de notre maison.

Quand le petit Ernest revint de la promenade avec sa bonne, il regarda curieusement l’étrangère, puis, sans que personne lui eût dit un mot, il courut se jeter dans ses bras.

– Vous êtes plus heureuse que moi, Madame, observa M<sup>me</sup> Schirmer, évidemment froissée. Je n’ai pas encore pu obtenir une caresse de cet enfant.

– Ah ! grand’maman, ce n’est pas sa faute, tu es toujours si sérieuse quand tu lui parles ; il n’est pas accoutumé à cela et il a peur.

– Tant pis pour lui ; ce n’est pas à mon âge qu’on change de caractère.

Impossible de nous dissimuler plus longtemps la jalousie de M<sup>me</sup> Schirmer. Elle n’aimait pas Ernest parce que Martha lui donnait une partie de son cœur, lequel, aux yeux de la grand’mère, devait appartenir uniquement à elle et à son mari, qui l’avaient élevée avec la plus tendre et la plus inquiète sollicitude.

La vieille dame, qui adorait sa petite-fille, ne comprenait pas que celle-ci pût trouver du charme en compagnie d’autres personnes que ses grands-parents. Elle avait approuvé les relations de la jeune pensionnaire avec la famille Wecker ; mais ceci se passait à Dresde. S’il se fût agi de quelque voisin, elle en aurait été tout à fait affligée. Pourtant, elle ne se croyait pas jalouse. Elle appelait cela défendre ses droits.

M. Schirmer considérait les choses sous un point de vue plus large ; il ne doutait ni de l’affection ni de la reconnaissance

de l'enfant qui leur devait tout, et trouvait très naturel qu'elle aimât d'autres personnes, si celles-ci étaient vraiment dignes de son amitié.

Il ne fallut pas longtemps à M<sup>me</sup> Berthold pour voir qu'elle aurait beaucoup de peine à gagner le cœur de la grand'mère ; cependant elle ne désespéra pas de conquérir au moins son estime, et, feignant de ne point s'apercevoir de cette hostilité latente, elle se montra aussi polie, aussi complaisante envers la vieille dame qu'elle l'était envers M. Schirmer, qui lui témoignait un véritable intérêt.

Vivre à la campagne, respirer à pleine poitrine un air pur et vivifiant, avait toujours été son rêve. Après avoir longtemps habité une grande ville, elle appréciait davantage cette charmante habitation, située à mi-côte entre deux villages dont l'un se développe dans la vallée et l'autre couronne le sommet de la hauteur que les gens du pays appellent pompeusement montagne. Beaucoup de sentiers à travers les bois promettaient de ravissantes promenades ; quant aux maisons étagées aux alentours, elles étaient assez éloignées pour qu'on jouit à *La Terrasse* d'une solitude relative.

À la grande surprise ou plutôt à la grande stupéfaction de M. et de M<sup>me</sup> Schirmer, M<sup>me</sup> Berthold commença tout de suite à donner la plupart de ses leçons au jardin, ce qui plut infiniment à Martha ; aussi, pour satisfaire sa gouvernante et pour démontrer à ses grands-parents l'excellence de cette méthode, se mit-elle courageusement à l'étude des langues et du chant. Quant au piano, elle sentait bien que ses doigts ne s'assoupliraient jamais assez pour faire d'elle une élève passable ; enfin, à la promenade elle apprenait un peu de botanique, et, les lectures instructives aidant, les jours s'écoulaient avec une étonnante rapidité.

Vers la fin d'août, M<sup>me</sup> Altfeld vint chercher Ernest. Elle paraissait contente. Son neveu, à peu près guéri, allait être – sur la recommandation de son médecin, – attaché comme secrétaire à une mission scientifique dans l'extrême Orient, ce qui lui four-

nirait le moyen de voyager longtemps d'une manière profitable à sa santé et à ses intérêts.

Pendant ce temps, Ernest devait rester sous sa garde.

Quitter Martha et M<sup>me</sup> Berthold, à laquelle il s'était aussi attaché, fut un véritable chagrin pour l'enfant. On eut beau lui promettre qu'il reviendrait, la séparation n'en fut pas moins douloureuse.

Quelques jours plus tard, M. Schirmer, Martha et sa gouvernante se rendirent à Leipzig. Comme ce petit voyage avait été décidé uniquement pour permettre à M<sup>me</sup> Berthold de revoir ceux qu'elle aimait, le grand-père n'insista point lorsque sa femme déclara qu'elle préférait rester à la maison ; mais il s'arrangea de manière à être promptement de retour.

En revoyant leur fille plus tôt qu'ils ne l'espéraient, la surprise, la joie des parents de l'institutrice furent si grandes qu'ils auraient voulu garder plusieurs jours M. et M<sup>lle</sup> Schirmer chez eux ; mais le vieillard, les voyant étroitement logés, ne consentit point à être une cause d'embarras. Quant aux enfants, un garçon de six et une fille de quatre ans, ils ne se lassaient pas d'embrasser leur mère ; aussi furent-ils bien joyeux d'apprendre qu'ils passeraient les fêtes de Noël et du Nouvel-an près d'elle à *La Terrasse*.

Laissant M<sup>me</sup> Berthold à sa famille, M. Schirmer prit une voiture et se fit conduire à travers la ville ; puis, comme il avait entre les mains un album du vieux Leipzig, ou plutôt du Leipzig de 1813, il montra à sa petite-fille les changements sans nombre qui ont été opérés depuis cette époque, lui fit voir dans l'album la place où Poniatowski se jeta dans l'Elster, et descendit de voiture pour regarder de plus près le tombeau que les Polonais lui ont élevé.



Ensuite, il donna au cocher l'ordre de les conduire à Napoléonstein ; là on a érigé un monument, sur la place même où l'empereur des Français avait établi son bivouac.

À l'aspect de cette immense plaine où le conquérant, dont l'étoile pâlisait de plus en plus, avait développé son armée, Martha, qui avait beaucoup d'imagination, chercha à se représenter cette lutte de la France contre l'Europe coalisée.

Le soir, à l'hôtel, le hasard voulut qu'elle trouvât dans sa chambre une gravure bien connue : Napoléon se chauffant dans une ferme, après une de ces batailles désespérées qui n'ont pas empêché la Champagne d'être envahie. C'était en quelque sorte continuer l'histoire de la défaite de celui qui s'était cru invincible.

Comme Allemande, Martha ne pouvait aimer ce génie militaire qui avait couvert sa patrie de sang et de ruines. Cependant la vue de cet homme, courbé sous le poids d'une implacable destinée, la touchait en quelque sorte malgré elle. Comme, en lisant l'histoire romaine, elle n'avait ressenti de sympathie pour Jules-César qu'au moment où il reconnaît Brutus parmi les conjurés, elle détestait Napoléon victorieux, mais se sentait attendrie par son immense infortune.

Toute la nuit elle en rêva.

Le lendemain, elle n'eut rien de plus pressé que de montrer la gravure à son grand-père.

– Tu as raison de le plaindre, lui dit-il, car là ce n'est plus le triomphateur écrasant l'Europe sous son talon de fer ; c'est l'homme terrassé, sentant son impuissance et se demandant ce qu'est devenu son génie.

## VI

Sept ans se sont écoulés. Nous sommes dans une de ces villes d'Allemagne qui, sitôt que la saison chaude reparaît, attirent des milliers de baigneurs.

Le *Kurgarten*, si ombreux et si frais, peut à peine contenir la nombreuse société qui s'y presse aux heures brûlantes où la promenade est à peu près impossible, tant les routes sont poussiéreuses et le soleil ardent.

Chacun désire un peu de pluie, mais un ciel sans nuage ne promet guère la réalisation de ce vœu.

En attendant le concert, qui ne tardera pas à commencer, les baigneurs s'entretiennent par groupes des nouvelles du jour. Ce dont on parle le plus, c'est de l'auteur à la mode, une femme qui cache son nom sous le pseudonyme *d'Alvina*. Son dernier roman – ou plutôt sa dernière nouvelle, car elle n'écrit pas des ouvrages de longue haleine, – a fait une telle sensation, qu'on ne s'explique pas, après un si grand succès, qu'elle persiste à garder l'anonyme. Les uns supposent que c'est une très grande dame, forcée par des considérations politiques à rester dans l'ombre : on va même jusqu'à murmurer le nom d'une reine. D'autres pensent qu'elle est mariée et qu'elle écrit en cachette. L'éditeur et les journaux qui publient ses œuvres, prose et vers, ne la connaissent pas ; ils traitent avec un notaire habitué à bien garder les secrets qu'on lui confie.

Parmi les personnes occupées de ce sujet, il en est quelques-unes de notre connaissance, à commencer par la comtesse Thécia de Toggenberg. On s'étonne qu'elle ne soit pas encore mariée. Ceux qui la connaissent intimement prétendent qu'elle a trop d'esprit, que les hommes en ont peur ; plusieurs fois déjà elle a été fiancée, mais au dernier moment tout s'est rompu.

Les années qui ont passé sur sa tête ne l'ont pas beaucoup changée. Ses yeux sont toujours pleins d'éclat ; son teint mat ne révèle pas son âge. Quant à sa taille, elle ne s'est ni arrondie, ni assouplie ; elle est droite, un peu hautaine, et semble dire : « Si votre noblesse est de fraîche date, ne vous approchez pas de moi. »

Autour de la comtesse sont groupées plusieurs personnes ; d'abord son ancienne compagne d'études Olga Aputschine, aujourd'hui baronne de Kommaroff, qui vient toutes les années prendre les eaux en Allemagne ; puis une Suédoise, enfin deux messieurs, dont l'un porte un brillant costume d'officier. L'autre, qui peut avoir de trente-cinq à trente-six ans, a dû être fort beau ; il l'est encore, malgré une teinte de mélancolie répandue sur son visage. Il a reconnu la comtesse, qu'il n'a pas vue depuis longtemps, et s'est approché pour la saluer. Celle-ci l'a invité à s'asseoir près de l'officier ; ce dernier promet de découvrir bientôt l'auteur qui se cache sous le nom d'Alvina.

– Le plus curieux, fit la dame suédoise, c'est qu'on la dit ici depuis deux jours.

– Ici ?

– Oui, comtesse, je l'ai lu ce matin dans le journal.

– C'est une réclame ! hasarda la baronne de Kommaroff.

– Pourquoi donc ? demanda le nouveau-venu. Les eaux minérales lui sont-elles interdites ?

– Ah ! docteur, si elle était ici, nous l’aurions tout de suite remarquée.

– À quel signe ?

– À l’auréole du génie qui doit couronner son front.

– Pardon, comtesse, le génie passe très souvent inaperçu : la foule le coudoie et ne devine rien.

– La foule... c’est possible, mais moi, je suis sûre de ne pas me tromper ainsi.

– Mademoiselle de Toggenberg a raison, dit Olga ; le talent porte un cachet auquel on ne saurait se méprendre.

– Eh bien ! comtesse, interrompit l’officier, puisque vous êtes sûre de votre pénétration, veuillez parcourir des yeux ce jardin et nous montrer la femme inspirée, dont l’expression révèle une intelligence d’élite.

– Quelle folie ! Je ne vois que des visages vulgaires.

– C’est pourquoi je répète qu’on ne saurait reconnaître le génie à première vue et qu’on peut se tromper grossièrement à cet égard.

– Docteur, il est écrit que nous ne nous entendrons jamais ! Autrefois déjà, au pensionnat...

– Vous voyiez la sottise où j’avais découvert l’intelligence, voilée par une extrême timidité, interrompit le docteur Wecker.

– À propos, qu’est-elle devenue, cette ennuyeuse Martha ?

– Une demoiselle dans toute l’acception du mot, modeste, réservée, sans sottise timidité et sans gaucherie. Il y a peu de temps, je l’ai vue chez ma tante, où elle était venue rendre visite à mon fils, qui la chérit.

– Héritage de famille.

– Absence de préjugés.

– En tout cas, quelque bien douée qu'elle soit à vos yeux, je soutiens que Mademoiselle Schirmer n'aura jamais de talent dans aucun genre : parlons plutôt d'Alvina.

– De fait, je n'ai encore rien lu de votre auteur favori. Il écrit très bien ?

– Très bien ! c'est trop peu dire. Alvina possède toutes les délicatesses de la femme, jointes à une parfaite connaissance du cœur humain.

– Et son style ?

– Ferme et souple, concis et harmonieux.

– Il faut que j'achète aujourd'hui même un de ses ouvrages, et, bien que je ne lise plus guère de romans, je ferai exception à la règle : une fois n'est pas coutume.

– Quoi ! vous ne lisez plus de romans ? vous, un professeur de littérature !

– D'abord, comtesse, je ne le suis plus.

– Alors de quoi vous occupez-vous depuis votre retour du Japon ?

– Je suis resté secrétaire de la Société scientifique qu'on avait chargée d'une mission dans l'extrême Orient ; nous avons rapporté des matériaux et des collections qu'il faut mettre en ordre. J'ai d'ailleurs l'intention d'écrire le récit de mon voyage, au point de vue purement littéraire.

– Ce qui ne m'empêche pas, docteur, de vous engager à lire tout ce qu'a écrit Alvina ; vous serez charmé, enchanté, ravi. Quant à moi, s'il m'avait été donné de compter une telle femme au nombre de mes amies, j'aurais été trop heureuse.

– Qui sait ? objecta la baronne de Kommaroff, un peu froissée. Les grands écrivains ne sont pas toujours des gens aimables ; et puis, se sentir si fort au-dessous d’eux doit être très pénible.

– Petite jalouse !

– Moi, dit l’officier, je serais fier d’avoir une telle femme pour... amie, mais je ne l’épouserais pas.

– Pourquoi donc ?

– Ah ! comtesse, c’est bien simple ; une femme doit toujours être inférieure à son mari.

– Alors, je vous plains, répliqua vivement Thécla. Vous ne pourrez épouser qu’une sotte.

L’accent avec lequel cette repartie fut faite trahissait un certain dépit. Le bel officier plaisait à M<sup>lle</sup> de Toggenberg ; mais du moment où il voulait une femme qui lui fût inférieure, ses assiduités n’avaient plus aucun prix aux yeux de Thécla.

– Permettez, lieutenant, dit le docteur, il me semble qu’une femme peut très bien être l’égale de son mari. La mienne m’était supérieure à quelques égards, et je n’en étais nullement froissé.

– C’est que vous sentiez votre valeur, interrompit la comtesse. M. de Laubach doute de la sienne, et il a peut-être raison.

Cette fois, l’officier mordit sa moustache sans répondre ; puis, se levant, il lit un salut militaire et se retira.

– Vous avez été dure, dit Olga ; le pauvre garçon s’en va tout penaud.

– Il n’a que ce qu’il mérite ; c’est un fat doublé d’un sot.

– Vous l’écoutez pourtant avec plaisir tout à l’heure.

– Il faut bien parler à quelqu'un, les journées sont interminables ici ; mais les fats ne m'ont jamais plu.

– Je crois, observa le docteur, que le lieutenant n'a pas réfléchi à ce qu'il disait. Au régiment, les femmes comptent peu ; il s'est habitué à penser comme ses camarades, qui ne voient guère dans le mariage qu'un moyen de payer leurs dettes et de s'établir avantageusement.

– Eh bien ! qu'il coure après une femme riche. Celle qui l'acceptera montrera bien qu'elle n'a pas d'esprit.

Depuis quelque temps, la Suédoise avait cessé de prendre part à la conversation. Elle observait, à une petite table un peu en arrière, deux dames, dont la plus jeune semblait écouter ce que disait la comtesse, qui, placée comme elle l'était, ne pouvait la voir sans se retourner tout à fait. L'autre, en grand deuil, paraissait absorbée par quelque douloureux souvenir.

Le concert ayant commencé, tout le monde se tut.

Un peu plus tard, entre une ouverture et un galop, les deux dames se levèrent et sortirent du jardin.

– Il faut partir aujourd'hui même, dit la plus jeune ; nous ne pouvons rester ici.

– Partir ! mais vous avez payé d'avance, observa la dame en deuil d'un ton de regret ; ce serait beaucoup d'argent perdu.

– Eh ! qu'importe, chère Madame ? N'avez-vous pas entendu ce qu'on disait à quelques pas de nous ?

– En vérité, non, je n'y ai pas pris garde. Aurait-on deviné votre secret ?

– Pas encore, mais la comtesse de Toggenberg, que je ne croyais pas ici, veut absolument savoir qui est Alvina ; elle mettra tout en œuvre pour arriver à son but. D'ailleurs je viens de reconnaître le docteur Wecker ; vous voyez bien qu'il faut quit-

ter un lieu où ma mauvaise chance a réuni plusieurs personnes que la moindre indiscretion mettrait sur la voie.

– Quel dommage ! la contrée est superbe et les types originaux assez nombreux. Vous auriez pu faire d'intéressantes études.

– Je les ferai ailleurs, dans quelque autre ville dont les bains soient moins fréquentés. Ce qu'il me faut maintenant, c'est un peu de calme ; je n'en saurais trouver si je crains à chaque instant de n'être plus abritée par mon pseudonyme.

– Nous n'aurions pas dû amener Anna ; elle aime trop à causer.

– Je croyais pouvoir me fier à sa discrétion, mais l'annonce faite ce matin par un journal de la localité me prouve que mes recommandations ont été inutiles ; elle n'en a pas tenu compte.

Je vais la renvoyer chez mon grand-père, ce sera son châ-timent, et nous devons désormais nous passer de femme de chambre.

– Rien de plus facile ; au besoin je serai la vôtre.

Pendant que Martha et M<sup>me</sup> Berthold retournent au mo-deste hôtel où elles se sont installées l'avant-veille, jetons un ra-pide coup d'œil en arrière et voyons ce qui s'est passé.

Comme l'a dit le docteur Wecker, M<sup>lle</sup> Schirmer ne res-semble plus du tout à la pensionnaire timide et gauche que nous avons connue. Les trois ans pendant lesquels son institutrice est restée auprès d'elle l'ont complètement métamorphosée. Elle a pris confiance en elle-même ; et comme, depuis l'enfance, elle avait toujours eu le plus vif désir d'écrire, elle a débuté par des nouvelles et de petits romans. Elle s'est aussi essayée dans la poésie, et ses premiers ouvrages ont eu un succès inespéré.



Sa grand'mère est morte depuis deux ans et demi, à la suite d'une chute que la vieille dame avait faite sur la neige ; d'autre part, M<sup>me</sup> Berthold ayant eu le malheur de perdre ses deux enfants de la diphtérie et de voir ses parents, inconsolables, s'éteindre peu à peu et la quitter pour toujours, Martha l'a rappelée auprès d'elle pour lui servir de dame de compagnie et de secrétaire.

Les chagrins ont beaucoup changé M<sup>me</sup> Berthold ; elle est devenue inquiète, susceptible et surtout très superstitieuse. M. Schirmer l'a déjà remarqué, mais Martha, qui l'aime comme si c'était sa mère, ne veut pas en convenir.

Anna n'était point à l'hôtel quand ces dames y rentrèrent. Croyant que sa maîtresse ne reviendrait pas avant la fin du concert, elle s'était empressée de faire connaissance avec les promenades environnantes, en compagnie d'un domestique à qui son maître avait donné quelques heures de liberté.

Il fallut l'attendre longtemps ; enfin elle rentra fort animée, et ne fut pas médiocrement surprise en voyant sa maîtresse et M<sup>me</sup> Berthold occupées à faire leurs malles.

Martha, sans lui faire aucun reproche, lui annonça seulement qu'elle devait se préparer à retourner à la maison par le premier train.

Nous n'essaierons pas de peindre la piteuse mine de la femme de chambre à cette nouvelle. Au lieu de cinq ou six semaines qu'elle comptait passer dans un doux *farniente*, elle devrait reprendre ses occupations journalières, sous les ordres d'une femme de charge fort peu tendre pour elle, sans compter que, partant la première, elle ne saurait pas où M<sup>lle</sup> Schirmer et M<sup>me</sup> Berthold se proposaient d'aller.

Et ce domestique d'un bel officier, dont elle s'était flattée de cultiver la connaissance ! Elle ne pourrait pas même le re-

voir ! Il fallait partir, partir tout de suite. Comment tout cela était-il arrivé ?

Elle ne se l'expliquait pas, et M<sup>lle</sup> Schirmer ne paraissait guère d'humeur à parler.

– Que dirai-je à Monsieur ? demanda-t-elle dans l'espoir d'apprendre quelque chose.

– Que vous êtes curieuse et bavarde, répondit Martha ; c'est pourquoi je vous renvoie.

Anna se mordit les lèvres ; sa conscience lui reprochait maintes indiscretions commises depuis la veille. Tout à l'heure encore, elle s'était vantée d'être la femme de chambre d'une personne qui écrivait de très beaux livres sous un autre nom.

Elle avait raconté que, depuis la mort de M<sup>me</sup> Schirmer, M<sup>lle</sup> Martha n'allait nulle part sans être accompagnée par M<sup>me</sup> Berthold, son ancienne institutrice, qui lui aidait à faire les honneurs de la maison aux amis de son grand-père, et trouvait encore le temps de copier ses manuscrits, afin que personne ne pût reconnaître l'écriture de l'auteur.

Oui, elle avait dit tout cela et beaucoup d'autres choses encore, en recommandant à son nouvel amoureux de n'en parler à personne. L'avait-il si vite trahie ? À qui donc se fier ?

Oh ! si du moins elle pouvait le revoir, lui faire des reproches !

Mais non, M<sup>me</sup> Berthold devait l'accompagner à la gare, afin que M<sup>lle</sup> Schirmer ne pût conserver aucun doute sur l'heure de son départ.

Le lendemain, Thécla de Toggenberg reçut le billet suivant :

« Très gracieuse Comtesse,

« Quelque sot que je vous paraisse, j'ai pourtant réussi à me procurer les renseignements que vous désiriez.

« Hier après midi, Alvina se trouvait au milieu de nous, dans le *Kurgarten*, sous le nom prosaïque de Martha Schirmer, nom que j'ai effectivement vu inscrit dans le livre de l'hôtel où je loge.

« Elle est partie, entre dix et onze heures du soir, avec sa dame de compagnie. On ignore le motif de cette brusque décision ; peut-être a-t-elle craint d'être reconnue par une personne douée comme vous, Comtesse, de cette double vue qui fait deviner le génie au milieu de la foule.

« Heureux de pouvoir satisfaire votre légitime curiosité, je vous prie, très gracieuse Comtesse, de croire à mes sentiments respectueux.

« FRÉDÉRIC DE LAUBACH ».

– Ah ! s'écria Thécla, en froissant le papier dans ses mains, il a de l'esprit et la partie est perdue par ma faute !

La fatalité s'en mêle, je ne me marierai donc jamais !

À midi, la plupart des baigneurs savaient le vrai nom d'Alvina, mais comme il n'avait rien de distingué, on lui conserva son pseudonyme. Cependant, quelques personnes voulurent voir les chambres que la femme-auteur avait occupées, et les trouvèrent très simples, trop simples pour son mérite.

Avant le concert, il ne fut question que de cela dans tous les groupes. La dame suédoise se rappelait fort bien les deux personnes qu'elle avait remarquées derrière la comtesse ; elle af-

firma que la plus jeune, sans être précisément jolie, lui avait beaucoup plu à cause de son air modeste et de sa toilette peu voyante.

Jamais Thécla ne s'était montrée de si méchante humeur, même à l'égard de la baronne de Kommaroff. Elle regrettait amèrement de s'être prononcée d'une manière si absolue sur les ouvrages d'Alvina. Pour se consoler, elle se répétait que ce n'était pas Martha Schirmer qui les avait écrits, mais sa dame de compagnie.

Pour comble de malheur, le lieutenant de Laubach se contenta de saluer en passant devant elle, bien qu'un sourire gracieux l'eût engagé à s'approcher.

Le docteur Wecker ne parut au *Kurgarten* que vers le soir. Il revenait d'une longue excursion pédestre, pendant laquelle il avait eu le temps de lire *La Devineresse* et *Les trois filles du forestier*, nouvelles que le libraire lui avait particulièrement recommandées parmi les ouvrages d'Alvina. Parti au lever du soleil, il ne pensait point connaître l'auteur du volume qu'il avait encore entre les mains. Toutefois il cherchait la comtesse Thécla, pour lui faire part de l'impression que la lecture de ce volume lui avait laissée.

Quand il s'approcha d'elle, il la trouva pensive, le front soucieux, ne prenant pas garde à ce qui se passait dans le jardin.

À la vue du docteur, elle rougit.

– Ah ! vous triomphez ! lui dit-elle, mais je soutiens que ce n'est pas...

– Que voulez-vous dire, comtesse ? interrompit le docteur.

– Quoi ! vous ignorez ?...

– J'ai fait une longue excursion ; j'arrive à l'instant même.

– Et vous avez lu ? dit Thécla en montrant le volume.

– De la première à la dernière ligne.

– Eh bien ?

– Eh bien, je trouve que l’auteur a du talent. Il voit juste et sait peindre. Son style est à la fois clair, précis et poétique. Mais de là au génie, il y a encore loin.

– Quoi ! vous lui refusez du génie ? s’écria la comtesse radieuse.

– Je ne lui refuse rien, je ne connais pas tout ce qu’Alvina a produit ; je constate seulement ce que j’ai trouvé dans les deux nouvelles que j’ai lues.

– Et vous n’avez pas appris son nom ?

– Qui me l’aurait dit ?

– C’est vrai. Eh bien ! nous le savons ; Alvina était hier tout près de nous pendant que nous nous occupions d’elle. M<sup>me</sup> Wulfius l’avait remarquée près d’une dame en deuil. Vous la connaissez.

– Moi ?

– Oui ; c’est pourquoi je vous disais tout à l’heure : Docteur, vous triomphez.

– Quoi ! ce serait Martha ?

– Elle-même... Quand je dis elle-même, je sous-entends sa dame de compagnie, car je la sais absolument incapable de penser et de sentir comme le fait Alvina.

– Permettez, comtesse : si M<sup>lle</sup> Schirmer avait publié ses ouvrages sous son propre nom, vous pourriez à la rigueur émettre une telle idée, quelque injurieuse qu’elle soit pour le caractère de votre ancienne compagne de pension ; mais du moment qu’elle écrit sous un pseudonyme, votre accusation tombe d’elle-même.

D'autre part, je puis vous affirmer qu'autrefois j'ai trouvé dans ses cahiers une sorte de journal, très bien rédigé, dont le style à la fois simple et élégant, les pensées élevées et la parfaite sincérité m'ont donné la plus haute opinion de cette jeune fille. Ma femme, qui se connaissait en littérature, avait été profondément touchée de l'abandon dans lequel se trouvait Martha au pensionnat, abandon que celle-ci confiait au papier, n'ayant personne qui voulût bien prendre part à ses peines. C'est depuis ce moment que nous l'avons invitée à venir chez nous et qu'elle a trouvé dans mon Hélène bien-aimée une amie, une sœur, une seconde mère.

À présent, ce qui m'étonne, c'est de n'avoir pas reconnu Martha à quelques expressions, quelques tours de phrase qui lui sont familiers.

- Vous êtes sûr que c'est bien son style ?
- Absolument sûr, et je vais la complimenter.
- Elle était ici hier, docteur ; elle est partie.
- Sait-on pourquoi ?
- On suppose qu'elle a eu peur d'être devinée, reconnue.
- On peut du moins suivre sa trace.
- Essayez, docteur ; elle sera certainement contente de vous voir, elle qui vous aimait tant.
- Vous dites ?
- Je dis qu'au pensionnat ses yeux, ordinairement si ternes, si langoureux, lançaient des éclairs lorsque vous parliez.
- Je ne m'en suis jamais aperçu.
- C'est pourquoi nous avons peine à comprendre que M<sup>me</sup> Wecker n'en fût pas jalouse.

– Mon Hélène ! c'est-à-dire la perfection incarnée, jalouse d'une fillette de quatorze à seize ans ! Non, elle avait trop d'esprit pour cela.

Mais je m'oublie à causer quand j'ai encore plusieurs lettres à écrire.

Au revoir, comtesse.

– À demain, docteur.

Mais le docteur ne reparut ni le lendemain, ni les deux jours suivants.

Quelques renseignements l'ayant mis sur la trace de Martha, il avait espéré l'atteindre, mais bientôt il s'était aperçu qu'il faisait fausse route ; personne n'avait vu les deux voyageuses dont la plus âgée était en deuil.

Il revint alors dans une grande ville qu'elles avaient dû traverser, – pensant qu'elles s'y étaient arrêtées ; – il chercha dans tous les hôtels : le nom de M<sup>lle</sup> Schirmer n'était inscrit nulle part.

Déçu dans son espoir, le docteur Wecker ne se demanda pas quel motif impérieux lui faisait désirer si ardemment de retrouver son ancienne élève. Il l'avait rencontrée chez M<sup>me</sup> Altfeld, l'avait cordialement remerciée de l'affection qu'elle conservait pour Ernest, mais ne s'en était plus occupé depuis.

D'où provenait ce brusque changement, dont il ne se rendait pas compte ?

Qu'il entrât un certain fonds d'amour-propre dans cette poursuite infructueuse, cela n'est pas douteux. La satisfaction d'avoir deviné le talent chez cette enfant que tout le monde trouvait sotte, lui causait certainement une joie très vive ; il tenait à le lui dire. Mais ce n'était pas seulement pour cela qu'il était si fâché de ne plus savoir quelle route elle avait prise.

Sa première pensée fut de se rendre chez M. Schirmer. Toutefois, ignorant pour quel motif Martha cachait son nom, il lui parut plus prudent de ne pas trahir ce que la comtesse lui avait révélé. Pour se consoler de son insuccès, il se mit à relire les deux nouvelles qu'il avait achetées, y trouva des beautés qu'il n'avait point aperçues dans une première lecture ; puis il se procura tous les ouvrages de son élève, dans lesquels il crut découvrir un reflet de sa propre pensée.

Ajoutons que, malgré lui, les paroles de la comtesse lui revenaient souvent à la mémoire.

Si peu vaniteux qu'un homme puisse être, il est toujours flatté d'apprendre qu'on l'aime, et, sans prendre au pied de la lettre les expressions de M<sup>lle</sup> de Toggenberg, la sympathie de Martha, affirmée par une ennemie, lui causait un immense plaisir.

Quand il revint aux bains pour y chercher de nouveaux renseignements, personne ne s'occupait plus d'Alvina. On avait bien autre chose à faire. Une princesse russe, aussi coquette que belle, qui changeait de toilette quatre fois par jour et ne remettait jamais la même robe, absorbait l'attention générale.

Elle paraissait trouver le lieutenant de Laubach fort à son gré et le comptait parmi ses admirateurs les plus assidus.

Thécla revit à peine le docteur, qui, pour se distraire, faisait tous les jours de longues excursions et ne venait plus au jardin. Une fois, pourtant, elle le rencontra dans l'escalier de l'hôtel où le hasard les avait installés tous deux à leur insu.

– Ah ! docteur, que devenez-vous ? dit-elle en riant ; seriez-vous atteint de *musico-phobie* ?

– Vous venez de trouver le nom du mal dont je souffre, comtesse ; c'est pourquoi le médecin m'ordonne de me promener du matin au soir.



– Même quand il pleut ?

– Dans cette saison la pluie ne dure pas ; on peut bien supporter une averse.

– Pourtant, vous faites une cure, je suppose.

– Pas du tout, comtesse. Je suis venu ici comme j’aurais été ailleurs, pour me reposer l’esprit et respirer un air pur.

Puis, craignant de nouvelles questions, auxquelles il ne voulait pas répondre, le docteur salua et descendit rapidement les dernières marches de la rampe.

Ajoutons que, cette rencontre lui ayant été particulièrement désagréable, M. Wecker se décida à partir le lendemain.

## VII

Martha et sa dame de compagnie ne s'étaient arrêtées nulle part ; il leur tardait d'arriver dans une petite ville de Thuringe, dont les bains n'ont pas une grande célébrité.

Là, du moins, personne ne les reconnaîtrait, pensaient-elles ; sans compter qu'on peut y vivre plus simplement, sans faire trop de toilette, c'est-à-dire sans perdre un temps précieux à une occupation qui plaît seulement aux coquettes et aux gens désœuvrés.

Il y avait cependant beaucoup de monde à Koesen : des malades à qui les bains de sel étaient ordonnés, et des personnes fatiguées qui venaient y chercher à la fois du repos et un air pur.

M<sup>lle</sup> Schirmer et sa compagne s'établirent au rez-de-chaussée d'une petite maison dont le propriétaire occupait le premier, nous devrions dire le seul étage.

La porte du salon s'ouvrait sur un jardin fort bien entretenu, au milieu duquel on jouissait d'une tranquillité parfaite. Plusieurs pavillons étaient disposés de manière à ce qu'on pût y goûter la fraîcheur à toutes les heures du jour. C'est là que Martha venait écrire sans craindre aucune visite importune.

Tout heureuse de s'appartenir complètement et de pouvoir travailler comme il lui était impossible de le faire à *La Terrasse*, où ses devoirs la disputaient à ses occupations préférées, elle ne sortit presque pas pendant les premières semaines ; pourtant il

avait été convenu que, lorsqu'elle serait fatiguée ou lorsque l'inspiration ne viendrait pas à son gré, elle partirait avec M<sup>me</sup> Berthold pour visiter les alentours, qui sont pleins d'intérêt.

Les ruines de Rudelsbourg devaient naturellement s'imposer à leur attention.



Un jour donc, où la température avait été quelque peu rafraîchie par une pluie abondante tombée pendant la nuit, elles traversèrent la Saale en bateau et gravirent la montagne boisée que le vieux château domine. Le chemin, ni trop long, ni trop rude, serpente presque toujours à travers la forêt, et des bancs placés de distance en distance permettent aux excursionnistes de reprendre haleine.

Sur l'un de ces bancs se reposait une jeune femme accompagnée d'une bonne et d'un petit enfant. Martha passa devant elle sans la remarquer, mais celle-ci murmura :

– Je ne me trompe pas, c'est bien Martha Schirmer ; elle monte au château, je l'y retrouverai. Comme elle est mieux qu'autrefois ! Elle est sans doute heureuse maintenant.

Arrivées au sommet, Martha et sa compagne s'arrêtèrent d'abord devant un monument élevé en l'honneur des étudiants allemands tombés en 1870 sur les champs de bataille ; ensuite elles admirèrent l'épaisseur des murs de cet ancien château fort, que le temps a passablement endommagés, mais qu'on a consolidés aussi bien que possible, afin qu'ils racontent l'histoire d'un

passé que la génération actuelle a grand'peine à reconstruire de toutes pièces dans son imagination.

Directement au-dessous du château, ce n'est plus la montagne boisée, mais des rochers abrupts qui soutiennent le vieil édifice et semblent le mettre à même de défier le temps. Au loin, la vue embrasse toute la vallée de la Saale. À quelques kilomètres de là s'élèvent d'autres ruines contemporaines de Rudelsbourg.

Ce sont les deux tours de la Saaleck.

– Je les trouve sinistres, dit M<sup>me</sup> Berthold à Martha, qui contemplait silencieusement ces débris de la féodalité. Dieu sait combien de drames sont restés sans échos derrière ces murs ! Connaissez-vous quelque légende qui s'y rapporte ?

– Aucune.

– Nous visiterons la Saaleck, n'est-ce pas ?

– Certainement, mais nous aurons soin de choisir un jour sombre. Voyez d'ici le chemin tout inondé de soleil.

Au moment où Martha achevait ces mots, elle se retourna effrayée.

Quelqu'un venait de poser la main sur son épaule.

– Pardon ! je vous ai fait peur, dit la nouvelle venue. Je vous ai vue monter ; le son de votre voix m'a frappée, et, quoique vous ne ressembliez guère à la jeune fille toujours triste que j'ai connue au pensionnat, j'ai voulu m'assurer si votre mémoire est aussi fidèle que la mienne.

– Laure Hagemann ! s'écria Martha joyeuse ; est-ce bien vous ?

– Laure Hagemann est devenue M<sup>me</sup> Woltz. Je vous présente mon bébé et sa bonne.

– Quelle heureuse rencontre ! Je n’ai jamais eu aucune nouvelle de vous.

– Ni moi non plus. Il faut convenir que le hasard fait bien les choses quand il s’y met. Mais avant tout, dites-moi, Martha, quelle fée vous a transformée ainsi ?

– M<sup>me</sup> Berthold, mon ex-institutrice, que je vous présente à mon tour.

– M<sup>lle</sup> Schirmer ne manquait que de confiance en elle-même, interrompit la dame de compagnie en saluant Laure.

– J’en conviens ; toutefois ce n’était pas chose facile que de lui en donner. Vous avez fait un miracle, Madame, je vous en félicite.

– Oui, chère M<sup>me</sup> Berthold, Laure a raison ; vous avez été très habile, car vous avez réussi à me rendre moins chagrine et par conséquent moins ennuyeuse.

– Vous n’avez été ainsi qu’au pensionnat, parce qu’on vous méconnaissait.

– C’est un temps que vous n’avez pas dû regretter, interrompit Laure ; mais moi j’aimais ces luttes journalières, j’aimais surtout à tenir tête à Thécla de Toggenberg. À propos, vous savez que plusieurs fois on a demandé sa main et que, les cadeaux échangés, tout s’est rompu. Les hommes veulent bien qu’une femme ait de l’esprit, à condition qu’elle ne le montre pas à leurs dépens. Voilà précisément ce qu’elle a fait.

Mais vous, ma chère, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée ?

– Parce que ceux qui m’ont courtisée ne me plaisaient pas du tout.

– Dans ce cas, vous avez eu raison de refuser. Moi, j’adore mon mari ; il est si bon, si généreux, si dévoué !

– S’il était ici, il nous dirait les qualités de sa charmante Laure, toujours gaie, enjouée, complaisante et sincère.

– Vous avez une trop bonne opinion de moi ; pourtant, si je vous disais que j’en suis fâchée, je mentirais affreusement, et, vous le savez, j’ai horreur du mensonge. Je regrette aujourd’hui de ne vous avoir pas mieux connue ; nous aurions dû être amies. C’est votre faute, après tout ; pourquoi étiez-vous si craintive, si timide ? Je ne pouvais comprendre que vous ne vous défendissiez pas. Maintenant que vous êtes devenue une tout autre personne, vous me plaisez mille fois mieux.

Et, joignant l’action à la parole, Laure saisit la main de Martha et la serra affectueusement.

– Je reste encore quelques jours ici, reprit la jeune femme ; je n’ai fait aucune connaissance, ne logeant pas à l’hôtel et ne faisant pas une cure d’eau salée. Voulez-vous que nous fassions quelques promenades ensemble ?

– Cela ne se demande pas, répondit M<sup>lle</sup> Schirmer, enchantée de cette proposition ; nous serons très heureuses de parcourir les alentours avec une si aimable compagne.

Si Martha eût regardé M<sup>me</sup> Berthold, elle se fût sans doute abstenue de dire : *nous*, car le front de la veuve s’était singulièrement assombri depuis que les deux ex-pensionnaires témoignaient tant de plaisir à se revoir.

Laure, sans y prendre garde, s’écria joyeusement :

– Alors c’est convenu, nous visiterons Wilhelmsbourg, la Saaleck, Himmelreich, – que j’ai déjà vus, mais où je retournerai volontiers, – enfin tout ce qu’il y a d’intéressant ici. Mais je dois vous dire tout de suite que mon fils et sa bonne ne me quittent pas.

– Qu’importe ? Nous serons cinq au lieu de trois.

– Cinq ! y pensez-vous ? Mon bébé compte tout au plus pour un quart, mais ce quart, âgé de neuf mois, n'est pas trop incommode ; il pleure rarement et dort beaucoup. Quant à sa bonne, c'est une excellente fille qui parle peu et ne comprend que l'allemand de son village.

– En ce cas, ce doit être difficile de lui commander.

– Pas du tout, j'écorche un peu ce patois, mes parents possédant une propriété dans les environs ; là je passais l'été quand j'étais enfant, et plus tard les beaux jours des vacances.

En ce moment, le bébé, dont la bonne était restée un peu à l'écart, se réveilla. Sa mère courut à lui. Alors Martha remarqua la figure sombre de sa compagne, mais elle crut à un mal de tête provoqué par le soleil.

– Vous souffrez, chère Madame, dit-elle : vous êtes restée trop longtemps exposée à cette ardente chaleur. J'aurais dû penser que vous êtes sujette à la migraine. Pardonnez-moi, j'ai été égoïste.

– Ne vous faites aucun reproche, murmura M<sup>me</sup> Berthold ; je ne suis pas malade.

– Mais vous êtes pâle et silencieuse : qu'avez-vous ?

La dame de compagnie allait répondre quand Laure revint, tenant son fils dans ses bras.

– Regardez, Mesdames, dit-elle : ce petit tyran a les plus beaux yeux du monde ; c'est tout le portrait de son père.

M<sup>me</sup> Berthold regarda l'enfant et s'efforça de lui sourire ; mais quelque chose de lourd oppressait son cœur, et ce fut d'une voix altérée qu'elle dit :

– Votre fils est très beau, Madame ; ce sera d'autant plus difficile de bien l'élever.

– Pourquoi donc ?

– Parce que la beauté de l'enfant augmente presque toujours la faiblesse de la mère à son égard.

– Oh ! je serai très ferme, quand Alfred aura atteint l'âge où l'on commence à comprendre... À présent, il est si jeune que je lui pardonne ses petits accès de colère quand je ne fais pas tout de suite ce qu'il veut.

– Mais, Madame, il comprend parfaitement que vous lui cédez, et plus tard, quand vous voudrez être ferme, vous pourrez difficilement dompter son caractère.

– M<sup>me</sup> Berthold a raison, interrompit Martha ; il ne faut jamais céder aux caprices des petits enfants.

– Quoi ! vous aussi, s'écria Laure surprise, vous êtes pour la sévérité ?

– Il ne peut être question de cela avec un enfant de cet âge. Il faut seulement lui faire sentir une volonté plus forte que la sienne, autrement vous en feriez un petit despote qui vous dicterait des lois.

– Où avez-vous donc appris cela ? Est-ce Madame qui vous l'a enseigné ?

– Non, pas du tout. J'entends aujourd'hui pour la première fois l'opinion de M<sup>me</sup> Berthold à cet égard. Ce qui m'a instruite, c'est ma propre expérience. J'ai souvent pensé à ce qu'on aurait pu faire de moi si l'on m'avait moins gâtée, moins habituée à voir tous mes désirs réalisés comme par enchantement.

Croyez-vous que j'aurais autant souffert au pensionnat, si j'eusse été élevée d'une tout autre manière ?

– Il est possible que vous ayez raison, Martha ; cependant je ne puis me résoudre à contrarier Alfred, parce qu'alors il pleure.



– Eh bien ! il faut le laisser pleurer quelquefois ; ensuite, s’il voit que vous ne cédez pas à ses larmes, il se lassera, soyez-en sûre.

– Voilà une excellente leçon. Qui m’eût dit que Martha Schirmer me la donnerait un jour ? Plus vous parlez, plus je m’étonne de vous trouver si changée.

Je vois que vous avez beaucoup réfléchi, tandis que moi... j’ai toujours cédé à mon premier mouvement, sans trop m’inquiéter de ce qu’il produirait.

En parlant ainsi, ces dames étaient entrées au restaurant établi dans l’intérieur même du château, derrière ces vieux murs qui ont assisté à tant d’événements, qui ont vu la puissance féodale s’écrouler et qui abritent aujourd’hui, non plus les nobles comtes, si fiers de leur origine, mais de simples touristes altérés, parmi lesquels – surtout le dimanche – se trouvent les petits-neveux des serfs qui devaient autrefois la dîme et la corvée aux opulents châtelains de Rudelsbourg.

Il y avait peu de monde ce jour-là, parce que, depuis près d’une heure, de beaux nuages blancs et floconneux, montant à l’ouest et s’étageant en pyramides, faisaient craindre un orage.

Malgré ses efforts, M<sup>me</sup> Berthold avait grand’peine à prendre part à la conversation, ce dont Laure s’aperçut enfin.

– Ai-je dérangé vos plans ? demanda-t-elle. Peut-être ai-je été indiscrete en me joignant à vous ?

– Pas du tout, répliqua vivement Martha. M<sup>me</sup> Berthold est sujette à la migraine ; nous sommes restées trop longtemps sur la plateforme, où le soleil dardait ses rayons sur nous. Une autre fois, je serai plus prudente.

– Chère enfant, ne vous tourmentez pas.

– Si j’étais sûre au moins que demain vous fussiez tout à fait guérie !

– Je l’espère, dit la veuve en s’efforçant de sourire.

– Dès qu’il s’agit d’une indisposition, je crois qu’il serait sage de rentrer bientôt, interrompit Laure.

– Non, je vous en prie, Mesdames, ne vous dérangez pas pour moi ; ce ne sera rien, l’air ne saurait me faire aucun mal.

Martha, qui commençait à croire à quelque chose de plus sérieux qu’un mal de tête, aurait voulu quitter tout de suite Rudelsbourg, afin de connaître la vraie cause de ce changement subit, que rien ne paraissait justifier ; pourtant elle n’insista pas.

Après s’être suffisamment reposées, les deux anciennes pensionnaires de M<sup>me</sup> Braunwald firent le tour des ruines, admirèrent la vallée de la Saale, où de grandes batailles ont été livrées – vallée riante, qui semble n’avoir gardé aucun souvenir de ces combats meurtriers ; – ensuite elles rentrèrent sous la voûte fraîche du restaurant, où la dame de compagnie, la bonne et l’enfant les attendaient ; plus tard, elles redescendirent ensemble à Koesen.

Là, les deux amies ne se dirent pas : adieu, mais : au revoir.

Dès que Martha se trouva seule avec M<sup>me</sup> Berthold, elle la supplia de s’expliquer franchement.

– Êtes-vous malade ? lui demanda-t-elle en l’embrassant avec effusion, ou vous ai-je involontairement froissée ?

– Pas le moins du monde, ma chère enfant. Je souffre, parce que je sens venir la fin de mon séjour auprès de vous.

– Comment cela ?

– Mes pressentiments ne me trompent guère, vous le savez ; nous allons être séparées.

– Séparées !... Pourquoi ? et par qui ?

– Pourquoi, je ne saurais le dire ; par qui, par la personne que nous venons de quitter.

– Laure ? Vous ne le pensez pas, c'est le meilleur cœur du monde ; et, d'ailleurs, comment le pourrait-elle ? Je vous aime, vous plaisez à mon grand-père, vous savez vous rendre utile... C'est donc folie de supposer une telle séparation.

M<sup>me</sup> Berthold soupira.

– Avant la mort de tous les miens, reprit-elle, j'ai eu des avertissements semblables, qui ne se sont que trop justifiés.

– Quoi ! malgré tout ce que mon grand-père vous a dit, vous persistez à croire à une intuition que rien n'explique ?

– Pour en douter, il faudrait que je n'eusse pas de mémoire.

– Pourtant des savants de très bonne foi, qui ont cherché sans parti pris ce qu'il pouvait y avoir de vraiment prophétique dans ces tristesses sans cause, les ont attribuées à un malaise tout physique.

– C'est que tout le monde n'est pas doué au même degré de cette perception qui affecte surtout les personnes nerveuses. De même que les dons intellectuels sont inégalement répartis entre les hommes, les sens ne reçoivent pas tous le même développement. Le sourd qui nierait le son, l'aveugle la lumière et les couleurs, provoqueraient le sourire de ces mêmes savants, qui nient, à leur tour, ce qu'ils ne sentent pas.

– Vous pensez donc sérieusement que Laure vous sera fatale ?

– J'en suis sûre.

– Moi, je ne le crois pas ; pourtant, si sa présence vous est par trop pénible, quoi qu'il m'en coûte, je cesserai de la voir pour ne pas vous affliger.

– Chère enfant ! dit M<sup>me</sup> Berthold profondément touchée, vous êtes vraiment bonne et je vous suis bien reconnaissante de votre intention.

– Dès demain, je trouverai un prétexte pour quitter Koesen.

– Non, mille fois non ; votre sacrifice serait inutile, car ce que nous imaginons pour empêcher tel ou tel événement de s’accomplir, ne fait souvent qu’en hâter l’heure.

– Mais je ne puis vous voir triste comme aujourd’hui, chère Madame ; vous savez combien je vous aime.

– Je tâcherai de me dompter ; votre ancienne compagne d’étude ne devinera rien, et, si une fois je m’oublie, la migraine sera mon excuse.

– Ah ! c’est vous qui êtes vraiment bonne ! s’écria Martha, en nouant ses deux bras au cou de M<sup>me</sup> Berthold. Vous verrez que cette fois vos pressentiments auront tort et que Laure ne pourra nous séparer.

## VIII

Un orage terrible éclata pendant la nuit.

Le lendemain, comme il pleuvait à torrents, M<sup>me</sup> Woltz, qui ne sortait pas sans son fils, dut rester à la maison.

Dehors, on ne voyait personne ; la route était traversée par l'eau qui tombait en cascades de la montagne pour aller grossir la Saale, déjà bruyante et grondeuse.

Jamais Martha ne s'était sentie si disposée à travailler. Sa compagne semblait avoir oublié ses pénibles impressions de la veille ; la certitude de rester toute la journée seule avec M<sup>lle</sup> Schirmer, entraînait pour une large part dans ce contentement.

De son côté, Laure, qui avait passé presque tout son temps à lire, ne s'était point ennuyée ; pourtant il lui tardait de voir Martha et de lui faire partager ses impressions à l'égard de l'ouvrage qui l'avait consolée de ne pouvoir mettre les pieds dehors.

Elle se coucha en songeant au plaisir qu'elle se promettait le lendemain, si le temps était plus favorable, et ne tarda pas à s'endormir.

Au réveil, un rayon de soleil éclairait sa chambre, lui rappelant un singulier rêve qu'elle venait de faire et dont elle sourit, parce qu'elle n'avait jamais attaché la moindre importance à ces visions qui hantent notre sommeil.

Elle s'était retrouvée de nuit sur la plateforme de Rudelsbourg, plongée dans l'ombre, tandis que la lune éclairait de ses doux rayons toute la vallée de la Saale. Pendant qu'elle regardait au loin le paysage, déjà vu de jour et qui lui paraissait plus harmonieux encore, une femme plus grande que nature, vêtue de blanc et le front couronné d'étoiles très lumineuses, s'était avancée vers elle et lui avait tendu la main.

Brusquement réveillée au contact de cette main chaude et douce, Laure se leva souriante et joyeuse, en pensant aux gens assez sots pour croire aux rêves. Celui-ci du moins était de ceux que personne ne prétend voir se réaliser, les femmes couronnées d'étoiles n'ayant jamais été vues sur notre terre.

Quand vint l'heure de la promenade, M<sup>me</sup> Woltz, un livre à la main, escortée de la bonne poussant un petit char d'enfant, se rendit chez Martha, qu'elle trouva disposée à faire une longue course.

M<sup>me</sup> Berthold s'excusa de ne pas accompagner ces dames, parce qu'elle avait quelque chose à finir. Il s'agissait effectivement de copier un manuscrit, qui devait être mis à la poste le soir même.

– Où irons-nous aujourd'hui ? demanda Laure, après avoir vu se refermer la porte de la maison.

– À Wilhelmsbourg, si vous le voulez bien ; M<sup>me</sup> Berthold tient à voir la Saaleck, nous réserverons cette excursion pour un jour où elle sortira avec nous.

– Que peut-elle avoir à faire de si pressant ? N'est-elle point un peu capricieuse, votre dame de compagnie ?

– Pas le moins du monde ; c'est pour moi qu'elle veut travailler, c'est dans mon intérêt qu'elle se prive d'un plaisir.

– Ah ! c'est différent... je croyais...

– Elle m’est très attachée ; je ne me séparerai jamais d’elle, parce que je la sais maintenant seule au monde. Son mari, ses deux enfants, son père et sa mère, elle a tout perdu, c’est pourquoi elle ne veut plus quitter le deuil.

– Vous la garderez donc auprès de vous, même si vous vous mariez ?

– Même dans ce cas, quoique un tel événement soit peu probable.

– Peu probable ? à votre âge !

– Je ne vais pas dans le monde, et mon grand-père ne reçoit que ses vieux amis.

– Pourtant vous avez été demandée ?

– Oui, deux fois, par des voisins de campagne.

– Eh bien ! il peut se rencontrer d’autres voisins.

– Aucun ne me plaît.

– Vous êtes peut-être trop difficile ?

– Ne faut-il pas l’être, quand il s’agit d’engager sa vie entière ?

– Oui, vous avez raison, je parle en étourdie.

Dites-moi donc comment vous vous représentez le bel idéal auquel vous voudriez appartenir ? Voudriez-vous qu’il fût blond ?

– Non, très brun, au contraire ; grand, pas trop jeune, très instruit, très enthousiaste, capable enfin d’actions nobles et généreuses.

– Chose étrange, votre idéal ressemble au héros du roman que je viens de finir. L’avez-vous lu ? demanda Laure à sa compagne.

Celle-ci réprima un sourire.

– Oui, répondit-elle.

– Eh bien ! qu’en pensez-vous ?

– Il ne m’a pas ennuyée.

– Pas ennuyée ! c’est tout ce que vous-avez à en dire ?

– Pour un roman, c’est déjà beaucoup.

– Mais il est plein d’intérêt, plein d’esprit, plein de cœur, et vous n’avez pas vu cela ?

– Pardon ! je trouve que votre enthousiasme vous emporte un peu loin. On m’avait parlé de cet ouvrage et je l’ai lu avec plaisir.

– Ah ! vous êtes trop froide ! Moi, j’en ai été enchantée ; il m’a fait oublier cette affreuse pluie d’hier, qui n’a pas cessé de tout le jour ; il m’a consolée de n’avoir pu vous rendre visite. Comprenez-vous maintenant à quel point il m’a captivée ?

– Vous conviendrez pourtant qu’il n’y a pas ce qu’on appelle une intrigue ourdie avec art ; c’est la vie telle que nous la voyons tous les jours autour de nous.

– Voilà précisément ce qui, selon moi, en fait le charme. Il faut d’ailleurs beaucoup plus de talent pour intéresser par la peinture des caractères et le conflit des sentiments, que par des événements dramatiques. Et le style, comme il est élégant sans être recherché ! Il semble, en lisant, qu’on n’aurait pu trouver aucune autre expression que celle dont l’auteur s’est servi.

– Je vois, chère Laure, que M<sup>me</sup> Alvina possède en vous une lectrice telle qu’elle doit les désirer toutes.



– *Madame !* dites-vous ; est-elle mariée ?

– On peut le supposer.

– Moi, je la crois libre.

– À quoi reconnaissez-vous cela ?

– À une certaine fraîcheur d'imagination et à sa manière toute virginale de peindre l'amour. On comprend qu'elle en sait les joies et les souffrances, mais qu'elle ne s'est point encore heurtée aux désillusions.

– Puisque vous le voulez, admettons qu'elle soit encore demoiselle ; cela ne change rien au jugement qu'on peut porter sur ses ouvrages.

– Malgré votre indifférence à son égard, – comme je vous le disais tout à l'heure, – votre idéal ressemble beaucoup au dernier héros d'Alvina. Vous avez donc des rapports de goût.

– Cela ne prouve rien. Au fond, peut-être a-t-elle un faible pour les blonds.

– Non ; j'ai déjà remarqué dans d'autres nouvelles que sa limite extrême est le châtain. Quant aux femmes, c'est différent ; elle peint plus volontiers des blondes. Tenez : une de ses héroïnes rappelle positivement la femme du docteur Wecker. Vous en souvenez-vous ?

– Parfaitement. Vous avez raison, on pourrait croire que c'est son portrait. Le hasard produit d'étranges choses.

– Pauvre jeune femme ! Il me semble encore la voir venir quelquefois au pensionnat. Savez-vous ce qu'est devenu le docteur ?

– Il est de retour de son voyage autour du monde. Je l'ai vu, il n'y a pas très longtemps, chez une tante de sa femme.

– Vous êtes donc restée en relations avec la famille ?

– C’est-à-dire que mon grand-père, reconnaissant de ce que M<sup>me</sup> Wecker avait fait pour moi, a invité plusieurs fois le petit Ernest à passer la belle saison chez nous.

– Est-il gentil, cet enfant ?

– Il est beau comme sa mère : mêmes yeux, même sourire, avec cela blond comme elle.

– Vous le trouvez beau ! Ce n’est donc que l’idéal qui doit être brun ?

Martha rougit, mais son grand chapeau de paille abritait si bien son visage, que Laure ne put s’en apercevoir.

C’était, d’ailleurs, le moment de commencer à gravir le sentier en lacets qui monte à travers le bois.

Hisser le petit char jusqu’au sommet de la montagne n’était pas très facile ; toutefois, avec l’aide de sa maîtresse et de M<sup>lle</sup> Schirmer, la bonne en vint à bout sans réveiller l’enfant, que la chaleur avait endormi.

Du plateau de Wilhelmsbourg, qui forme une sorte de terrasse, on jouit à peu près de la même vue que de l’esplanade de Rudelsbourg, sauf que la Saale coule entre les deux hauteurs. Le château, tout moderne, n’a rien de remarquable ; il sert d’hôtel et de restaurant : mais une petite tour plus ancienne, conservée malgré la disparate qu’elle forme avec le bâtiment principal, rappelle un souvenir historique.

C’est là, prétend-on, que Napoléon I<sup>er</sup> est venu : en 1807, disent les uns, pour juger de haut la position qu’occupait son armée avant la bataille d’Iéna ; en 1813, soutiennent les autres, après la bataille de Leipzig, pour s’assurer que la retraite s’opérait en bon ordre.

Voilà du moins ce que Laure et Martha entendirent discuter à quelques pas d’elles, par des touristes qui ne purent se mettre d’accord.

Faut-il croire que Napoléon soit venu deux fois dans ce même lieu, et cela dans des circonstances bien différentes : à l'apogée de sa gloire et quand son étoile pâissante descendait rapidement à l'horizon ?

Peut-être aussi ne s'est-il jamais approché de cette petite fenêtre, la seule que possède la tour.

Martha aurait bien voulu savoir à quoi s'en tenir, mais Laure attachait peu d'importance à cette légende ou à ce fait ; et comme Alfred ne tarda pas à se réveiller, le conquérant français dut céder la place au petit despote, qui voulait qu'on s'occupât uniquement de lui.

Longtemps avant la fin du jour, le bois étant un peu sombre, il fallut redescendre à Koesen.

Cette fois, ce fut M<sup>lle</sup> Schirmer qui accompagna Laure chez elle et lui fit promettre de venir le lendemain de bonne heure, si le temps était beau.

Mais le lendemain, comme M<sup>me</sup> Berthold s'habillait avec l'intention de sortir aussi, M<sup>me</sup> Woltz arriva, seule et très agitée ; elle venait de recevoir un télégramme de son mari, qui la pria de partir aussitôt que possible, afin qu'elle pût être à la maison avant l'arrivée de sa mère, laquelle annonçait sa visite.

Ce brusque départ, au moment où elle se trouvait si bien à Koesen, n'était rien moins qu'agréable pour la jeune femme, qui n'aimait pas beaucoup sa belle-mère. Pourtant elle devait se hâter de faire ses préparatifs, de peur d'indisposer son mari, qu'elle adorait.

Il ne pouvait être question de promenade ce jour-là, Laure avait trop de choses à faire ; mais Martha lui promit d'aller lui dire adieu, le lendemain, à la gare, lors même qu'il fallait pour cela se lever un peu matin.

– N’ai-je pas une mauvaise chance ? soupira la jeune femme. Je me promettais encore tant de plaisir pendant les quelques jours qui me restaient.

– Eh bien ! vous viendrez me faire une visite chez mon grand-père ; il sera charmé de faire votre connaissance.

– Oh ! de grand cœur ; mais pourtant ce ne sera plus la même chose... d’ailleurs ma belle-mère restera sans doute longtemps chez nous ; je suis bien contrariée. N’aurait-elle pu attendre quelques jours ?

Le lendemain, M<sup>me</sup> Woltz ne fut pas la première à la gare ; Martha et M<sup>me</sup> Berthold l’y avaient précédée.

Les adieux ne furent pas longs ; on se promit de se revoir, et le train partit.

– Eh bien ! dit Martha à sa compagne quand le dernier wagon eut disparu à leurs yeux, vos pressentiments ne se sont pas justifiés.

– Pas encore.

– La voilà partie.

– Oui, mais vous l’avez invitée ; nous la reverrons.

– Elle viendra peut-être une ou deux fois, c’est tout ce que je puis espérer. Une jeune mère n’est pas libre.

– Je ne demande pas mieux que de m’être trompée, mais nous ne le saurons que plus tard. En attendant, voulez-vous que nous allions cette après-midi à la Saaleck ?

– Il me semble qu’il fera trop chaud... demain peut-être.

– Demain... je voulais vous prier de m'accorder quelques heures pour rendre visite à une parente de mon mari, qui habite Naumbourg.

– Vous ne m'en avez jamais parlé.

– Je vous demande pardon ; vous la connaissez, car elle est venue me voir chez votre grand-père.

– Ah ! je me rappelle... M<sup>me</sup> Gunther, n'est-ce pas ?

– Précisément.

– Et vous voulez aller chez elle demain ?

– Je lui ai promis une visite pendant notre séjour à Koesen ; mais si ce projet vous dérange le moins du monde, j'écrirai tout de suite une carte, afin qu'elle ne m'attende pas.

– Non, chère Madame : je puis rester seule quelques heures ; quand j'écris, le temps ne me paraît pas long.

## IX

En wagon, Laure ne s'occupa guère que de son fils.

De Naumbourg à Leipzig et de Leipzig aux dernières stations qui précèdent Dresde, la route est trop monotone pour fixer l'attention des voyageurs ; d'ailleurs M<sup>me</sup> Woltz la connaissait fort bien. Ce qui ne pouvait sortir de sa pensée, c'était la visite de sa belle-mère, qui allait pendant quelque temps changer sa manière de vivre.

Il faudrait tout faire selon les idées de la vieille dame, se soumettre à ce qu'elle trouverait bon de commander, en un mot abdiquer entre ses mains une autorité des plus légitimes.

Chaque fois que Laure pensait à cela, son front devenait soucieux ; elle se demandait si elle aurait le courage de supporter cette contrainte pendant plusieurs semaines, par amour pour son cher Max.

Elle voulait certainement le faire... Le pourrait-elle sans montrer quelque humeur ?

Arrivée à Dresde, M<sup>me</sup> Woltz, qui croyait trouver son mari à la gare, comme il le lui avait promis, fut extrêmement déçue.

Craignant de le manquer en route et de ne trouver personne à la maison, supposant d'ailleurs qu'il ne s'agissait après tout que d'un retard de quelques minutes, elle s'assit près de la bonne et chercha dans son cabas un biscuit pour Alfred.

Ce mouvement fit glisser son parasol à terre.

Avant qu'elle eût eu le temps de le relever, un monsieur qui se promenait dans la salle d'attente se baissa et lui remit l'ombrelle entre les mains.

Leurs regards se rencontrèrent.

Au geste de surprise de l'étranger, Laure crut le reconnaître ; pourtant elle n'en était pas sûre. Ce fut lui qui demanda s'il ne se trompait point.

À cette voix, les derniers doutes de la jeune femme disparurent ; c'était bien le docteur Wecker qui se trouvait devant elle.

– J'ai du bonheur cette année, dit Laure après avoir répondu aux premières questions de son ancien professeur ; je viens de quitter Martha Schirmer à Koesen et je vous retrouve ici.

– Martha !... à Koesen !...

– Qu'y a-t-il là de surprenant ?

– Rien pour vous, sans doute, mais pour moi...

– Expliquez-vous, docteur ; je ne vous comprends pas. Martha m'a dit vous avoir vu dernièrement.

– Au Kurgarten de W\*\*, c'est bien possible, mais moi, je ne l'ai pas vue.

– Au Kurgarten de W\*\*, Martha ?

– Ou Alvina, si vous aimez mieux que je la nomme ainsi.

– Permettez, docteur, vos paroles sont des énigmes ; je n'ai pas assez de patience pour les deviner.

– Vous ignorez donc encore que votre ex-compagne de classe cache son talent sous un pseudonyme ?

– Vous êtes sûr que c'est elle qui écrit sous le nom d'Alvina ?

– Parfaitement sûr ; l'indiscrétion d'un journal l'a contrainte à fuir ; c'est la comtesse de Toggenberg qui m'a tout raconté.

– Son ennemie ! fit Laure en souriant. Je comprends pourquoi M<sup>lle</sup> Schirmer ne partageait point mon enthousiasme pour Alvina. J'étais fâchée contre elle de ce que j'appelais sa froideur ; je lui en voulais de ne pas sentir comme moi le charme de tels ouvrages.

– Sa froideur était de la modestie.

– Ceci m'explique aussi pourquoi l'idéal de Martha ressemble trait pour trait au héros de son dernier roman.

– Elle vous l'a dit ? interrompit le docteur radieux.

– Nous avons parlé un peu de tout, d'amour naturellement. Je lui a demandé pourquoi elle ne s'est pas encore mariée.

– Et... elle vous a répondu ?

– Que les personnes qui l'avaient recherchée ne lui plaisaient pas. C'est alors que je lui ai demandé si son idéal est blond ou brun.

Le docteur se mit à rire.

– Comme cette Martha m'a trompée ! reprit Laure. Je ne l'ai jamais crue aussi sottre qu'on voulait bien le dire au pensionnat ; pourtant je ne me serais point imaginé qu'elle pût devenir un auteur à la mode.

– Moi non plus, quoique j'eusse reçu d'elle d'excellentes compositions. Je m'étonne encore qu'elle ait osé...

– Sous un autre nom, docteur ; ici son caractère craintif reparaît. À sa place, j'aurais ouvertement tenté l'aventure.



– J’aime mieux qu’elle ne l’ait pas fait. Elle reste ainsi plus... femme.

– C’est possible ! Comme je me réjouis de la revoir ! En attendant, il faut que je lui écrive, pour la féliciter de ses succès.

– Je vous prie, n’en faites rien, s’écria le docteur effrayé. J’ai commis une indiscretion, ne m’en faites pas repentir.

– Je ne lui dirai pas que je vous ai vu.

– Elle le saura. Comme j’irai demain à Koesen, il faudra bien que j’avoue que vous m’avez donné son adresse.

– C’est-à-dire que vous me la demandez. Maison Bergmann, au rez-de-chaussée.

En ce moment, une voiture s’arrêta devant le perron de la gare.

– Ah ! mon mari ! s’écria Laure en prenant congé du docteur. Je craignais qu’il ne vînt pas.

Comme M. Woltz paraissait très pressé, sa femme courut à lui.

– Pardonne-moi, ma chère Laure, dit-il-il m’a été impossible de venir plus tôt. Ma mère est arrivée, je l’ai laissée à la maison, partons vite.

– Mais, cher ami, mes effets...

– Ne t’inquiète pas, je les ferai prendre ; nous ne devons pas perdre une minute, ma mère s’impatierait.

Pensif, le docteur Wecker suivit des yeux le jeune couple, qui monta en voiture avec la bonne et l’enfant et disparut.

– Ils sont heureux, murmura-t-il. Ils s’aiment !

Puis il se demanda s’il aurait pu aimer Laure :

– Non, c’est une nature trop primesautière. Elle ne réfléchit pas assez. Je lui crois un excellent cœur et beaucoup de courage, mais ce n’est pas elle qui s’attacherait jamais à l’un des grands problèmes de la vie pour en chercher la solution. L’autre... l’autre a de moins jolis traits, un visage moins souriant, mais comme elle pense ! À vrai dire, ce n’est point Martha que je cherche, que j’aspire à revoir ; c’est Alvina, c’est la personne intellectuelle et morale qui réalise toutes les aspirations de mon cœur, de ce pauvre cœur en deuil, que je croyais mort à toute affection.

La cloche annonçant l’arrivée d’un train, le docteur s’arracha à sa rêverie pour aller à la rencontre de M<sup>me</sup> Altfeld, qui venait de passer quelques jours à la campagne avec Ernest.

Le petit garçon s’élança vers son père, qui le reçut dans ses bras.

– Eh bien ! demanda ce dernier, tu avais des compagnons de ton âge, t’es-tu amusé ?

– Oui... papa.

– Comme tu dis cela ! tu n’as pas l’air content.

– Il ne l’est pas en effet, interrompit la tante ; il prétend qu’il préfère aller chez M<sup>lle</sup> Schirmer, bien qu’il n’y ait pas d’enfants avec lesquels il puisse jouer.

– Tu l’aimes donc bien ? fit le docteur.

Ernest étonné regarda son père. Comment pouvait-il lui demander s’il aimait Martha ?

– Et tu voudrais ne jamais la quitter ?

– Jamais, répondit Ernest.

Heureux de rencontrer chez son fils le reflet de ses propres sentiments, le docteur souleva l'enfant jusqu'à lui et l'embrassa avec effusion.

Ce mouvement spontané n'échappa point à M<sup>me</sup> Altfeld, qui se prit à penser qu'avant peu sa nièce pourrait bien être remplacée.

Si cela devait être, elle préférerait certainement Martha à toute autre. Toutefois elle songeait avec un peu d'amertume qu'une douleur touchant à la folie n'est pourtant pas absolument incurable.

Pour se consoler, elle se dit :

– Il vit seul depuis son retour, et sans doute il s'ennuie. Qu'il se remarie donc, si telle est son idée ; qu'il reprenne Ernest auprès de lui, cela vaudra mieux pour tous. Je ne suis plus jeune, le bruit me fatigue ; M<sup>lle</sup> Schirmer aura plus de patience que moi.

Martha, dont on s'occupait ainsi, ne s'en doutait guère.

Pour obliger M<sup>me</sup> Berthold, elle avait été à la Saaleck le jour du départ de Laure, et le lendemain elle se disposait à travailler courageusement pendant les quelques heures où elle devait être seule.

Après avoir accompagné M<sup>me</sup> Berthold à la gare, elle revint s'asseoir dans le jardin et se laissa entièrement absorber par la scène qu'elle devait peindre.

Vêtue d'une simple robe de percale bleu-foncé mouchetée de blanc, le front abrité par un grand chapeau de paille, les joues colorées par la fièvre que procure presque toujours un travail d'imagination, sourde à tous les bruits, elle vivait en dehors d'elle-même, dans un monde qu'elle avait créé et qu'elle faisait mouvoir, monde fictif et pourtant réel, puisque les meilleures

créations des poètes et des romanciers sont celles qu'ils empruntent à la nature.

Depuis combien de temps Martha était-elle plongée dans ce labeur qui consiste à poétiser ce que la réalité a de trop vulgaire ? Elle n'aurait su le dire. Ce qui l'en tira, ce fut une sorte d'ombre qui passa devant elle et lui fit lever les yeux.

– Docteur ! s'écria-t-elle rougissante et surprise. Comment êtes-vous entré sans que je vous aie entendu ?

– Le plus simplement du monde. On m'a dit que vous étiez ici ; le propriétaire m'a accompagné jusqu'à la porte du jardin, le gravier a crié sous mes pas, mais Alvina était trop occupée pour rien entendre.

– Alvina, dites-vous ?

– Oui, laissez-moi vous appeler ainsi : c'est votre véritable nom, puisque c'est celui de votre pensée ; vous l'avez conquis comme un grade, comme un titre, par la vaillance de votre esprit.

– Docteur, vous vous trompez.

– Depuis quand Martha n'est-elle plus la droiture même ?

– Mais... qui a pu vous dire ?...

– Peu importe ; je le sais et, en relisant vos ouvrages, j'ai retrouvé quelques-unes de vos expressions familières, qui ont à mes yeux toute la valeur d'une signature en forme.

Pour couper court à ce sujet, Martha proposa au docteur d'entrer à la maison pour se rafraîchir, mais il refusa.

– J'ai pris un verre de bière à la gare, dit-il en s'asseyant à côté de la jeune fille. Nous sommes très bien ici pour causer, et je suis venu pour cela.

Racontez-moi d'abord ce qui vous a donné l'idée d'écrire.

Ne rougissez pas, ce fut une bonne pensée. Vous avez très bien fait d'essayer vos forces ; je vous demande seulement d'où vous est venue cette heureuse inspiration.

Vous ne répondez pas. Ma question serait-elle indiscreète ? Ne suis-je pas un vieil ami à qui vous pouvez tout dire sans crainte ?

– Certainement, docteur, mais...

– Allons, de la franchise. Ce ne peut avoir été l'espoir de vous faire un nom, puisque vous cachez le vôtre. Avez-vous cherché à vous créer une position indépendante ?

– Pas du tout. Après de nombreux combats, j'ai cédé à l'impérieux besoin de donner une forme, un corps, de la vie aux pensées qui m'obsédaient.

– Enfin, voilà une réponse. Je comprends : le roman était en vous, il ne s'agissait que de le soumettre à certaines règles littéraires sans lesquelles il n'y a pas de succès possible.

– Détrompez-vous, docteur, je n'ai jamais eu de roman ; rien de plus uniforme et de moins romanesque que mon existence.

– Je persiste dans mon dire. Ne trouvant pas au dehors l'équivalent de ce que votre cœur contenait, vous avez concentré en vous-même ce besoin d'action et de dévouement ; vous vous êtes créé une vie idéale, dans laquelle vous avez cherché ce qui manquait à la vôtre.

Martha baissa les yeux sans répondre ; personne ne l'avait si bien devinée.

– Pourtant, ajouta le docteur, pour peindre l'amour avec toutes ses délicatesses, comme vous l'avez fait, il faut avoir aimé, aimé de toute son âme.

– Peut-être... mais seule.

– Qu'en savez-vous ?

– J'en suis sûre.

– Admettons que jusqu'ici vous ayez aimé, seule, un être que votre imagination poétique a idéalisé. Si cet homme, tel qu'il est réellement, et non tel que vous vous êtes plu à le peindre, venait vous dire : « Voulez-vous être ma femme ? » que répondriez-vous ?

– Cela ne sera pas.

– Pourquoi donc ?

– Il ignore mon secret, personne au monde ne s'en doute ; mon grand-père, M<sup>me</sup> Berthold, n'en savent absolument rien.

– Et vos ennemis ?

– En ai-je, docteur ? Je ne puis le croire.

– Les gens d'esprit en ont toujours, même parmi ceux qui les méconnaissent.

La comtesse de Toggenberg, par exemple.

À ce nom, toutes les railleries dont son affection pour le professeur de littérature avait été l'objet, revinrent à la mémoire de Martha, qui comprit que la comtesse pouvait avoir deviné.

– Thécla ! s'écria-t-elle. Ce serait affreux !

– Non ! je lui suis très reconnaissant. Elle veut faire le mal, c'est vrai, mais c'est le bien qui en résulte.

Martha, ne rougissez plus, ne vous cachez pas le visage. Voulez-vous être ma femme, la mère d'Ernest, répondez ?

Répondre ! Martha le pouvait-elle ? L'émotion lui avait ôté la voix.

Elle releva pourtant la tête, et le docteur put lire dans ses yeux le *oui* qu'il attendait.

Saisissant alors deux mains qui ne cherchaient point à s'échapper des siennes, heureux comme il ne l'avait pas été depuis bien des années, il se mit à dérouler joyeusement tous ses plans d'avenir.

Le mot mariage fit brusquement redescendre Martha sur la terre ; elle pâlit.

M. Wecker eut peur.

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il, le cœur plein d'angoisse.

– Mon grand-père...

– Eh bien ?

– Eh bien ! je ne veux pas le quitter.

– Il demeurera chez nous.

– Non, il n'y consentira jamais.

– Nous passerons toute la belle saison auprès de lui.

– Mais l'hiver ? Pour rien au monde, je ne le laisserais seul à son âge. C'est lui qui m'a élevée, je lui dois tout ; je ne serai point ingrate.

– Ceci n'est pas un obstacle ; à la rigueur, je puis habiter la campagne, pourvu que je vienne à Dresde chaque semaine pour assister à une séance de la société.

Vous voyez que tout s'arrangera pour le mieux, et que, sans manquer à vos devoirs, vous pourrez faire le bonheur d'un homme qui vous chérit.

M<sup>lle</sup> Schirmer n'était point aussi sûre de la réussite. Elle se rappelait que son grand-père avait blâmé le docteur, en plusieurs circonstances, d'abord de n'avoir pas supporté la mort de sa femme avec plus de courage, puis d'être resté tant d'années absent, quoiqu'il eût un enfant à élever.

Toutefois, comme jusque-là ces deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés, elle espérait que la fâcheuse impression de son grand-père serait détruite par une heure d'entretien.

Sûr du consentement de Martha, le docteur n'aspirait plus qu'à obtenir celui de M. Schirmer, c'est pourquoi il ne prolongea pas sa visite et profita du premier train pour retourner à Dresde.

En wagon, son impatience était telle, que la vapeur ne lui semblait plus un moyen de locomotion assez rapide ; il prenait en pitié ces gens tranquillement assis, qui s'entretenaient de choses et d'autres, sans s'apercevoir que le train express marchait comme une limace.

De son côté, Martha, agitée, se promenait dans les allées du jardin, passant alternativement de l'espérance à la crainte, et vice versa.

Enfin, M<sup>me</sup> Berthold étant revenue de Naumbourg, elle lui raconta tout ce qui s'était passé en son absence.

– Pour une fois que je vous quitte, ne faut-il pas qu'il arrive quelqu'un ? fit la dame de compagnie, fâchée. Que pensera votre grand-père de cette infraction à mes devoirs ?

– Saura-t-il que vous n'étiez pas ici ? Le docteur s'en est-il aperçu ? Il a pu vous croire à la maison.

– Ainsi, ma chère enfant, vous voilà décidée à vous marier ?

– Oui, si mon grand-père n'y met pas d'obstacle ; mais j'ai peur qu'il ne s'oppose à ce projet. Vous savez combien il aurait désiré que j'épousasse le fils de son voisin Lambrecht.



– Que, malgré ses instances, vous avez formellement refusé l'année dernière.

– Pouvais-je me marier lorsque j'en aimais un autre ? Ah ! chère Madame Berthold, si vous saviez combien de fois j'ai essayé de chasser son image de mon cœur !

– Quand donc avez-vous commencé à l'aimer ?

– Je n'en sais rien moi-même. Au pensionnat, je l'admirais... je ne désirais rien tant que de rencontrer dans la vie un homme comme lui. À la mort de sa femme, j'ai compris toute l'étendue de son chagrin et je l'ai partagé. Ensuite, je l'ai suivi par la pensée au delà des mers, quoique j'eusse assez rarement de ses nouvelles par Madame Altfeld et par Ernest, qui me répétait ce que sa tante lui lisait, quand elle recevait une lettre du docteur.

– Et moi, je n'ai rien deviné !

Martha sourit.

– C'est pour mieux penser à lui que j'ai essayé d'écrire. Aussi, quand tout à l'heure il me demandait ce qui m'y avait déterminée, que pouvais-je lui répondre ?

– Ce que je ne m'explique pas, c'est son apparente indifférence, quand nous l'avons vu chez sa tante. Jamais je n'aurais deviné en lui un prétendant à votre main.

– Ce n'en était pas un non plus. Je n'étais encore à ses yeux qu'une ancienne élève, pour laquelle il avait de la bienveillance. Il n'a pas eu le temps de tout me dire, mais je comprends que c'est bien plus Alvina que Martha qu'il aime. Sans les indiscretions de la comtesse, il n'y aurait probablement eu aucun rapprochement entre nous.

– Mais qui a pu lui donner votre adresse ?

– Je ne le lui ai pas demandé, j'étais si émue, si troublée ; d'ailleurs, il est resté si peu de temps !

– Ah ! soupira Madame Berthold, il a dû voir Madame Woltz, et voilà le moment de la séparation... Une fois mariée, vous n'aurez plus besoin de moi.

– Au contraire, puisque mes devoirs seront augmentés. Du reste, je vous jure que vous ne me quitterez pas tant que ma volonté comptera pour quelque chose.

Êtes-vous rassurée maintenant ? ajouta Martha en embrassant sa compagne.

M<sup>me</sup> Berthold rendit le baiser sans répondre. Qu'aurait-elle dit ? Certaine, nous le savons, de la réalisation de ses pressentiments, que Martha taxait de produit de ses nerfs surexcités, elle ne se souciait pas de recommencer une discussion parfaitement inutile. L'événement se chargerait de montrer qui avait raison.

De son côté, Martha attendit, non sans une impatience angoissée, de connaître le résultat de la conférence qui devait avoir lieu entre le docteur Wecker et M. Schirmer.

## X

M. Schirmer, savant bibliophile, passait quelquefois des semaines entières dans son cabinet de travail, au milieu des trésors qu'il avait patiemment collectionnés pour enrichir sa bibliothèque. Puis, tout à coup, pris d'un impérieux besoin d'exercice, il quittait la maison, marchait pendant plusieurs heures, et rentrait, la tête allégée par cette course à travers la montagne et les bois.

Il venait de faire une excursion de ce genre, quand on l'avertit que, depuis assez longtemps, un étranger l'attendait au salon.

– Un étranger ? répéta-t-il. Voilà une visite qui arrive tout à fait à contre-temps ! Martha est absente, et je n'aime point à faire les honneurs de la maison quand je suis seul.

Et, sans se presser, le vieillard alla changer de vêtements, ceux qu'il portait étant pleins de poussière.

Pendant ce temps, M. Wecker, très inquiet, doutant fort du succès de sa démarche, contemplait un beau portrait à l'huile, qui devait être celui du maître de la maison.

Devant ce visage austère, auquel une barbe et des cheveux entièrement blancs donnaient beaucoup de dignité, le docteur éprouvait un malaise indéfinissable. Il y avait certainement dans la bouche et les yeux du vieillard une légère expression d'ironie, peu faite pour le rassurer.

Enfin la porte s'ouvrit.

C'était bien l'original du portrait.

– Monsieur, dit le docteur, je vous devais depuis longtemps une visite pour vous remercier des bontés que vous avez eues pour mon fils pendant mon absence.

– Ah ! bien, c'est donc au docteur Wecker que j'ai l'honneur de parler. Votre fils est un charmant enfant, Monsieur, nous le voyons toujours avec plaisir. D'ailleurs vous nous aviez devancés par votre bienveillance envers ma petite-fille, nous vous en sommes bien reconnaissants. Malheureusement elle n'est pas ici pour vous recevoir comme il le faudrait.

– Je le sais, Monsieur, je l'ai quittée hier à Koesen ; elle se porte très bien et vous envoie ses plus affectueuses salutations.

– Vous avez vu Martha !... par hasard, sans doute ?

– Non, pas tout à fait ; je voulais d'abord obtenir son consentement à la demande que je viens vous faire.

Cette fois, le vieillard fixa sur le docteur un regard qui n'avait rien d'encourageant ; pourtant celui-ci ajouta d'un ton ferme :

– Je viens vous prier, Monsieur, de vouloir bien m'accorder la main de M<sup>lle</sup> Martha.

La foudre serait tombée à quelques pas de M. Schirmer, qu'il n'eût pas été plus bouleversé.

– Ma petite-fille vous a autorisé à faire cette demande ? dit-il après un court silence.

– Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur.

– Et cela sans m'avertir, sans me faire connaître ses intentions !

– Elle n'en a pas eu le temps ; sa lettre ne serait pas arrivée avant moi. Peut-être a-t-elle espéré que vous ne mettriez pas d'opposition à un mariage que nous désirons tous deux.

– Martha sait que j'ai d'autres projets pour elle. Si elle vous envoie, c'est qu'elle tient mes conseils pour nuls et non avendus. Je l'ai engagée maintes fois à accepter le fils d'un voisin, d'un ami, puis-je dire. Elle n'ignore pas que ce jeune homme, fort bien sous tous les rapports, l'aime depuis longtemps.

– Mais elle ne l'aime pas, sans doute.

– Pur caprice de sa part. Un blond aux yeux bleus, qui ne pense qu'à faire son bonheur.

– C'est aussi mon plus vif désir, Monsieur, vous pouvez en être sûr.

– Je vous crois... je vous crois... mais... balbutia le septuagénaire fort embarrassé, car il ne voulait pas dire : « Vous avez été fou ! »

– Expliquez-vous franchement, Monsieur. Est-ce ma position que vous trouvez insuffisante ?

– Je ne la connais pas encore. En tous cas ce ne serait point une raison, s'il n'y avait pas... une si grande différence d'âge entre vous et ma petite-fille.

– Douze ou treize ans au plus.

– C'est beaucoup trop. Je n'avais que deux ans de plus que ma femme. Ensuite... vous êtes veuf.

– Est-ce donc un crime à vos yeux ?

– Non ; c'est un grand malheur, un obstacle. Pour rien au monde, je n'aurais épousé une veuve.

– Mais M<sup>lle</sup> Martha ne pense pas comme vous, Monsieur. Ni le nombre de mes années, ni mon veuvage ne lui font peur.

– Parce qu’il lui manque l’expérience de la vie. Elle ne s’imagine pas qu’on puisse épuiser les trésors de son cœur dans un premier et ardent amour. Le jeune homme que je lui destine n’a jamais aimé qu’elle.

– Ainsi, Monsieur, vous la contraindrez ?

– Pas du tout, je la laisserai entièrement libre de vous accepter. Seulement elle devra choisir entre vous et moi. Si elle se marie contre mon gré, je ne la déshériterai pas, Dieu m’en garde ! mais elle cessera d’être ma fille chérie, l’enfant qui m’a consolé de tout.

– Alors, Monsieur, ma cause est perdue. Je sais que M<sup>lle</sup> Schirmer préférera souffrir plutôt que de se séparer de vous.

– Souffrir !... Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que de votre part ce mot n’est pas modeste.

– Pardon ! c’est du moins l’expression de la vérité. M<sup>lle</sup> Schirmer vous le répétera elle-même, votre refus la fera souffrir.

– Mais vous revenez d’un long voyage ; ma petite-fille ne vous a vu qu’une fois, que je sache. Vous a-t-elle parlé à mon insu ?

– Jamais !

– Alors je suis parfaitement tranquille : il ne s’agit que d’un bon souvenir qu’elle vous a gardé. Si elle croit vous aimer d’amour, elle se trompe. Vous avez été bienveillant pour elle ; la reconnaissance lui parle en votre faveur, c’est tout.

– Et ses ouvrages, Monsieur, vous les avez lus ?

– Ah ! vous savez...

– Nous en avons longtemps parlé hier. M<sup>lle</sup> Schirmer ne m’a pas laissé ignorer pourquoi elle les a écrits.

– Afin que vous les lisiez, peut-être ? dit le vieillard avec un sourire moqueur.

– Non, Monsieur ; pour exhaler une pensée secrète, pour peindre ce dont son cœur était rempli.

– Et ma petite-fille vous a dit tout cela devant sa dame de compagnie ?

– Je n’ai vu personne, Monsieur. M<sup>lle</sup> Martha était seule au jardin. Je ne suis pas resté longtemps.

– Je vois que je ne puis me fier qu’à moi-même. Dorénavant je prendrai mes précautions.

– Mais, Monsieur...

– M<sup>me</sup> Berthold est inexcusable de laisser ainsi ma petite-fille en tête-à-tête avec un prétendant à sa main.

– Elle était peut-être indisposée.

– Dans ce cas, Martha aurait dû rester auprès d’elle. Il faudra que j’éclaircisse la chose.

En attendant, Monsieur, voici ma réponse :

Si ma petite-fille veut absolument vous épouser, elle est libre, mais un tel mariage n’entre nullement dans mes vues.

– C’est votre dernier mot ?

– Oui, Monsieur.

– Il ne me reste donc qu’à me retirer, le chagrin dans le cœur.

– Pardon ! je suis fâché de vous faire de la peine. Si vous étiez venu chez moi en ami et non en prétendant, je vous aurais

reçu à bras ouverts ; mais donner l'enfant que j'ai élevée avec tant de sollicitude à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, à un veuf qui a adoré sa femme à ce point... voilà ce dont je suis incapable ; je l'aime trop pour cela.

Adieu, Monsieur.

Et le vieillard, qui se sentait un peu ébranlé par la douleur qu'il lisait sur le visage de M. Wecker, craignant de se laisser attendrir, accompagna le docteur jusqu'à la porte et rentra dans son cabinet.

Le lendemain vers le soir, M. Schirmer tombait comme une bombe dans le jardin où travaillaient Martha et M<sup>me</sup> Berthold, qui, cette fois, avaient fait leur promenade de grand matin.

– Ah ! dit-il en s'adressant à la dernière, vous êtes à votre poste, aujourd'hui ; mais, quand les prétendants viennent, vous êtes absente.

Le ton du vieillard exprimait une si violente colère que M<sup>me</sup> Berthold, confuse, baissa les yeux et garda le silence.

Ce fut Martha qui répondit de sa plus douce voix :

– Nous n'attendions personne, cher grand-père. J'avais autorisé Madame à faire une visite.

– Tu n'as pas le droit d'autoriser Madame à s'en aller, mais moi je l'y autorise tout à fait puisqu'elle ne te garde pas mieux.

En entendant ce congé en forme, qui réalisait toutes ses appréhensions, la pauvre veuve, suffoquée par les larmes qu'elle cherchait vainement à retenir, se leva et rentra dans sa chambre.

– Cher grand-père, fit la jeune fille en embrassant M. Schirmer malgré lui, ne te fâche pas ; je vois que tu es mal disposé.



– On le serait à moins ! Qu'est-ce que cette demande en mariage ? Tu refuses un gentil garçon de ton âge, et tu veux épouser un vieux ?

– Le docteur a trente-six ans, au plus.

– Un veuf, qui est devenu fou à la mort de sa femme !

– Il n'a jamais été complètement fou, grand-père. En tous cas, cela prouverait en sa faveur.

– Pas du tout ; il a manqué de courage ; aussi n'est-ce point le mari qu'il te faut.

– Cher grand-père, il y a si longtemps que je l'aime !

– Et tu le lui as dit : il s'en vante, il prétend que tu souffriras beaucoup si je refuse mon consentement.

– C'est la vérité, murmura Martha en baissant la tête.

– Et tu l'avoues ? Oh ! les femmes ! À laquelle peut-on se fier, maintenant ?

– Mais, grand-père chéri, il n'y a pas de honte à aimer un homme d'honneur. Pourquoi en rougirais-je ?

– Un homme qui redeviendra fou à la première occasion ! Aime-le donc, si cela te plaît ; marie-toi et séparons-nous.

– Non, je veux que tu l'aimes aussi, autrement je ne l'épouserai pas.

– Vrai ?

– Je te le jure.

– Allons, tu es une bonne fille. Tu finiras par aimer Otto.

– Oh ! pour cela non, jamais !

– Quel entêtement ! Que t'a-t-il fait ? Que lui reproches-tu ?

– Il est jeune, blond, fade, ennuyeux à périr. Mais, pardon, je suis sûre que M<sup>me</sup> Berthold pleure dans sa chambre. Il faut que j'aille la consoler, lui dire que tu ne la renvoies pas.

– C'était pourtant mon intention.

– Je t'en prie... Tu sais combien je l'aime, elle n'a plus personne au monde.

– Puisque tu y tiens tant, il faut bien que je te cède quelque chose. Va pour M<sup>me</sup> Berthold.

Marthe soupira ; elle aurait bien voulu espérer que le tour du docteur viendrait aussi. Puis elle courut à la maison, où elle trouva M<sup>me</sup> Berthold faisant sa malle et se préparant à partir le lendemain.

Ce ne fut pas sans peine que M<sup>lle</sup> Schirmer parvint à lui faire comprendre que son grand-père avait cédé à un mouvement de colère irréfléchi, dont il se repentait déjà.

– N'ai-je pas assez de chagrin ? ajouta-t-elle en montrant ses yeux pleins de larmes. Si vous partez encore, que deviendrai-je ?

Ce dernier argument fut décisif. M<sup>me</sup> Berthold consentit à rester, mais non sans conserver un peu d'amertume contre le vieillard, qui lui avait parlé comme il ne se l'était jamais permis.

Elle s'était engagée comme dame de compagnie, mais à aucun prix elle ne voulait être traitée en esclave.

Avait-elle jamais abusé de la liberté qu'on lui avait accordée ?

Devait-on lui faire un crime de s'être absentée quelques heures ? Les domestiques, eux-mêmes, n'avaient-ils pas des après-midi de congé ?

La visite du docteur était un de ces faits accidentels que personne n'aurait pu prévoir. Voilà ce qu'elle se disait. Aussi fut-elle heureuse d'apprendre que Martha allait souper à l'hôtel avec son grand-père, qui voulait quitter Koesen le lendemain de bonne heure.

Elle ne reverrait donc pas M. Schirmer avant quinze jours. C'était toujours cela de gagné.

Décidément cet homme, qu'elle avait cru si bon, lui paraissait maintenant fort égoïste.

Pourquoi ne voulait-il pas que sa petite-fille épousât celui qu'elle aimait ?

Pourquoi voulait-il la donner à ce blond Otto, qui, plus timide qu'une pensionnaire, rougissait lorsqu'on lui adressait la parole ?

Quand Martha rentra, c'est-à-dire quand son grand-père l'eut quittée à la porte de la maison, elle causa peu, pressée de s'enfermer dans sa chambre pour pleurer à son aise sur un beau rêve de quelques minutes, pendant lequel elle avait cru au bonheur.

Le devoir, un devoir sacré l'avait forcée à renoncer à une vie qu'elle se représentait pleine d'enchantements. Elle ne se repentait pas de son sacrifice, mais elle voulait écouter dans le silence de la nuit les murmures et les gémissements de son cœur.

Une voix intérieure, qui s'élevait en dépit de sa profonde tristesse, lui rappelait sans doute que tout ce qu'elle avait réellement voulu, son grand-père avait fini par le lui accorder ; néanmoins elle n'osait se livrer à l'espérance.

Au surplus, le docteur devait être très offensé d'un refus si peu justifié et pourtant si catégorique.

Qu'importait à M<sup>lle</sup> Schirmer que son préféré fût veuf ou non, qu'il eût trente-six ans au lieu de vingt-cinq ?

Les jeunes gens, elle ne les aimait pas, ne les avait jamais aimés. Ils lui paraissaient tous vaniteux ou sots ; le favori de son grand-père était plus sot encore que tous les autres, puisque la voir de loin lui faisait perdre contenance. Que ce fût une preuve d'amour, elle ne s'en souciait guère. Otto lui avait déjà causé mille désagréments, aussi aurait-elle voulu le savoir aux îles Fidji ou plus loin encore.

Les larmes appellent le sommeil : Martha finit par s'endormir et par voir M. Wecker couché dans un cercueil ; pourtant il n'était pas mort, il respirait, son cœur battait faiblement et son visage, quoique pâle, n'était point livide.

Tout à coup, on l'appela de loin ; il ouvrit les yeux, fit un mouvement, enfin sortit du cercueil et vint droit à Martha, dont il saisit la main.

La surprise, la joie, la réveillèrent.

Il faisait jour ; il était temps qu'elle se levât, puisqu'elle avait promis à son grand-père de venir lui dire adieu avant qu'il partît.

En chemin, elle songeait involontairement à son rêve.

Devait-elle le considérer comme une espérance ?

M<sup>me</sup> Berthold, qui l'avait accompagnée jusqu'à l'hôtel, l'attendait à quelque distance, dans un de ces petits magasins où l'on trouve de tout et qu'on ouvre au lever du soleil. La pauvre femme ne se sentait pas encore le courage de regarder en face celui qui l'avait si rudement traitée la veille.

Il lui donnait pourtant une preuve de confiance en permettant à sa petite-fille de rester encore quelques jours seule avec elle.

En rentrant à la maison, le premier soin de Martha fut d'écrire au docteur.

Voici sa lettre :

« Cher et très excellent maître,

« J'ai vu mon grand-père et n'ai pu le faire changer d'avis. Nous voilà donc séparés !

« Ai-je besoin de vous dire combien j'en suis affligée ?

« Si j'ai cédé sur un point, je resterai inébranlable sur l'autre : quoi qu'on fasse, je ne me marierai jamais.

« Cette assurance vous suffit-elle ? Voulez-vous me garder votre affection ? Elle m'aiderait à supporter une existence sans joie.

« Je ne puis vous revoir ; mais, si cela vous convient, nous pouvons rester en correspondance. Dans ce cas, écrivez-moi sous le nom d'Alvina et adressez vos lettres au notaire Biedermann, mon chargé d'affaires à Dresde, qui me les fera parvenir avec celles de mes correspondants littéraires.

« Si vous préférez rompre toutes relations, faites-le sans crainte de m'offenser ; oubliez-moi, cherchez une femme capable de vous rendre heureux et surtout d'être une bonne mère pour Ernest. Je ne saurais vous en vouloir, et vous pourrez toujours compter sur l'affection sincère et inaltérable de

« Votre ancienne élève,

« MARTHA SCHIRMER. »

La lettre mise à la poste, Martha attendit anxieusement la réponse, qui ne la satisfit point.

Le docteur voulait de nouveau quitter le pays, reprendre ses voyages lointains, puisqu'il ne pouvait espérer vivre paisiblement comme d'autres, dans le cercle étroit de la famille, avec une femme de son choix.

Il avait laissé quelques amis en Chine et au Japon ; s'y caser convenablement ne lui serait pas difficile. Là, du moins, les circonstances ne lui rappelleraient pas sans cesse l'espérance dont il s'était bercé et qu'il avait vue s'évanouir brusquement, quand il croyait toucher au but.

Il assurait en outre qu'aucune autre femme ne serait jamais rien pour lui, et prenait congé de son Alvina chérie, en lui jurant une fidélité à toute épreuve.

Sans perdre de temps, Martha le supplia de renoncer à son projet, de songer qu'il avait un fils à l'éducation duquel il devait tous ses soins.

« Ernest a plus de neuf ans », lui disait-elle ; « c'est le moment où un garçon a besoin d'être conduit par la main ferme et prudente d'un père. M<sup>me</sup> Altfeld fait ce qu'elle peut, ce n'est pas assez. Vous vous devez à cet enfant, dont vous avez tant aimé la mère. C'est en son nom que je vous conjure de ne plus vous séparer d'Ernest.

« Si, trop abandonné à lui-même, il contractait de funestes penchants et vous donnait plus tard des chagrins, vous n'auriez à vous en prendre qu'à vous-même ; mais tous vos remords seraient impuissants à réparer le mal.

« Mariez-vous plutôt. Quelque douleur que j'en doive ressentir, elle sera moins cruelle que celle de vous voir agir en

homme sans courage, qui place la satisfaction personnelle au-dessus des devoirs les plus sacrés.

« Vous vous plaignez de la solitude dans laquelle vous êtes forcé de vivre. Créez-vous des relations, cher docteur. Les familles les plus honorables seront heureuses de vous accueillir. Qui sait même si vous n’y rencontrerez pas une jeune et charmante créature qui vous fera bientôt oublier votre ancienne élève ?

« Ah ! du moins gardez-lui votre amitié, votre sympathie !

« Cette solitude qui vous glace sera peut-être aussi quelque jour mon partage.

« Depuis la mort de sa femme, mon grand-père n’a pas joui d’une aussi bonne santé qu’autrefois. Je crains toujours qu’il ne se refroidisse ; il est si peu prudent quand il s’agit de lui-même !

« Nous quitterons incessamment Koesen, qui n’a plus aucun attrait pour moi. Je voudrais achever une nouvelle, afin que vous pussiez la lire prochainement dans un journal : mais le ressort qui faisait agir mes personnages est brisé ; ils ne se meuvent plus comme des créatures pensantes, mais plutôt comme des ombres insaisissables. Mécontente, j’ai déjà jeté plusieurs chapitres au feu ; si cela continue, je ne pourrai plus écrire.

« M<sup>me</sup> Berthold me gronde, elle prétend que je prends un vilain caractère, que je deviens impatiente et nerveuse : vous voyez, docteur, qu’on peut trouver mille fois mieux que moi.

« Cherchez, et surtout n’allez pas au Japon.

« Donnez-moi le plus souvent possible des nouvelles de votre fils, ainsi que de M<sup>me</sup> Altfeld ; et si je puis vous être utile en quelque chose, je vous prie de compter toujours sur

« Votre affectionnée

« MARTHA SCHIRMER. »

Cette fois, la réponse se fit longtemps, très longtemps attendre.

Ne pouvant comprendre la cause de ce silence, Martha se perdait en conjectures.

« Serait-il déjà parti ? » se demandait-elle, « ou l'ai-je offensé par ma franchise ? »

« Toute vérité n'est pas bonne à dire, je le sais. Pourtant, se montrer mutuellement qu'on fait fausse route est un devoir. S'il ne l'a pas compris, c'est... c'est qu'il ne m'aime pas assez pour avoir confiance en moi. »



## XI

Depuis les premiers jours d'août, M<sup>lle</sup> Schirmer et sa compagne étaient rentrées à la *Terrasse*, où tout avait repris en apparence son aspect ordinaire.

Cependant les feuilles, précocement jaunies par un été très chaud, tombaient en tourbillonnant au moindre souffle de la brise, et la campagne offrait déjà les teintes variées, mais toujours si harmonieuses, de l'automne.

Au jardin, les dahlias étalaient fièrement leurs brillantes couleurs, disant aux roses : « Votre règne éphémère va finir, le nôtre commence » ; tandis que le modeste réséda répandait son parfum sans chercher à attirer les regards.

L'air avait une transparence et une fraîcheur délicieuses ; mais Martha, indifférente à ce qui l'avait toujours charmée, écrivait peu, ne lisait pas, ne chantait plus, et restait de longues heures perdue dans des réflexions qu'elle ne communiquait à personne.

Le seul instant du jour qui l'intéressât, était celui où le facteur du village apportait les lettres de Dresde.

Déjà avant l'heure, elle regardait fréquemment la pendule et s'impatientait du moindre retard. Enfin, était-il arrivé, elle jetait un coup d'œil sur les différentes écritures, et, ne trouvant pas celle qu'elle cherchait, elle parcourait négligemment ces

lettres, qui, pour la plupart, lui étaient adressées par d'enthousiastes admirateurs de son talent.

Ces louanges, dont elle aurait certainement joui en d'autres circonstances, ne la touchaient point du tout. Une seule pensée l'absorbait complètement. Avons-nous besoin de dire laquelle ?

Un jour où, découragée, elle n'espérait plus trouver la missive si impatiemment attendue, l'écriture chérie se détacha d'entre plusieurs autres. On eût dit que les caractères de l'adresse rayonnaient à ses yeux comme des étoiles.

Elle saisit avidement la lettre, déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse et lut ce qui suit :

« Vous avez mille fois raison, mon Alvina bien-aimée ; je ne dois pas quitter mon fils. Vos excellents conseils seront suivis à la lettre, car si je pars, c'est avec Ernest, et pour un pays qui n'est pas trop éloigné.

« Votre chère lettre m'a été d'un grand secours. Le chagrin m'avait un peu fait perdre la tête. Vous m'avez rappelé au devoir ; je vous en aime encore davantage, et sens quelle bienfaisante influence vous exercez sur moi, lors même que je n'ai pas le bonheur de vous posséder.

« J'ajoute que, puisque ni l'un ni l'autre nous ne voulons nous marier, l'espoir de nous retrouver un jour dans des circonstances plus favorables ne nous est pas interdit.

« M. Schirmer reviendra peut-être de ses préventions quand il verra que, décidément, vous ne voulez pas épouser son préféré. Il ne s'agit que d'attendre avec patience et courage.

« Mais, pour que je sois capable de ces deux vertus, il faut nécessairement que je change de milieu.

« Dans ce but, j'ai donné ma démission de secrétaire de la société scientifique avec laquelle j'ai voyagé si longtemps : ensuite j'ai parcouru pendant plusieurs jours les annonces de la presse quotidienne, et j'ai fini par trouver ce que je cherchais, c'est-à-dire une place de professeur de langue et de littérature allemandes dans un pensionnat de la Suisse française, où Ernest sera admis.

« C'est près de Genève, dans une grande maison de campagne, presque un château, que j'irai m'installer au mois d'octobre ; car, si nous ne devons pas nous voir, il est indifférent que j'habite la Saxe ou tout autre pays.

« Si vous n'avez pas reçu de lettre plus tôt, ma chère Alvi-na, c'est que j'ai cru devoir faire le voyage pour traiter directement avec le maître du pensionnat, qui me paraît un homme distingué. Les conditions qu'il m'offre sont assez avantageuses et le deviendront encore davantage par la suite. Malgré cela, je n'ai voulu prendre aucun engagement à long terme ; j'ai tenu à rester libre. Au cas où je voudrais quitter à la fin de la première ou de la deuxième année, je devrai seulement avertir assez tôt pour qu'il soit possible de trouver un remplaçant.

« Comme cela, sans vivre dans la solitude et sans aller dans le monde, je pourrai surveiller l'éducation de mon enfant. L'institut est d'ailleurs très renommé et offre toutes les garanties désirables.

« J'avais vu l'Égypte, les Indes, la Chine et le Japon, mais je ne connaissais pas encore la Suisse. Jusqu'ici, je l'ai traversée trop rapidement pour en pouvoir parler ; mais, pendant les vacances de l'été prochain, je compte faire avec Ernest des excursions profitables pour tous deux.

« Quant à Genève, elle me plaît beaucoup, sa position est admirable ; cependant je préfère que le pensionnat soit situé sur la hauteur, à une demi-lieue de la ville. L'air y est très pur, et si

de là on ne voit pas le lac, on a devant soi le Salève, les Alpes et le Mont-Blanc.

« Maintenant, parlons de vous, ma chère Alvina.

« Votre dernière lettre, si pleine de bons conseils, m'a pourtant chagriné.

« Pourquoi l'inspiration serait-elle tarie en vous ?

« C'est une idée contre laquelle il faut réagir.

« Je vous obéis aveuglément, faites aussi quelque chose pour moi. Ne vous laissez pas d'écrire : ce serait très regrettable. Si la prose ne vous satisfait pas dans ce moment, essayez des vers ; vous reviendrez plus tard à vos nouvelles. La poésie a cela de bon qu'elle peut être plus personnelle, plus intime, et peut mieux s'adapter à toutes les situations. Les vrais poètes sont ceux qui ont exprimé dans ce beau langage des vers ce qui se passait dans leur propre cœur.

« Faites aussi de longues promenades avec M<sup>me</sup> Berthold ; votre santé, et par conséquent aussi votre être moral, s'en trouveront bien.

« Mon plus ardent désir serait de vous voir avant mon départ, chez ma tante peut-être. Pourtant, si vous craignez de fâcher M. Schirmer et de vous attirer des ennuis, ne venez pas, mais envoyez-moi votre photographie ; je ferai faire la mienne et celle d'Ernest, de cette manière nous nous verrons tous les jours.

« En vous disant : *au revoir*, mon Alvina bien-aimée, je vous prie de compter sans cesse sur moi, comme je compte sur vous.

« Votre affectionné,

« EWALD WECKER. »

Martha lut et relut plusieurs fois cette lettre, sans y trouver la consolation qu'elle en attendait. Elle ne comprenait pas que M. Wecker voulût s'éloigner, quand, à sa place, elle eût cherché au contraire à diminuer la distance qui les séparait.

Sans contester les avantages qu'offrait le pensionnat, ils ne l'eussent pas décidée à quitter sa patrie. Pourtant elle ne l'écrivit pas au docteur, qui put croire qu'elle l'approuvait complètement. Avec ses adieux, elle lui envoya son portrait, qu'elle avait fait faire avant d'aller en villégiature. En retour, elle reçut celui du docteur, faisant réciter une leçon à son fils.

Ce fut du moins un grand bonheur pour elle.

Au lieu de glisser la photographie dans son album, où son grand-père ne l'aurait pas vue, elle y mit un cadre et la suspendit bravement dans sa chambre, où M. Schirmer ne tarda pas à la remarquer.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il. Quand as-tu reçu ce cadeau ?

– Il y a quelques jours, grand-père, quand le docteur est parti pour la Suisse.

– Ainsi, tu ne veux pas l'oublier ?

– Moi ? jamais !

– Jamais ! murmura le vieillard en sortant de la chambre, jamais !... Nous verrons bien.

Un grand nombre de lettres furent échangées pendant l'hiver entre le professeur et son ancienne élève ; puis, vers la fin de mars, celles du premier cessèrent tout à coup sans que Martha pût en deviner la raison.

Ayant écrit la dernière, elle crut devoir attendre une réponse. Pourtant elle s'adressa deux fois à M<sup>me</sup> Altfeld, dans l'espoir d'obtenir une explication de ce silence, mais ce fut en vain.

Alors son visage devint plus pâle et plus sérieux ; ses yeux perdirent leur éclat ; sa démarche, moins vive, trahit une fatigue extrême.

Chacun s'étonnait de la voir changer presque à vue d'œil. Plusieurs personnes en firent l'observation à M. Schirmer, entre autres le médecin, qui demanda positivement quelle était la cause de cette langueur.

– Martha ne se plaint jamais et ne tousse point, répondit le vieillard. Je ne crois donc pas qu'elle soit malade.

– Pourtant, si vous n'y prenez garde, je crains, moi, qu'elle ne le devienne sérieusement.

– Mais qu'y puis-je faire, docteur ? Je ne lui refuse rien de ce qu'elle désire.

– La vie est peut-être trop monotone ici.

– Elle s'en est toujours contentée.

– Ce n'est pas une raison. M<sup>lle</sup> Schirmer est en âge de se marier.

– Elle a refusé deux charmants garçons, dont l'un me plaisait beaucoup.

– La pécheresse !

– Riez, docteur ; son refus m'a fait grand'peine.

– Je vous crois... tout en ne m'étonnant pas le moins du monde qu'une jeune personne n'ait pas le même goût qu'un homme de soixante-dix ans.

Cela prouve peut-être aussi qu'elle a fait son choix.

– Un choix que je n'approuve pas.

– Que ne le disiez-vous ? Tout s'explique ! Mais je vous avertis en ami que, si vous ne voulez pas la voir dépérir et s'éteindre comme son père et sa mère, il faudra, bon gré, mal gré, donner votre consentement.

Ce souvenir brusquement évoqué fit frissonner M. Schirmer.

– Martha est libre, elle est majeure, dit-il. Je ne la contraindrai en aucune façon.

– Je comprends, vous ne la chasserez pas de votre maison, vous ne la maudirez pas, ce qui est très généreux de votre part.

– Vous raillez, docteur, c'est mal.

– Non ! je parle très sérieusement. Après avoir tenu cette enfant dans du coton pendant des années, pour la préserver de tout danger, vous ne craignez pas d'exposer sa vie quand il s'agit d'un mariage qui vous déplaît. Au fait, est-ce un mauvais sujet qu'elle aime ?

– Pas du tout ; il est déjà vieux.

– Quoi ! Martha s'est éprise d'un vieux ?

– Oui, un veuf de trente-six ans.

Un bruyant éclat de rire stupéfia M. Schirmer.

– Vous appelez cela vieux ! s'écria le médecin. Il vous faut donc un jeune homme qui n'ait pas encore fait son année de volontariat ? Moi, je me suis marié à quarante ans, et j'estime que j'étais encore jeune.

– Passe encore pour l'âge ! Mais un veuf qui a adoré sa femme au point que sa mort l'a rendu fou !

– Préférez-vous qu'il l'eût battue ?

– Non, à coup sûr, mais ma petite-fille n'épousera pas un homme à qui le chagrin a fait perdre la raison.

– À votre aise ! Je vous répète que votre entêtement la tue.

M. Schirmer fut certainement un peu ébranlé par cette affirmation du praticien. Mais il se rappela que M<sup>me</sup> Berthold l'avait consulté la semaine précédente pour des crampes dont elle souffrait horriblement toutes les nuits. Il se dit que, sans doute, la compagne de Martha, qui avait déjà cherché à attirer son attention sur la pâleur de sa petite-fille, s'était probablement adressée au médecin, afin d'obtenir par son influence qu'il consentit à un mariage dont il ne voulait pas entendre parler.

Il crut donc voir qu'on avait l'intention de lui forcer la main ; c'est pourquoi il ne s'arrêta pas aux fâcheux pronostics de la science. Pourtant il regarda plus souvent cette fleur que le vent semblait courber sur sa tige, et sa conscience ne resta pas tout à fait muette.

Aussitôt que les beaux jours le permirent, Laure, qui n'avait pas encore pu rendre visite à Martha, à cause du long séjour de sa belle-mère, puis de la mauvaise saison qui était survenue bientôt après, vint passer une journée chez M. Schirmer, qui l'accueillit avec beaucoup de cordialité.

En voyant son ancienne compagne si changée, elle ne put retenir un cri.

– Vous êtes malade ! dit-elle. Que vous est-il donc arrivé ?

– Rien ! chère Laure, répondit Martha en s'efforçant de sourire. L'hiver m'a un peu éprouvée. N'effrayez pas mon grand-père ! Voyez comme il vous regarde avec stupeur.

– Monsieur, s'écria la jeune femme en saisissant la main du vieillard, je la reconnais à peine. Vous, qui la voyez tous les jours, vous ne pouvez vous apercevoir du changement qui me



frappe. Je l'ai quittée l'année dernière pleine de santé, gaie, heureuse. Ce n'est plus elle que je retrouve ; c'est un peu cette Martha d'autrefois, qui ne savait pas rire ; mais du moins la pensionnaire avait le teint plus coloré.

– Ah ! Laure, vous exagérez. Vous serez cause que mon grand-père me fera prendre une quantité de remèdes, ce que je déteste.

– Avez-vous consulté un médecin ? demanda M<sup>me</sup> Woltz au vieillard. Il ne faut pas négliger un tel état, il pourrait devenir dangereux.

M. Schirmer répondit qu'il ne croyait pas sa petite-fille malade ; qu'elle ne s'était jamais plainte d'aucune souffrance ; que sa pâleur, qu'il ne niait pas, provenait d'une vie trop monotone, trop casanière ; qu'il comptait lui faire faire un voyage, qu'ils passeraient peut-être un mois en Suisse.

Il n'en fallut pas davantage pour colorer subitement les joues de Martha. Son grand-père, qui la regardait attentivement, s'en aperçut, mais M<sup>me</sup> Woltz ne remarqua pas cette rougeur fugitive. Elle soupçonna cependant qu'on lui cachait quelque chose, car, n'ayant pu arracher aucune confiance à son ancienne compagne d'études, elle trouva le moyen de rester quelques instants seule avec M<sup>me</sup> Berthold, afin d'apprendre par celle-ci ce que Martha n'osait ou ne voulait pas lui dire.

Ce fut en effrayant la pauvre femme, déjà très inquiète, qu'elle la décida à parler.

La demande en mariage du docteur, le refus du grand-père, le départ pour la Suisse, enfin l'absence complète de nouvelles depuis quelque temps, tout cela fut raconté en quelques mots qui mirent Laure au courant de la situation.

– Je puis vous aider, s'écria-t-elle, étant plus libre que vous. Je ferai des démarches pour savoir ce qui est arrivé à notre cher docteur.

– M<sup>me</sup> Altfeld a déjà reçu deux lettres auxquelles elle n'a pas répondu. Nous ne savons que penser.

– Donnez-moi son adresse, je la verrai. Il faut absolument tirer Martha de peine.

Ah ! M. Schirmer ne veut pas de ce mariage ! Il est bien difficile ; un homme si parfait !

L'entretien confidentiel fut bientôt interrompu par la principale intéressée ; Martha ne devina pas qu'il avait été question d'elle, mais se félicita de ce que M<sup>me</sup> Berthold se montrait vraiment gracieuse envers Laure et paraissait avoir complètement oublié ses fâcheux pressentiments.

Avant la fin du jour, la jeune femme fut reconduite en voiture à la station où elle devait prendre le train de Dresde. Là, on se dit : « Adieu ! à bientôt ! » Puis Laure monta en wagon, salua une dernière fois M. Schirmer et sa petite-fille qui avaient tenu à l'accompagner, et se laissa emporter à toute vapeur. En voiture, le vieillard regarda sa chère enfant avec plus de tendresse qu'il ne l'avait fait depuis qu'elle avait refusé le blond Otto. L'exclamation de douloureuse surprise de M<sup>me</sup> Woltz l'avait frappé en plein cœur.

– Martha, dit-il, tu sais que je t'aime : n'es-tu pas le seul bien qui me reste sur la terre ? Tu crois, n'est-ce pas, que quand je t'ai contrariée dans tes projets d'avenir, je n'ai obéi ni à l'égoïsme, ni à des questions d'intérêt ?

– J'en suis certaine, cher grand-père. Tu as toujours voulu mon bonheur.

– Je le veux encore, et si je me suis trompé, je saurai retourner en arrière. Je veux que tu vives, que tu reprennes de belles couleurs ; je veux te voir, joyeuse, chanter et courir comme autrefois, je veux aussi te voir écrire plus souvent que tu ne le fais.

– J’essaierai de chanter, si cela peut t’être agréable.

– Ce n’est pas ainsi que je l’entends ; je veux que tu ne chantes que quand tu seras vraiment contente. Dieu me garde de te demander un nouveau sacrifice ; au contraire, je désire savoir comment je puis réparer le mal que je t’ai fait.

– Bon grand-père chéri !

– Ce n’est pas répondre que de m’embrasser et me dire de douces paroles. Où est-il, celui que tu aimes ? Je lui écrirai.

– Je ne sais, murmura Martha tout en larmes. Il doit lui être arrivé malheur, voilà plus d’un mois que je suis sans nouvelles.

– Il faut écrire à M<sup>me</sup> Altfeld.

– Je l’ai fait déjà deux fois ; pas de réponse.

– Alors j’enverrai demain un domestique à Dresde, ou plutôt tu iras toi-même avec M<sup>me</sup> Berthold t’assurer de ce qu’il en est. Que crois-tu qu’il soit arrivé ?

– Je me perds en conjectures. Il écrivait régulièrement deux fois par semaine et si affectueusement ! Je ne puis croire qu’il m’ait tout à coup oubliée.

– Ce n’est guère probable. Il ne s’agit peut-être après tout que d’une lettre perdue. Il attend probablement encore ta réponse.

– Non, il aurait écrit une seconde, une troisième fois. Un homme peut le faire sans que sa fierté en souffre.

– C’est vrai.

– Et M<sup>me</sup> Altfeld, pourquoi garde-t-elle le silence ?

– Rien ne prouve qu'elle ne soit pas allée rendre visite à des parents ou à des amis, comme c'est l'habitude chez nous dès que les lilas sont en fleurs.

– Il est vrai qu'elle est plus libre, depuis que le docteur a emmené Ernest en Suisse. Cependant, je crois me rappeler qu'elle a pris un pensionnaire pour le remplacer un peu, c'est-à-dire pour n'être pas complètement seule.

– Nous saurons tout cela demain. Je veux que tout nuage disparaisse entre nous. Tu reprendras ta gaieté ; te voilà déjà plus souriante.

Effectivement, l'espérance venait de glisser un de ses doux rayons dans les yeux de Martha. Dorénavant, elle n'aurait plus besoin de cacher ses angoisses et ses joies.

Grand fut l'étonnement et grande fut aussi la joie de M<sup>me</sup> Berthold en apprenant que le lendemain elle devait accompagner Martha à Dresde, pour s'informer de ce qui pouvait être arrivé au docteur Wecker.

Le grand-père ne faisait donc plus d'opposition au mariage ; les craintes de M<sup>me</sup> Woltz, craintes qui s'étaient manifestées par un cri, l'avaient vaincu.

La dame de compagnie ouvrait la bouche pour dire qu'on aurait promptement des nouvelles, quand elle s'arrêta en pensant que M. Schirmer la blâmerait d'avoir révélé à la jeune femme la vraie cause du dépérissement de Martha, sans compter que celle-ci lui en voudrait d'avoir parlé quand elle-même avait jugé bon de se taire.

Ce fut le lendemain seulement, en voiture, qu'elle apprit comment M. Schirmer en était venu à proposer à Martha d'écrire lui-même au docteur qu'il pouvait se considérer comme le fiancé de sa petite-fille.

De ce côté-là, les choses ne pouvaient aller mieux. Il ne s'agissait plus que de connaître la cause d'un silence aussi inexplicable.

Sans prendre le temps de s'arrêter nulle part, M<sup>lle</sup> Schirmer, qui s'était impatientée tout le long de la route, prit un fiacre à la gare de Dresde et se fit conduire chez Madame Altfeld.

Son cœur battait violemment. Qu'allait-elle apprendre ?

À peine avait-elle la force de gravir l'escalier.

Au second étage, elle dut s'arrêter pour respirer un peu. Alors elle entendit parler sur le palier du troisième. Ce n'était pas M<sup>me</sup> Altfeld, mais sa voisine, dont la porte s'ouvrait sur le même carré ; elle répondait à des questions qu'on venait de lui adresser.

– Je pense, disait la voix inconnue à Martha, qu'elle ne tardera pas à revenir. Voilà plus de trois semaines qu'elle est partie. Son pensionnaire trouve le temps bien long en son absence ; il dîne chez nous, c'est vrai, notre bonne tient sa chambre en ordre, mais je vois bien qu'il désire ardemment reprendre ses habitudes.

Martha, ne voulant pas écouter davantage sans être vue, passa rapidement devant M<sup>me</sup> Berthold, qui s'était arrêtée un peu plus haut, et jeta un cri de surprise en reconnaissant Laure dans la personne qui interrogeait.

Celle-ci se mit à rire franchement.

– Je n'ai pas de chance quand je veux servir mes amis à leur insu, dit-elle. C'est pour vous que je suis ici.

– Pour moi !... Qui a pu vous dire ?...

– Ceci est mon secret : en tout cas, ce n'est pas quelqu'un qui vous veuille du mal, vous n'avez donc pas à vous en inquiéter.

Voici ce que Madame vient de me dire :

Le docteur, qui est très bon cavalier, et qui accompagne ordinairement les élèves quand ils montent à cheval, s'était plu à dresser un animal rétif et ombrageux, dont tout le monde avait peur.

– Ah ! je devine ! s'écria Martha toute pâle. Il a fait une chute.

– Oui, l'animal s'est cabré et a jeté par terre son cavalier ; mais cet accident, qui paraissait d'abord très grave, n'aura pas de suites fâcheuses. M. Wecker va beaucoup mieux, et M<sup>me</sup> Altfeld compte revenir bientôt.

– Vous pouvez me croire, Mesdames, appuya la voisine. Le docteur, que je connais très bien et que j'estime infiniment, est tout à fait hors de danger. Je voudrais que M. Nickel, le pensionnaire de M<sup>me</sup> Altfeld, fût là pour vous montrer la lettre qu'elle lui a écrite.

– Du moment que vous nous l'affirmez, Madame, interrompit Laure, pourquoi ne le croirions-nous pas ?

Martha n'était point aussi rassurée, et, pendant que M<sup>me</sup> Berthold et Laure remerciaient l'obligeante voisine et prenaient congé d'elle, Martha, disons-nous, pensait à tout ce que le docteur avait souffert et devait souffrir encore, dans une maison étrangère, loin de son pays.

Il lui tardait de raconter à son grand-père ce qu'elle venait d'apprendre ; aussi fut-ce à regret et parce qu'il était impossible de repartir sur-le-champ, qu'elle consentit à se reposer chez M<sup>me</sup> Woltz, en attendant le départ du train.

M<sup>me</sup> Berthold, qui n'avait rien mangé depuis le matin, n'était pas du tout fâchée de s'asseoir devant une table bien servie, dont Laure faisait les honneurs avec cette gaieté, cette grâce, inhérentes à son caractère, en s'excusant de ne pouvoir présenter que le portrait de son mari, l'original étant en voyage pour affaires.

Bien avant l'heure, Martha voulut se rendre à la gare ; rien ne put la retenir. Mais elle promit à son amie de revenir bientôt, et la remercia chaleureusement de son obligeante et discrète intervention dans une affaire qui lui tenait si fort au cœur.

Pauvre M<sup>me</sup> Berthold ! Elle craignait pourtant les reproches que M<sup>lle</sup> Schirmer serait en droit de lui adresser lorsqu'elles se remettraient en route.

Il n'en fut rien ; Martha était trop préoccupée pour songer à autre chose qu'au malade, que son imagination lui montrait en proie au délire, à la fièvre ; car elle ne croyait pas qu'il fût mieux.

Que la tante du docteur dût revenir bientôt, cela ne prouvait point que M. Wecker fût réellement guéri.

Ne sommes-nous pas tous plus ou moins disposés à admettre comme vrai ce qui nous attriste, plutôt que ce qui nous console ?

M. Schirmer n'attendit pas que sa petite-fille lui eût raconté en détail l'accident et les angoisses qu'elle éprouvait à cet égard ; il l'arrêta en disant :

– Nous partons demain pour Genève ; Mesdames, arrangez-vous de manière à être prêtes à quatre heures.

– Demain ! grand-père, y penses-tu ? C'est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu’avant de se mettre en voyage, il y a mille choses à préparer.

– Bah ! vous n’avez pas besoin de vous pourvoir comme si vous alliez au Sénégal ou au Congo. La Suisse n’est pas un pays sauvage ; on y trouve de tout.

– Mais si cher ! balbutia M<sup>me</sup> Berthold.

– Détrompez-vous, c’est seulement dans les hôtels situés sur les montagnes qu’on écorche un peu les voyageurs, parce que la saison des touristes est très courte ; dans les villes, les prix sont partout à peu près les mêmes.

Enfin, arrangez-vous ; vous avez plus de temps qu’il n’en faut pour emballer quelques effets.

– Peut-être vaudrait-il mieux que je restasse à la maison, hasarda la dame de compagnie. Les domestiques seront seuls, il n’y aura personne pour les surveiller.

– Et la femme de charge ! s’écria Martha. Non, vous viendrez avec nous. Je vais me hâter, je vous aiderai.

– Permettez, ma chère ; aujourd’hui vous êtes fatiguée, il faut dormir. Demain, tout sera fait à l’heure dite, comme le désire Monsieur Schirmer.

Rien de plus raisonnable que ce conseil. Nous n’oserions cependant affirmer que Martha dort ; elle se coucha et fut la première debout quand l’aurore commença à poindre.

Toute la journée, ce fut un va et vient continuel dans la maison. À quatre heures moins un quart, la voiture, attelée, stationnait devant le perron, plus une petite charrette pour malles et valises.

M. Schirmer, qui s’impatiait déjà, quoique l’heure fixée n’eût pas encore sonné, vit venir le facteur.



- Qu’apportez-vous ? demanda-t-il.
- Un paquet de lettres pour Mademoiselle...
- Bien ! donnez-le-moi. C’est tout ?
- Je n’ai pas autre chose aujourd’hui.

Monsieur Schirmer, j’ai l’honneur de vous saluer.

– De Dresde, murmura le vieillard en examinant l’enveloppe sur laquelle le notaire avait écrit l’adresse ; sa correspondance littéraire. Si elle voit cela, elle voudra tout lire avant de partir.

Et, sans hésiter une seconde, il glissa les lettres dans l’une des poches de sa valise.

« Martha pourra se distraire en wagon, pensa-t-il. Maintenant, elle a autre chose à faire qu’à lire des louanges sur son talent ou des reproches parce qu’on ne trouve plus rien d’elle dans les journaux. »

## XII

C'était l'heure de la récréation au pensionnat de M. Delaporte. Les élèves jouaient au jardin et dans la grande cour, ombragée de marronniers, quand un monsieur accompagné de deux dames sonna à la grille.

Le concierge, son chapeau de paille à la main, vint demander à l'étranger ce qu'il désirait.

– Le docteur Wecker, répondit celui-ci, avec un accent allemand des plus prononcés.

– Il n'est plus au pensionnat, Monsieur. Il est retourné en Allemagne avec sa tante.

Cette fois, M. Schirmer ne comprit pas. Il fallut que les dames traduisissent la réponse du concierge.

– Parti ! s'écria Martha aussi surprise qu'émue.

– C'est une idée du médecin. Il prétend que le docteur ne se rétablira jamais complètement ici.

– Il me semblait bien qu'on me trompait. Il est très malade, n'est-ce pas ?

– Dites-nous la vérité, ajouta M<sup>me</sup> Berthold.

– La vérité, Mesdames, c'est qu'il va beaucoup mieux, mais je crois qu'il souffre un peu du mal du pays. Il a toujours été

triste, chacun l'a remarqué. M. Delaporte en a souvent fait l'observation.

Après quelques mots échangés en allemand avec son grand-père, M<sup>lle</sup> Schirmer demanda si l'on pouvait parler à M. Delaporte.

– Rien de plus facile ; je vais vous conduire au salon.

Au moment où, dirigées par le concierge, les trois personnes étrangères traversaient la cour, un enfant blond, très grand pour son âge, quitta ses camarades avec lesquels il jouait et vint se jeter dans les bras de la jeune fille, qui couvrit son front de baisers.

– Ernest ! Ernest ! fit-elle au comble de l'étonnement, on t'a donc laissé ici ?

– Oui, ma chère Martha, parce que mon père compte revenir dès qu'il sera tout à fait guéri. Il a été bien malade, je te l'ai raconté. Pourquoi n'as-tu pas répondu à ma petite lettre, que j'avais si bien copiée pour que tu pusses la lire ?

– Tu m'as écrit ?

– Oui, quand mon père est tombé de cheval ; c'est lui qui m'a dit de le faire.

– As-tu mis toi-même le pli à la poste ?

– Non, le jardinier s'est chargé de cette commission.

– Voilà qui est étrange ; je n'ai rien reçu.

– Papa croyait que tu nous avais oubliés. Il a eu bien du chagrin ; je l'ai vu pleurer une fois que je suis entré dans sa chambre sur la pointe des pieds, parce que tante Altfeld m'avait dit qu'il dormait.

– Et moi, j'étais sans nouvelles, bien inquiète, comme tu peux le croire, cher enfant. C'est pourquoi nous sommes ici. N'est-ce pas, grand-père ?

Mais M. Schirmer n'était plus là ; il avait suivi le concierge, tandis que M<sup>me</sup> Berthold s'était assise sur un banc, un peu à l'écart.

– Papa t'a encore écrit avant de partir. J'en suis sûr, parce que j'ai ajouté quelques lignes à sa lettre pour te prier de ne pas nous oublier tout à fait.

Martha entraîna l'enfant vers le banc où M<sup>me</sup> Berthold était assise.

– Comprenez-vous quelque chose à cela ? demanda-t-elle en s'asseyant aussi. D'après ce que dit Ernest, il y aurait eu deux lettres perdues.

– Je vois le jardinier, s'écria l'enfant ; il faut qu'il te dise lui-même la vérité.

Le jardinier assura qu'il avait fait la commission ; toutefois la vérité ne fut pas dite : si on eût cherché dans un de ses tiroirs, on aurait retrouvé la lettre d'Ernest, qu'il y avait jetée en attendant de pouvoir sortir. L'heure venue, il ne s'était plus rappelé sa promesse.

Quand M. Schirmer sortit de chez le directeur du pensionnat, il trouva Ernest près de sa petite-fille et lui fit mille amitiés.

– Je voulais t'emmener avec nous, lui dit-il, car il est peu probable que ton père revienne ; mais M. Delaporte n'a pas confiance en moi. Il me prend sans doute pour un voleur d'enfants.

– Il ne vous connaît pas, Monsieur, interrompit M<sup>me</sup> Berthold. S'il laissait ainsi partir ses élèves sans une lettre des parents, il serait très coupable.

– À propos de lettres, tu sauras, grand-père, qu’il y en a eu deux perdues.

– Oui, Monsieur, dit le petit garçon ; j’ai écrit à Martha le lendemain de l’accident, et mon père avant son départ.

– Le paquet de Dresde ! s’écria le vieillard en se frappant le front, le paquet que le facteur m’a remis devant la maison, pendant que vous acheviez toutes deux votre toilette. Je l’ai mis dans la poche droite de la valise pour te le donner en route...

– Oh ! grand-père ! nous n’aurions pas été obligés de venir jusqu’ici.

– Regrettes-tu d’avoir traversé la Suisse et vu Ernest ?

– Je regrette le temps pendant lequel le docteur peut m’accuser d’indifférence.

– Le trouvais-tu si coupable, quand tu ne recevais pas de lettres ? D’ailleurs, puisque j’ai commis la faute, je vais télégraphier tout de suite.

– Garde-t’en bien, cher grand-père, j’aime mieux le surprendre. Nous allons repartir.

– Pardon ! je veux au moins voir Genève et m’accorder une nuit de repos. Songe que j’ai soixante-dix ans.

– C’est vrai ; pardonne, je suis égoïste.

– Non, ce n’est pas à toi que tu penses, tu veux rassurer M. Wecker... Mais pourquoi ne me permets-tu pas de le faire en vingt mots au plus, qui lui mettraient la joie dans le cœur ?

– Ce serait profaner le sentiment qu’il m’inspire.

– Tu aimes mieux qu’il souffre ? Je ne te comprends pas.

– Peut-être ai-je tort, mais selon moi tout ce qui touche au cœur ne peut se télégraphier.

– S’il s’agissait d’une déclaration d’amour, je serais tout à fait de ton avis ; mais, si tu me laissais faire, je lui dirais simplement :

« Première lettre perdue, seconde lettre retardée, nous sommes venus pour vous chercher, attendez-nous incessamment. »

Qu’y aurait-il là de déplacé ?

– Rien... pourtant...

– Ah ! ma parole ! les romanciers et les poètes sont des gens cruels, qui gagnent à n’être vus qu’à travers leurs ouvrages !

– Grand-père !

– Tu remarqueras qu’aujourd’hui c’est moi qui plaide pour le docteur, et toi qui ne veux pas que je lui adresse quelques mots d’espérance.

– Nos rôles sont changés. Il y a quelques jours encore, tu ne voulais pas entendre parler de lui.

– C’est vrai ! mais aujourd’hui, dans sa guérison je vois la tienne, et je veux qu’il soit heureux, afin que tu le sois aussi.

Pendant ces explications, M<sup>me</sup> Berthold s’entretenait avec Ernest, qui ne tenait pas du tout à quitter le pensionnat, parce qu’il s’y amusait beaucoup plus que chez M<sup>me</sup> Altfeld. Il commençait à parler français et s’en montrait très fier.

Il fallut lui dire adieu. La récréation étant finie, l’enfant rentra en classe, heureux d’avoir vu Martha, qu’il aimait véritablement, mais persuadé que son père reviendrait bientôt, et n’ayant aucune idée des projets qui pourraient le retenir en Saxe.

La première chose que fit Martha, en rentrant à l'hôtel, ce fut de courir à la valise.

Oui, elle était là, cette lettre qui eût empêché le voyage si on l'eût ouverte plus tôt.

C'était un long cri d'angoisse. Le docteur se croyait oublié, il lui était impossible de rester plus longtemps en Suisse, il fallait qu'à tout prix il sût la vérité.

Tant que son Alvina chérie l'aimerait, il aurait le courage de vivre et la volonté de guérir ; mais s'il apprenait...

M. Schirmer n'attendit pas la fin de la lecture ; il sortit, prétendant qu'une telle lettre lui faisait mal. Quand il rentra, son visage était plus serein ; il avait même l'air content, et ne prit pas trop garde à la moue de Martha, quand il demanda une voiture pour visiter Genève et ses alentours.

M<sup>me</sup> Berthold était enchantée. Soucieuse au commencement de la route, Martha ouvrit peu à peu son âme à la contemplation, et oublia quelques instants l'inquiétude de celui qu'elle aimait plus que la vie.

En face des grandes scènes de la nature, en face de cette vie universelle si semblable à la nôtre, ayant comme elle ses crises et ses heures d'épanouissement, le penseur est contraint à sortir un peu de lui-même et de ce cercle étroit où il concentre ses affections.

M<sup>lle</sup> Schirmer était trop poète pour se soustraire longtemps à l'attraction magique de ce qui l'entourait. Quand elle vit le soleil descendre et disparaître derrière la ligne bleuâtre du Jura, laissant dans le ciel une large zone d'or parallèle à la montagne, et, plus loin, de beaux nuages panachés de pourpre ; quand, se retournant du côté des Alpes et du Mont-Blanc qui les domine, elle vit leurs neiges éternelles se colorer d'un rose vif, un long cri d'admiration s'échappa de ses lèvres.

Jamais elle n'avait rien vu de si grandiose, de si solennel ! Elle se sentait pénétrée de cette religieuse adoration, que les plus éloquents discours des prédicateurs ne peuvent produire au même degré. Dieu lui apparaissait dans ses œuvres et lui parlait dans ce langage intime et consolant dont nul homme ne possède le secret.

Le soir, M. Schirmer conduisit sa petite-fille et M<sup>me</sup> Berthold au Jardin Anglais, où il y avait concert, voulant, après une nuit passée à l'hôtel, reprendre la route d'Allemagne, non plus par Bâle cette fois, mais à travers la Suisse et la Bavière, afin de voir les lacs de Zurich et de Constance.

À onze heures, le ciel était si beau, les étoiles brillaient d'un tel éclat, qu'il ne vint à personne l'idée qu'il pût pleuvoir le lendemain. Aussi ne fut-ce pas sans une désagréable surprise qu'en ouvrant ses rideaux, M. Schirmer vit la pluie tomber à flots ; le ciel, le lac, les montagnes, tout était couleur de plomb.

– Nous jouons de malheur, pensa-t-il ; Martha traversera ce beau pays sans le voir. Quel dommage !

Il proposa cependant à sa petite-fille de différer leur départ, lui donnant pour cela une foule d'excellentes raisons. Elle ne voulut rien entendre. Le docteur souffrant et triste l'intéressait mille fois plus que la Suisse. Il fallut partir.

Le vent du sud-ouest, qui soufflait depuis la veille, avait amoncelé dans la nuit une telle quantité de nuages, qu'il était à peu près impossible d'espérer un changement de temps dans la journée, d'autant plus que la route choisie pour le retour était précisément celle suivie par le vent.

Au lieu de longer un lac bleu, pailleté d'étincelles lumineuses, les voyageurs ne virent, en quittant Genève, que les vitres ruisselantes du wagon où ils étaient enfermés. Et si, parfois, Martha baissait une glace pour regarder dehors, le paysage lui apparaissait enveloppé d'un immense brouillard gris, le



même qui a fait dire à quelques touristes malencontreux qu'ils avaient vu la Suisse, mais qu'elle leur semblait fort au-dessous de sa réputation.

Ni à Zurich, ni à Romanshorn, ni sur le lac de Constance le ciel ne s'éclaircit. Ce fut seulement dans la haute Bavière qu'il cessa de pleuvoir et qu'à travers des trouées de nuages on put apercevoir quelques lambeaux d'azur.

Martha les considéra comme un heureux présage et devint plus gaie, plus communicative, à mesure qu'elle se rapprochait de Dresde.

Pourtant il lui restait un grave souci.

Comment le docteur recevrait-il M. Schirmer après le refus catégorique de ce dernier ?

Plusieurs fois, elle avait voulu questionner son grand-père sur la manière dont il s'y prendrait pour revenir sur ses intentions ; toujours la parole avait expiré sur ses lèvres.

Ce fut lui qui dit, avant d'atteindre la gare :

– Réjouis-toi, mon enfant, nous voilà arrivés. Cette fois, j'espère que nous trouverons l'oiseau dans sa cage.

À cette expression, qui lui parut trop familière, Martha fronça les sourcils :

– Que lui diras-tu, grand-père ? demanda-t-elle pour cacher cette impression.

– Que je t'amène et que je désire vous voir heureux. N'est-ce pas suffisant ?

– Je crains qu'il n'ait gardé un fâcheux souvenir de ton refus.

– Tant pis, alors ! Cela prouverait que chez lui l'amour-propre domine tous les autres sentiments. Telle n'est pas mon idée. Je crois que le bonheur lui fera tout oublier.

M<sup>me</sup> Berthold étant du même avis, Martha se rassura un peu.

## XIII

À la même heure, la maison de M<sup>me</sup> Altfeld, ordinairement si tranquille, présentait un aspect inaccoutumé. La vieille dame allait et venait à pas pressés, afin que son neveu ne pût lui adresser aucun reproche.

Dans la salle à manger, une table servie semblait attendre l'arrivée de quelques invités. Quant au docteur, il ne pouvait tenir en place. Tantôt il se penchait à la fenêtre pour voir aussi loin que possible ; tantôt il arpentait le petit salon en tous sens, se demandant s'il ne rêvait pas, si vraiment M. Schirmer allait lui amener Martha, comme il le lui avait promis.

Par moments, il pensait être victime d'une mystification : mais d'où aurait-elle pu venir ?

Peu de personnes connaissaient son accident et surtout son retour en Allemagne.

Le télégramme était précis, il portait le nom de M. Schirmer. Que s'était-il passé entre Martha et son grand-père ?

Enfin, revenant à la fenêtre, il vit trois personnes dans une voiture découverte, un vieillard et deux dames. Plus de doute, c'étaient eux.

Sans réfléchir, le docteur s'élança sur l'escalier, qu'il descendit aussi vite que l'état de ses forces le lui permettait.

Entre le deuxième et le premier étage, il rencontra Martha, qui montait la première.

Lui saisir les mains et lui exprimer en peu de mots toute la joie qu'il éprouvait à la revoir, fut l'affaire de quelques secondes. Mademoiselle Schirmer ne comprenait rien à cette réception. Elle avait espéré surprendre M. Wecker, et c'était lui qui la surprenait.

Quand M. Schirmer et M<sup>me</sup> Berthold l'eurent rejointe, elle retrouva la parole, que la brusque apparition du docteur lui avait fait perdre, et demanda comment ce dernier pouvait attendre leur arrivée.

– Je vous avais recommandé d'être très surpris, dit le grand-père en souriant. Est-ce ainsi que vous suivez mes instructions ?

– Oh ! pardon ! J'ai eu tort sans doute, mais jouer un rôle, dans un tel moment, m'eût été impossible ; je suis trop heureux pour cacher ma joie.

– Qui vous dit de la cacher ? Il fallait seulement la contenir jusqu'à ce que nous fussions arrivés chez vous. Était-ce si difficile ?

– Oui, beaucoup trop difficile. J'ai attendu cette heure avec une si grande impatience !

Avant tout, M. Schirmer, que je vous remercie de l'immense bonheur que vous me donnez.

– Mais, encore une fois, demanda Martha, comment savez-vous ?

– Chut ! fit l'aïeul, prenez garde, on vous tend un piège.

– Grand-père, laisse donc parler le docteur. Je veux savoir...

– Un ange lui est apparu la nuit en songe et lui a annoncé notre arrivée. Es-tu contente maintenant ? est-ce assez poétique ?

– Ah ! c'est une trahison ! Tu as télégraphié.

– C'est-à-dire que, de nos jours, les ailes de l'électricité ont remplacé celles des anges, comme les chemins de fer ont remplacé les diligences. Affaire de progrès, voilà tout !

– Méchant grand-père, tu sais bien que je n'aime pas que tu parles ainsi.

– Vous entendez, mon futur petit-fils, ces plaisanteries-là sont défendues.

M<sup>me</sup> Altfeld fit le meilleur accueil aux voyageurs, et s'occupa particulièrement de M<sup>me</sup> Berthold, qu'on oubliait un peu.

Elle raconta qu'à son retour elle avait trouvé deux lettres, que son pensionnaire avait reçues en son absence.

– J'ai failli vous amener Ernest, dit Monsieur Schirmer en se mettant à table.

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– Parce que, du moment que vous ne retournerez plus en Suisse, il vaudrait mieux, ce me semble, qu'il fût ici.

Cette observation força le docteur Wecker à rentrer brusquement dans la vie positive, et ce ne fut point sans tristesse qu'il répondit :

– Malheureusement, Monsieur, je ne puis quitter ainsi le pensionnat. Je me suis engagé pour une année ; c'est le moins que je puisse y rester.

– Mais vous êtes remplacé.

– Provisoirement. M. Delaporte ne compte pas garder ce jeune maître ; je dois lui donner le temps d'en choisir un qui lui convienne tout à fait.

– Alors votre mariage ne pourra avoir lieu qu'à la fin de l'automne ?

M. Wecker pâlit.

– Je pensais que Martha ne serait pas fâchée de passer quelques mois en Suisse, dit-il d'une voix émue.

– Moi !... Non, je ne veux pas quitter mon grand-père. Je vous l'ai déjà dit ; il n'y faut pas songer.

– Si cela ne dérangeait pas trop Monsieur Schirmer, il pourrait venir aussi. On loue beaucoup d'habitations meublées aux alentours de Genève. Je suis sûr que nous en trouverions une à notre convenance.

– Nous verrons, nous verrons, dit le vieillard. Avant tout, il faut s'assurer des dispositions de M. Delaporte. S'il ne veut rien entendre, je m'arrangerai de manière à ne pas être un obstacle à la réalisation de vos vœux.

– En tout cas, je ne veux pas te quitter, s'écria la fiancée. Nous attendrons aussi longtemps qu'il le faudra.

M. Schirmer sourit.

– Vous n'attendrez pas, dit-il. J'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

Dès le lendemain, on télégraphia à M. Delaporte ; celui-ci répondit qu'il s'en tenait aux termes du contrat. M. Wecker devait revenir au pensionnat, dès que sa santé le lui permettrait, et achever son année.

Aussitôt M. Schirmer fit tout disposer pour le mariage, qui devait être célébré très simplement, dans l'église du village où

Martha avait fait sa première communion. Puis tous quatre partiraient pour Genève.

Laure et son mari, quelques amis de Monsieur Schirmer, M<sup>me</sup> Altfeld, voilà quelles furent, à peu près, les seules personnes invitées.

La santé des fiancés leur revint promptement avec le bonheur. Martha, très occupée, reprenait peu à peu son teint d'autrefois ; M. Wecker recouvrait ses forces. Ce qui les étonnait tous deux, c'est que M<sup>me</sup> Berthold avait souvent des entretiens secrets avec le vieillard.

Que pouvaient-ils se dire ?

Le grand jour arriva.

Avant de partir pour l'église, les fiancés reçurent la bénédiction du vénérable septuagénaire et les félicitations de tous. Au retour, le bonheur, un bonheur sans bornes se lisait dans leurs yeux.

Toutes les malles étant faites, il ne s'agissait plus que de changer de toilette et de partir.

M. Schirmer s'approcha des nouveaux mariés.

– Maintenant, dit-il, il faut que je vous fasse un aveu. Je vous ai trompés. Je ne vous accompagne pas en Suisse. Quelques mois seront bientôt passés ; vous reviendrez avant l'hiver.

– Non, grand-père chéri, tu ne nous feras pas un tel chagrin, s'écria Martha en nouant ses deux bras au cou du vieillard. Tu veux que je sois heureuse, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Puis-je l'être, en te sachant seul ici ?

– Je ne serai pas seul, rassure-toi. Je garde M<sup>me</sup> Berthold.

– Quoi ! vous restez aussi ?

– Oui, voilà l'explication de mes pressentiments. Toutefois, cette séparation ne sera pas longue ; je continuerai à faire vos copies, je soignerai votre grand-père comme vous le feriez vous-même, je vous le jure, et nous aurons un plaisir infini à nous revoir.

Le docteur s'associa aux instances de sa jeune femme et supplia M. Schirmer de ne pas jeter une grande ombre sur ce beau jour. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'on les accompagnerait jusqu'au lac de Constance.

Il fallut bien se résigner.

Le vent mugit entre les arbres dépouillés de la forêt ; la neige tourbillonne en tombant sur la terre. Il fait nuit, la campagne est déserte ; cherchons un refuge.

Là-haut, sur le flanc de la montagne, à peu de distance de la route, se trouve une maison d'où s'échappe de la lumière à plusieurs fenêtres. Pressons le pas et entrons, nous trouverons peut-être des personnes connues.

Au rez-de-chaussée, à droite, c'est-à-dire à la hauteur d'un perron de huit marches, dans la salle à manger, bien chauffée, M<sup>me</sup> Berthold prépare le thé, qu'elle fait à la manière anglaise.

Dans la pièce voisine, Martha et son mari écrivent, tandis que M. Schirmer lit son journal.

Ces quatre personnes paraissent aussi heureuses qu'il est possible de l'être. Le vent peut gémir, la terre se couvrir d'un blanc tapis : la maison a des doubles-fenêtres qui la protègent et des poêles où le charbon ne manque pas. On ne ferme les volets que très tard, afin que tous ceux qui pourraient avoir besoin de secours pendant la tourmente, trouvent un abri sous ce toit hospitalier.



M<sup>me</sup> Berthold vient annoncer que le thé est servi. Martha offre son bras à son grand-père, en jetant à son mari un regard qui dit clairement :

« C'est le tien que je voudrais prendre, ne sois pas jaloux. »

Ernest n'est pas en Allemagne ; il reste au pensionnat Delaporte jusqu'aux grandes vacances, pour achever d'apprendre le français. Ses parents iront alors le chercher, afin qu'il continue ses études dans un gymnase de Dresde.

M. Schirmer semble rajeuni de dix ans, ses enfants ont tant d'égards pour lui !

Quant à eux, ils sont encore en pleine lune de miel.

Le docteur Wecker écrit le récit de son voyage au Japon et en Chine. Martha, qui a rapporté de la Suisse française les matériaux d'un roman, les met en œuvre. Son mari lui donne parfois d'utiles conseils ; à son tour, elle lui suggère souvent des expressions plus poétiques. Ils se complètent mutuellement, ce qui constitue la première base d'un bon ménage.

– Vous ai-je raconté l'aventure de la comtesse de Toggenberg, que j'ai lue dans le journal ? demanda le vieillard en sucrant son thé.

– Non, grand-père. Qu'est-il arrivé à Thécla ?

– Elle a été victime d'un adroit filou.

M<sup>me</sup> Berthold, qui allait se servir à son tour, posa la théière pour mieux écouter.

– Elle allaita Vienne passer quelque temps chez des amis de sa famille, continua Monsieur Schirmer. Sa femme de chambre voyageait en troisième classe, avec quelques effets dans une valise et dans un cabas ; elle, en première, tenant à la main un coffret plein de ses plus précieux bijoux, coffret qu'elle ne voulait confier à personne.

Un gentleman, décoré de plusieurs ordres, monta dans le même wagon, entama la conversation en anglais avec beaucoup d'esprit, se donna pour un ambassadeur en mission diplomatique et finit par capter la confiance de la comtesse.

Ils étaient seuls.

M<sup>lle</sup> de Toggenberg s'étant plainte d'un léger mal de tête, le galant homme d'État s'empressa d'offrir à la comtesse un flacon précieux, qu'elle respira et rendit avec mille remerciements.

Peu après, elle s'endormit.

Quand elle se réveilla, ses bijoux avaient quitté le train en compagnie du diplomate. La police n'est pas encore sur les traces du voleur.

– Pauvre comtesse ! dit Martha, elle qui se croit si perspicace, si clairvoyante !

– C'est sa faute, observa le docteur ; elle ne devait pas se séparer de sa femme de chambre.

– Si elle eût voyagé comme nous et comme le fait aussi M<sup>me</sup> Woltz, en seconde classe, il est probable que cela ne lui serait pas arrivé. À propos de M<sup>me</sup> Woltz, ajouta le grand-père, as-tu de ses nouvelles ?

– Oui, elle est toujours très heureuse. Les longues visites de sa belle-mère sont les seuls nuages qui ternissent la sérénité de son ciel.

– Le nôtre est parfaitement pur, dit le docteur en regardant sa femme avec amour. Tout ce que nous pouvons demander à Dieu, c'est qu'il reste toujours ainsi.

# Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

**en septembre 2013.**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Jeanne Mussard, *Martha Schirmer* (Extrait de la Bibliothèque du Foyer Octobre-Décembre 1889), Lausanne, Auguste Jaunin, 1889. La photo de première page, *Lac Léman et Mont-Blanc*, a été prise par Sylvie Savary. La photo dans le texte, tirée de Wikimedia, *Ruin of the Rudelsburg near Bad Kösen (Germany), View from the Valley of the River Saale*, a été prise par Darmburg et modifiée par Wildfeuer le 22.03.2005 et modifiée le 07.09.2006.

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non pro-

fessionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,  
<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://livres.gloubik.info/>,  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
<http://www.gutenberg.org>  
<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,  
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et  
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.